

Grégoire Courtois
Textes
1998-2006

Volume 3

- Troudair élucubre (2001-2002) -
- Une autre révolution (2004) -

TROUDAIR ELUCUBRE

NOTE

« Troudair élucubre » est une série de chroniques hebdomadaires publiées entre le 17 septembre 2001 et le 22 mai 2002 sur www.fluctuat.net

J'ai ajouté à ces chroniques initiales un texte supplémentaire, *Log Brut*, qui devait lancer une nouvelle série de chroniques à partir d'octobre 2002, mais je ne suis finalement pas parvenu à tenir ce rythme hebdomadaire une seconde année. Il est donc le seul représentant de cette « deuxième saison ».

Bien entendu, tous ces textes avaient un rapport avec l'actualité immédiate de la semaine. Des notes en bas de page tentent d'éclaircir quelques détails que le temps a aujourd'hui rendu flous.

GC - 19 septembre 2006

[17/09/01]

Ceux qui ne savent pas / Ceux qui n'ont pas vu

Soudain, on ne les a plus regardés.

Ils étaient pourtant le centre de l'attention télévisuelle depuis des mois.

On ne les a plus regardés, mais ils ne le savent pas encore. Ils vaquent à leurs occupations. Ils se rapprochent, s'éloignent, se draguent et discutent. Régulièrement, ils désignent l'un d'entre eux, le proclament indésirable et l'éliminent, le sortent de la bulle, du cocon hermétique... mais hermétique jusqu'à quel point au fait ?

Les producteurs des Big Brothers belges, danois et sud-africains ont décidé que ce serait jusqu'au bout, et ils ont refusé d'annoncer la nouvelle des attentats du 11 septembre aux participants, faisant des lofts, des villas ou des maisons cathodiques les derniers endroits sur Terre que l'onde de choc n'aura pas ébranlés. Des petits paradis où rien n'est bouleversé, où la puissance des Etats-Unis est intègre. Quel effet ça doit faire... Entendre les dialogues, voir ce que pensent ceux qui ne savent pas, comme les images d'un vieux films, d'une vieille série, avec tous les décalages, amusants ou tragiques, que ça implique. Et pourtant on est en direct. Un millier d'années nous séparent mais il est la même heure. Et c'est justement la Real TV qui devient irréelle, incompréhensible, à cause de cette règle du "NO CONTACT" qui devait précisément garantir la pureté de la réalité, comme si on ne pouvait toucher le vrai qu'en se protégeant du monde.

Sauf que parfois, le réel va plus vite que l'illusion du réel. Et quand vous êtes organisateur, il vous faut faire un choix, lequel sera d'autant plus crucial si vous dirigez une chaîne comme CBS par exemple. Parce qu'il existe un Big Brother aux USA, bien sûr, et c'est peut-être l'exemple le plus frappant de tous.

En ce moment, il reste trois personnes dans la maison : Monika, Nicole et Will. L'émission est censée s'achever jeudi. Par peur des réactions des houseguests, la production décide dans un premier temps de ne pas briser la règle du jeu et de ne rien dire, y compris le fait que le prime-time de mardi dernier a été reporté et que le cousin de Monika a été blessé dans la catastrophe.

Immédiatement, pour les téléspectateurs, c'est l'indignation. Une pluie de messages, de lettres ouvertes et autres insultes s'abat sur la direction de la chaîne et la production. Sur le site Reality TV Fans, le point de rencontre de tous les accros des Big Brother-like, à la question " l'émission doit-elle s'arrêter ? ", 60% d'internautes répondent oui. " L'Amérique, et peut-être le monde, est une grande famille, nous dit Dave sur le forum de Reality TV Fans. On ne laisse pas une famille séparée dans des circonstances pareilles. "

Alors CBS s'exécute, prend son courage à deux mains et apprend la nouvelle aux joueurs.

Leur réaction ? Le site officiel n'en fait pas état évidemment, parce que le prime-time, c'est pour mardi...

Pour savoir ce qui s'est passé, il faut se rendre sur les forums où des abonnés au live postent des rapports quasiment toutes les heures.

Après l'annonce des événements, le Live Feeds indique que les trois finalistes font des parties de Monopoly interminables, que Nicole coupe les cheveux de Will, etc.

Tiens ? Bizarre. On leur a dit ou on leur a pas dit, alors ?

Pour en savoir plus, je vais sur le chat de CBS dédié à l'émission. Là, un fan américain me répond que " si, si, ils savent ! "

Mais ils s'en foutent ou quoi, je demande ?

Non, dit-il, c'est juste qu'ils ne comprennent pas. Parce qu'on leur a tout raconté, d'accord, mais ils n'ont pas vu les images...

C'est vrai que ça change tout.

Troudair

P.S : Ce lundi matin, à 1 heure, l'histoire semble oubliée sur CBS. Monika s'est faite virée et les forums de discussion ont repris leur ton habituel, ne faisant allusion aux événements de mardi dernier qu'en reprochant à Nicole d'avoir incité Monika à abandonner la course aux dollars. Sur le site de Reality TV Fans, la question du sondage a changé. Maintenant, on demande aux visiteurs " qui gagnera les 500 000 \$? ". A 91%, c'est bien sûr Will le grand favori.

[24/09/01]

Le spectre de notre destruction

Kesta foutu d'mon j'ton ?

Ben oui. C'était sur le parking du supermarché et le gosse était revenu sans le j'ton, vous savez, ce disque de plastique en forme de pièce dont on se sert pour les caddies. La mère avait vraiment pas l'air content. C'est pas possible ! Elle gueulait fort au milieu des voitures.

Non mais t'es vraiment pas aidé, mon pauvre garçon !

Moi, je devais ranger mon caddie à côté, alors j'ai pu voir un peu mieux ce qui se passait. Le gosse avait coincé le j'ton dans la fente. Il avait beau tirer, rien à faire. Le j'ton tenait bon.

Passe-moi tes clés, M'man.

Mes clés ? Tu vas pas me péter mes clés de voiture en plus ! Ca vaut 500 balles des clés de voiture ! Tu te démerdes, tu me récupères mon j'ton !

Elle faisait un sacré boucan, la mère, alors un gars avec une casquette s'était approché pour aider. Et puis moi aussi du coup, pour voir si à trois, on serait pas plus forts que tout seul pour décoincer le j'ton, par hasard.

On a tout essayé, on a tiré, on a tapé, on a poussé, on a même fini par y mettre nos clés de voiture, nos clés à 500 balles, sans résultat.

Tout ça faisait forcément un sacré boucan. Tous les trois à cogner, et la mère qui gueulait par dessus alors évidemment, les types qui s'occupent de la sécurité du parking, étant donné qu'ils sont deux fois plus nombreux à cause du plan Vigipirate, le parking a beau être grand, ils ont fini par venir.

Dans un premier temps, on s'est dispersé pour pas avoir d'ennuis. Et puis voyant que les types étaient pas hargneux, on s'est rapproché petit à petit.

Ils étaient deux et ils essayaient à leur tour de débloquer le j'ton. Ca devait être des emploi-jeunes et comme chacun sait, un emploi-jeune n'a jamais fait de mal à une mouche alors on risquait rien.

Le gosse regardait. La mère gueulait après le gosse et nous, on rigolait. On voyait bien qu'ils s'y prenaient mal. On avait déjà essayé de mettre les clés dans le machin. On savait bien que ça marchait pas.

Si c'est rentré, ça va bien finir par sortir !

Le gars de la sécurité n'avait pas tort. C'était aussi ce qu'on avait pensé au début.

Alors on s'est approché un peu plus, pour leur faire profiter de nos conseils. Et avec nous quelques autres curieux qui se doutaient bien qu'il était en train de se passer quelque chose.

Tu vois bien qu'il est coincé, le j'ton, M'man !

Ce truc-là, c'est fait pour mettre des pièces, c'est pas fait pour mettre des saloperies en plastique...

Le gars de la sécurité du parking n'était pas content, mais comme c'est souvent le cas, le fait qu'il s'en remette aux règles de conduite avec les caddies n'était en fait qu'un leurre destiné à dissimuler son incapacité à résoudre le problème. Alors il a pris son talkie-walkie :

Allô. Oui. On a un problème de caddie en face de l'entrée B. Y'a un j'ton qui bloque. Tu peux amener des outils ?

On s'est regardé avec le type à la casquette. Dans son regard, je lisais un truc du genre "bon sang, ça rigole pas avec les j'tons, ici !".

Et c'était encore rien...

Parce que comme par hasard, une camionnette de la police municipale rôdait justement dans le secteur, ou alors on les avait appelés, allez savoir.

En voyant l'attroupement, je sais pas ce qu'ils se sont dits. Parce qu'il faut ajouter aussi que sur ce parking, précisément, on va construire un Mac Donald bientôt. Oh, c'est pas une grande ville, un peu plus de 10.000 habitants, mais Mac Donald France a quand même trouvé ça intéressant. Pourquoi pas, après tout ? Je suis pas expert commercial, moi.

Donc les flics sont descendus du fourgon, et là on a vraiment reculés, même les gars de la sécurité, parce qu'on voulait pas qu'ils nous prennent pour des terroristes ou je sais pas trop quoi, des types qui en voulaient aux intérêts américains en France, tous ces trucs qu'on raconte dans les journaux. Nous, on faisait juste nos courses. C'était pas un crime, quand même !

Les flics se sont approchés tranquillement et l'un d'eux a dit :

Oula ! On se calme. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Personne n'a osé l'ouvrir parce que personne n'était trop rassuré. Alors c'est le gosse qui a expliqué la situation :

Y'a le j'ton à ma mère ké coincé dans l'caddie.

Le flic a fait *Ah...* et puis aussi :

On va voir ce qu'on peut faire.

Là, j'ai encore regardé le type à la casquette à côté de moi. Cette fois, son regard semblait dire "Bon dieu, il vont quand même pas emmancher un coup de flingue dans le caddie ?".

De mon côté, je voyais pas d'autre moyen. Il restait plus qu'à le faire sauter, ce tas de ferraille, au risque de perde le j'ton, mais bon, on pouvait pas tout avoir...

Mais les flics n'ont pas dégainé, bien sûr, et ils se sont contentés de tirer, de taper, de pousser, bref, de faire ce que tout le monde faisait depuis le début, sans plus de résultat d'ailleurs.

Et c'est là qu'on a vraiment eu peur.

Parce que surgi de derrière une rangée de voiture, on a vu arriver un camion militaire, avec des types en tenue camouflage qu'on distinguait à peine sous la bâche kaki.

Pour tout le monde, il était évident qu'on était dans la merde. Si l'Armée s'intéressait à cette histoire, c'était que ça ne devait pas être aussi anodin qu'on se l'était imaginé.

Parce que je vous ai pas dit, mais dans cette petite ville où j'habite, il y a une base militaire, un centre géographique pour être plus précis, c'est à dire que c'est là qu'ils observent les images qui parviennent des satellites et qu'ils dessinent les cartes qui vont servir dans les conflits du monde entier. En voyant arriver le camion, on s'est dit : *Merde. Ils nous ont repérés avec leurs satellites et ils viennent nous pulvériser. Ca y est. C'est fini.*

Je sais pas pourquoi on s'est dit ça, mais ça s'est senti dans la foule des curieux, et chez les flics aussi, tout le monde a eu un mouvement de recul et un espèce de frisson.

Crever pour un j'ton, merde !

C'était ça le sentiment général.

Crever pour un j'ton alors que j'aurai pu continuer à faire mes courses tranquillement sans faire attention à personne, sans aider personne, sans regarder personne surtout, des fois qu'il me demande quelque chose ce type que j'aurai regardé par erreur.

Et moi, je me disais aussi :

Ben oui, qu'est-ce qui m'a pris de vouloir jouer les héros pour décoincer le j'ton, pour qui je me prends ? Si ce type avec la casquette n'y arrivait pas, je vois pas pourquoi j'y serais arrivé, et puis aussi c'est dégueulasse de faire ça parce que c'est le boulot de ces gars de la sécurité, que déjà qu'ils sont emploi-jeunes et qu'ils ont rien d'autre à foutre qu'à glander sur un parking sous la pluie toute la journée, c'est pas pour en plus leur piquer leur boulot, mais qu'est-ce qui m'a pris, merde ?

Et on était tous comme des cons à se demander les mêmes choses, à se dire qu'on aurait dû passer notre chemin au lieu de faire les malins, à laisser gueuler la mère, à laisser le gosse emmancher les clés à 500 balles dans la fente, à ne pas moufeter, à ne rien risquer parce qu'après tout, qu'est-ce qu'il y avait de si grave ? Après tout, en quoi c'était un drame de laisser ce caddie à l'abandon avec son j'ton à l'intérieur ? C'est quand même pas si grave de perdre un j'ton ! D'autant qu'un j'ton, c'est même pas une pièce, c'est juste un bout de plastoc un j'ton, et dans moins de 100 jours de toute façon, il vaudra même plus rien du tout puisque les caddies aussi vont passer à l'Euro, et on va les foutre en l'air, tous ces j'tons dont on était si fiers ! Alors quoi ? Bousiller des clés à 500 balles, passer pour des terroristes et finir dans une prison militaire si c'est pas pire, juste pour ça ? Mais comment on avait pu être si cons ?

Parce qu'on les voyait déjà, tous ces hélicos qui allaient balayer le ciel dans 5 minutes et nous balancer du napalm comme dans *Apocalypse Now*, et nous en train de courir à poil en hurlant, brûlés des pieds à la tête comme cette gosse sur cette fameuse photo, et aussi les viseurs rectangulaires sur les écrans de contrôle des frappeurs chirurgicaux, avec nous dans la ligne de mire, en train de s'acharner sur le j'ton juste au-dessus du logo de CNN, et *Full Metal Jacket* avec cette vietnamienne agonisante et qui gargouille "Kill me" entourée de G.I hébétés qui s'exécutent, et Sarajevo en ruines et ce putain de *Soldat Ryan* et *King Kong* qui grimpe sur le World Trade Center après avoir écrabouillé quelques passants hystériques et *Godzilla* qu'on hésite pas à arroser de Tahiti Douche nucléaire au beau milieu de Tokyo et le tremblement de terre de Kobe, et les tsunamis et l'ouragan Josette et le Vésuve qui pète à nouveau pour nous figer dans le plâtre comme il avait fait pour Pompéi, et cette bon dieu de fin des temps sur les fresques du Moyen-Age, tout ça pour un j'ton, merde, tout ça pour un j'ton coincé dans un caddie sur le parking d'un supermarché, mais comment on avait pu être aussi con ?

Et tandis qu'on cherchait toujours des réponses à cette primordiale interrogation, le camion militaire s'était garé devant le supermarché.

Et des militaires en étaient descendus.

Et ils étaient entrés par la porte B.

Et ils ne nous avaient même pas regardés.

Ils étaient sûrement venus faire leurs courses.

[01/10/01]

Et la morale, bordel !

C'était l'autre matin. Je passais en voiture devant la prison.

Oui. Il y a une prison, dans la ville où je travaille. Une prison en centre-ville, c'est bizarre mais c'est comme ça. Juste en face, d'ailleurs, il y a l'hôpital psychiatrique avec ses vignes qui donnent un vachement bon vin et encore à côté, il y a le Mac Donald.

Tout ça, ça fait un drôle d'arrangement, mais c'est comme ça et puisque personne ne se pose de questions alors moi non plus.

Il y avait deux personnes sur les marches de la prison, deux visages familiers. J'ai plissé les yeux et je les ai reconnus. C'était ces types qui étaient à l'école avec moi, il y a des années de ça, ce genre de zonards qui s'habillaient avec des vêtements vaguement punks et qui sentaient toujours la bière et le tabac froid, ce mélange d'effluves qui symbolisaient automatiquement la rébellion dans nos cervelles de gosses.

Autrefois, ces gars-là traînaient sur les marches de l'église, parfois dans les arrêts de bus à fumer des clopes et à boire des bières jusqu'à des heures avancées. A l'époque, on se demandait même pas ce qu'ils allaient devenir. Pour nous, c'était exactement le genre d'individus qui n'avaient aucun avenir, dont le destin se perdait dans les replis du temps et dont les attitudes, les fringues, les rots resteraient curieusement figés pour l'éternité, misérables et fascinants.

Aujourd'hui, j'obtenais donc la confirmation de ce que nous avions pressenti : il existe en ce monde des silhouettes immuables qui resteront à jamais l'image qu'on se faisait d'eux, sans aucun espoir de changement, anges et ogres, éternellement.

Je suis arrivé au rond-point à l'entrée de la ville, et bizarrement, j'ai fait un tour complet et je suis revenu sur mes pas. J'ai garé ma voiture en face de la prison, du côté de l'hôpital psychiatrique, et je suis descendu.

Je crois que je voulais en avoir le cœur net.

J'ai traversé la route et je me suis approché des deux types. L'un d'eux avait un blouson en cuir écorché, comme s'il n'en avait pas changé depuis la dernière fois que je l'avais vu, et l'autre portait une veste en jean dont les noms de groupes griffonnés au marqueur étaient à moitié effacés.

Ils ne m'ont pas regardé tout de suite, mais le bruit de mes pas a dû les alerter alors ils ont levé la tête.

A la mine qu'ils faisaient, j'ai tout de suite compris qu'ils m'avaient reconnu, après toutes ces années.

Salut, j'ai dit. Vous vous souvenez de moi ?

Ben ouais, l'un d'eux a répondu, t'étais à l'école avec nous.

Alors ? Vous devenez quoi ?

J'avais bien pesé mes mots parce que de toute évidence, ils devaient attendre qu'un de leurs potes soit libéré d'une minute à l'autre. Peut-être que je le connaissais lui-aussi. C'était un peu ce que je voulais savoir.

Moi, je suis créatif, a dit celui en jean.

Créatif ? Comment ça, créatif ? Tu veux dire créatif de pub ? Comme Beigbeder ?

Ben ouais. Je trouve des slogans, ce genre de trucs.

J'ai regardé autour de moi. Bizarrement, si une boule de feu hurlante avait déboulé au coin de la rue grillant les passants et les bâtiments sur son passage, ça ne m'aurait pas choqué plus que ça. J'en croyais pas mes oreilles. J'ai essayé de ne rien laisser transparaître, mais je ne doutais pas que tous les deux avaient remarqué que ma mâchoire était descendue de 10 centimètres.

C'est super, j'ai dit. Ca doit être vachement intéressant !

Il a levé les yeux au ciel.

Ben tu sais, c'est un peu chiant. Il faut se taper tous les magazines d'art, de musique, d'architecture, de littérature, tout ce genre de trucs. Il faut aller au théâtre, au cinéma, sinon t'es à côté de la plaque, tu produis rien de bon.

Qu'est-ce que vous voulez répondre à ça ?

Je me tortillais, debout sur le gravier, devant la prison. Je bouffais mes préjugés un par un en avalant péniblement ma salive acide. Merde, je savais plus quoi dire.

Et... Et t'as inventé des trucs connus ?

Ben ouais, il a répondu, quelques-uns. J'ai inventé le mot Twingo, par exemple.

Ca doit être à partir de ce moment-là que j'ai vraiment perdu les pédales. Je sais pas ce qui m'a pris. Ca devait être trop. C'est vrai, quoi ! Après tout, c'était qu'un pauvre punk, ce type ! Y'avait donc plus aucune morale dans ce putain de monde ? Comment l'épave de mon village qui avait passé sa jeunesse à fumer des clopes et à boire de la Kro sur les marches de l'église avait pu inventer le mot Twingo, c'était pas possible, merde ! Twingo, c'est pas un mot vraiment transcendant, mais quand même ! Tout le monde le prononce, ce mot, moi y compris. Comment vous voulez appeler ça autrement, une Twingo ?

Ca devait être ça qui m'avait vraiment mis dans tous mes états. Je voulais rien avoir à faire avec ces gars, je m'imaginai sûrement que j'allais pouvoir les prendre de haut en déplorant qu'ils soient Rmistes pour ensuite remonter tranquillement dans ma voiture et aller gagner mon petit salaire à la sueur de mon front, heureux de voir que j'aurai pu mal tourner, que finalement, malgré les frustrations et les échecs, j'avais acquis par la persévérance quelque chose que d'autres ne pourraient jamais que rêver.

Alors je me suis vraiment énervé.

J'ai pris une grande inspiration, j'ai serré les dents et j'ai attrapé le type par le col de son blouson en jean miteux :

Mais c'est pas vrai, ils vont les chercher où, leurs créatifs à la con ? C'est pour des types comme toi qu'on a inventé les capsules qui se dévissent parce que t'étais trop bourré pour te servir d'un décapsuleur, comment t'as pu inventer le mot Twingo, merde, c'est pas possible ! Je veux bien que t'aies fait de la tôle, que t'aies tué quelqu'un ou à la rigueur que tu passes tes samedis à dégueuler sur la scène pourrie d'un troquet paumé, mais tu vas pas me dire que tu réfléchis à quoi que ce soit vauté sous un arrêt de bus, sur les marches de la prison, complètement défoncé à force de sniffer de l'eau écarlate ? C'est indécent, quoi ! Tu y penses, aux autres gens, aux gens normaux qui se lèvent le matin et qui vont trimmer au boulot pour un salaire de misère pendant que toi, tu touches des fortunes pour pondre des listes de mots débiles et des concepts de merde avec ton acolyte ?

A ce moment-là, avant que je finisse de gueuler, l'acolyte en question s'était levé.

Moi, je suis pas créatif, il avait dit.

Ah ouais ? Et t'es quoi, toi ? T'es le rédacteur en chef de Courrier International ?

Non. Je suis designer. Et c'est moi qu'ai inventé la capsule qui se dévisse.

J'ai pas dit un mot. J'ai lâché le col du type et je suis remonté dans ma voiture en ruminant.

Il était 8 heures moins 5.

J'allais être en retard.

Et à y réfléchir, y'avait peut-être une morale dans ce putain de monde.

Troudair

[08/10/01]

Hard Driving

Le matin, je prends ma voiture pour parcourir les quelques 30 bornes qui me séparent de mon boulot.

Ca me prend une bonne demi-heure, mais c'est plutôt agréable.

Quelques fois, je mets France Infos et j'ai l'air important.

D'autres, je mets Nostalgie et j'ouvre légèrement la fenêtre pour que le vent emporte mes cheveux. Avec *Les Portes du Pénitencier* en fond sonore, je vous assure que ça en jette.

La route, y'a pas à dire, ça donne du baume au cœur. Dans une voiture, on peut devenir des tas de choses, à commencer par tous ces types qu'on a vu au cinéma, tous ces héros qui à un moment donné se sont fatalement retrouvés au volant, comme nous. Il suffit juste d'ajouter un peu de musique, de prendre un air aussi inspiré qu'eux, et le tour est joué : on est devenu un héros, le temps d'un trajet matinal.

Par exemple, j'aime bien rouler vite quand j'écoute *Sugar Babylove* des Rubetts, sur Nostalgie. Je m'imagine que je suis Steeve McQueen, James Dean ou je sais pas qui. Ca donne de l'entrain avant le travail, d'être James Dean, à 140 sur une route nationale au beau milieu de la campagne...

L'autre matin justement, j'étais Berger dans *Hair* de Milos Forman. Par la magie de *Let the sunshine* chanté par Julien Clair, ma banale 205 s'était transformée en une belle décapotable et mon trajet tristement quotidien était devenu une virée dans le désert à la recherche de la base militaire où croupissait mon pote Claude Bukowski, réserviste pour le Vietnam.

On était tous là, en train de pousser la chansonnette sur les sièges en cuir rouge, et puis y'a eu ce parisien devant nous, dans une Saxo gris métallisé.

Un gars immatriculé dans le 75, avait dit Sheila, mais qu'est-ce qu'il fout là à cette heure-ci ? Il est perdu, c'est pas possible...

Il est peut-être perdu, mais il avance pas, avait répondu Berger, c'est à dire moi.

Le mec roulait en effet à 60 kilomètre à l'heure, ce qui était un affront insolent à tous les conducteurs matinaux qui s'accumulaient dans mon retro et qui étaient évidemment pressés parce qu'ils avaient un peu trop traîné sous la douche.

Tu vas voir, j'avais dit, dès qu'on peut doubler, je vais le clouer sur place, ce con !

Cette route, je la connaissais par cœur. Dans quelques centaines de mètres, un zébra allait s'amincir sur la gauche, me laissant une voie royale pour mettre dans le vent cet abruti.

A la radio, *San Francisco* de Maxime Le Forestier venait de commencer, mais comme il y avait un peu de suspens et qu'après tout, ils connaissaient vachement bien cette ville, mes potes de *Hair* avaient tout de même décidé de rester, rejoints par quelques beatniks paisibles, *Lizzard et Luc, Psylvia, attendez-moi...*

C'est pas croyable, disait Jeannie, il se fout de notre gueule ou quoi ?

Arrivé au zébra, j'avais mis mon clignotant et j'avais enfoncé la pédale d'accélération. Rien à faire. Il accélérât lui-aussi.

Ouais, j'avais dit, noir, il se fout vraiment de notre gueule...

J'avais beau pousser le moteur au maximum, c'était pas possible. Ma pauvre 205 pouvait rien faire contre une Saxo flambant neuve et le tordu qui la conduisait. J'étais à 130 et je savais que si je

déboîtais, j'étais bon pour me morfler la ligne jaune dès que la voie se rétrécirait, pas très loin d'ici. Ce vicieux ne ralentirait pas.

On est entrés dans une petite ville construite essentiellement autour de la nationale. La longueur de la commune s'étendait sur cinq ou six kilomètres tandis que sa largeur ne dépassait pas celle des deux rangées de baraques qui bordaient la route. Quelques centaines de mètres après l'entrée dans le village, un feu de signalisation permettait de filtrer le passage des voitures arrivant de la droite et de la gauche et offrait aux personnes circulant sur la nationale de tourner à cette intersection sans risquer de se prendre un poids lourd venant en sens inverse.

Malin comme un singe, j'ai mis mon clignotant à gauche et je me suis engagé sur la voie réservée aux personnes qui quittaient la voie principale. Je n'ai même pas jeté un regard sur la droite. J'étais juste à côté du parisien, comme sur la ligne de départ de Magny Court, mes pneus prêts à s'enflammer au moindre scintillement anormal du feu au dessus de ma tête. Il ne fallait pas qu'il se doute de quoi que ce soit. Je retenais mon souffle. Rester calme. Vaincre.

Tu vas où, demanda Psylvia.

Tu vas voir, j'avais répondu, un sourire carnassier me déformant le visage.

Vert.

J'ai relâché d'un seul coup la pédale d'embrayage, l'accélérateur au plancher. La 205 a fait un bond en avant. Visiblement, cet abruti de parisien ne s'attendait pas à l'astuce. Je l'avais cloué sur place. Dans la voiture, tout le monde riait et criait victoire, s'embrassait et tapait le plafond de l'habitacle avec les poings comme Mel Gibson dans *l'Arme Fatale 2*.

Ouais ! On l'a niqué ! C'est nous les putains d'armes fatales ! On est des guerriers de la route, merde !

Mais non, avait dit Psylvia, les guerriers de la route, c'est dans Mad Max.

Ben ouais, mais Mad Max, c'est Mel Gibson, avait argumenté Lizzard.

Ah ouais.

Je me suis rabattu sur la voie de droite sans cesser d'accélérer. Dans le retro, je voyais la Saxo qui démarrait péniblement, ridicule point gris qu'on pouvait confondre avec une tache sur le miroir.

Sur la plage arrière, les Stones venaient de commencer *Paint it Black*. Mick hurlait dans le micro en tenant Sheila, en transes, par les épaules. C'était génial. Des guerriers de la route, j'vous dit !

Hey ? C'est quoi, ça ?

J'ai regardé au bout du doigt que tendait Mick en direction du pare-brise arrière.

Le point gris grossissait à une vitesse ahurissante.

C'est lui, j'ai dit. Accrochez-vous.

I look inside myself and see my heart is black, disait Mick, et il avait foutrement raison.

Un peu plus loin, la route allait repasser à deux voies. A la vitesse où la Saxo arrivait, elle allait nous accrocher à un poteau sur le bas-côté comme un chien sur la route des vacances. Hors de question.

J'vais pas me laisser emmerder par un con de parisien, j'avais dit en foutant un bon coup de volant sur la gauche de manière à bloquer les deux voies.

Ouais ! C'est ça ! Fais des appels de phare, connard, vociférait Sheila, ça t'apprendra à nous prendre pour des cons !

Je zigzaguais entre les deux voies en appuyant régulièrement sur le frein pour ne pas permettre à mon adversaire d'anticiper une attaque. A vitesse et trajectoire aléatoire, il n'avait quasiment aucune chance de me doubler sans prendre le risque d'une collision ce qui était évidemment inconcevable quand on voyait l'état de sa voiture et celui de ma 205 que quelques liasses de billets avaient à de nombreuses reprises sauvée de la casse.

On a parcouru une bonne dizaine de bornes comme ça, jusqu'à ce qu'on arrive à un deuxième feu rouge, à peu près identique au premier, dans une ville qui remplissait exactement la même fonction que la première : héberger quelques parkings géants et un relais routier pour que les camionneurs puissent y effectuer dans le calme leurs heures de repos réglementaires.

Regardez-moi ce salaud, avait dit Cloclo entre deux couplets du *Lundi au soleil*, exécutant par la même occasion un bras d'honneur royal en direction du parigot qui venait de se ranger sur la voie de gauche, juste à côté de nous, espérant sans doute nous jouer le même tour.

Grille le feu, hurlait Mick.

Ca bouillonnait sec dans mon cervelet. Griller le feu était bien sûr une alternative à ne pas écarter. D'autant qu'au vu des capacités de sa caisse, le parisien allait sans problème nous battre au démarrage, plein qu'il était de toute la rage et de la frustration que ma petite danse automobile avait dû susciter en lui.

Not to touch the earth / Not to see the sun / Nothing left to do / But run, run, run / Let's run

Jim s'était installé à la place du mort et me murmuraient ces mots à l'oreille et grattant ses ongles sales sur son pantalon en cuir de croco.

Pour moi, c'était clair. On était dans la dernière ligne droite. Après cette ville, la route n'allait plus offrir qu'une voie unique qui ne me permettrait plus de jamais doubler mon ennemi. Il fallait agir maintenant.

J'ai accéléré comme un taré et j'ai grillé le feu. Il passerait au vert dans encore quelques secondes. Ca me laisserait assez d'avance pour arriver en vainqueur à destination.

Derrière, la Saxo n'avait pas bronchée. Les parisiens n'ont pas de couilles, c'est connu.

Ce coup-ci, c'est le bon, disait Lizzard, *on a gagné !*

Je ne cessais pas d'accélérer, pied au plancher, même au moment d'entrer dans Auxerre.

Sur ma droite, je dépassais la prison sur les marches de laquelle deux punks feignassaient comme à leur habitude. Le rond point serait la ligne d'arrivée. Il ne manquait pas grand chose.

Fais gaffe, a soudain gueulé Sheila.

J'ai juste eu le temps de donner un coup de volant sur la gauche, sans réfléchir, ne voyant rien dans le retro à cause de la masse de chanteurs et de héros sixties divers amassés sur le siège arrière.

BOUM

Je l'avais percuté dans l'aile arrière gauche.

J'ai vu la Saxo faire une ou deux embardée devant moi, essayant visiblement d'éviter les voitures qui arrivaient en face, manger le haricot à l'entrée du rond-point et finir sa course encastrée dans l'immense bloc de marbre sur lequel on pouvait lire le nom du carrefour giratoire, gravé profondément : ROND POINT DE L'EUROPE.

Personne n'a rien dit dans l'habitacle.

Si le rond-point était l'arrivée, alors ce con avait gagné. Sa caisse était en miettes, d'accord, peut-être que lui aussi, mais il avait gagné.

J'ai fait deux ou trois tours autour de la carcasse fumante pendant que tout le petit monde rentrait dans sa chanson respective.

Lizzard et Luc, Psylvia, m'attendez pas, j'en ai pour un moment...

Il ne restait plus que Cloclo dans la voiture quand je me suis garé, pas vraiment fier.

Il m'a regardé avec son œil de biche et m'a dit :

*Viens à la maison y'a le printemps qui chante
Viens à la maison tous les oiseaux t'attendent
Les pommiers sont en fleurs
Ils berceront ton coeur
Toi qui es tout en pleurs
Ne reste pas dans la ville*

Là, je l'ai interrompu et je lui ai dit :

Allez, arrête tes conneries, Claude, faut que j'aille au boulot.

Et j'ai éteint la radio.

Troudair

[16/10/01]

La hutte des Esquimaux

Il y avait comme une odeur de soufre dans le troquet.

Un type venait probablement d'enflammer une allumette.

Non, mais tu sais, ce reportage qu'on a fait à Paris est vraiment merveilleux !

L'autre gars, en face, semblait vachement intéressé Ah bon ?

Oh, oui ! Du côté de Ménilmontant, tu sais, c'est le vingtième, un quartier populaire, quoi, on a trouvé un passage, bon dieu, tu rentres là-dedans, tu sais plus où t'es. T'es à Marrakech, t'es à Istanbul, c'est vraiment incroyable ! J'ai levé la tête pour vérifier, mais non, c'était pas ironique, ou cynique, ou méchant d'aucune manière. C'était juste sincère et y'avait pas doute : il avait l'air vraiment heureux, ce monsieur.

Tu passes devant des immeubles (oh ! on a fait des plans incroyables) tu passes devant des immeubles et tu les vois au rez-de-chaussée, avec les portes et les fenêtres ouvertes, et ils boivent le thé, tu sais, comme chez eux, c'est vraiment super.

A ce moment-là, évidemment, je cogitais sec. Je me disais *Allez, ça va bien, Troudair, il faut que t'intervienne, là, merde ! Qu'est-ce que c'est que ce documentariste à la con ? Il les a passées où, les quarante premières années de sa vie, dans un château de la Loire ?*

Mais quand même, je préférais pas bouger pour le moment. C'est que mes tentatives d'intervention récentes m'avaient un peu refroidi et comme je venais à peine de recevoir la facture pour la réparation de la Saxo de la semaine dernière¹, j'avais pas envie de l'ouvrir une nouvelle fois au risque de dire une connerie et de déclencher une nouvelle escalade de malentendus et de violences entraînant inévitablement mon châtement, parce que c'est toujours ce qui arrive à celui qui a le malheur de parler quand il pourrait se taire et bouffer son hot-dog tranquillement.

Pendant ce temps-là, à quelques deux mètres du sol, suspendue dans les airs par une armature métallique improbable, une télé orientée en direction de l'Asie Centrale déversait un flot d'incompréhensions dans la grande salle :

Al-jazeera reste le seul média sur place dans la capitale Afghane et l'AIP, l'Agence Islamique de Presse publie des bilans de victimes civiles qui sont, bien sûr, impossibles à vérifier.

Oh, merde ! Je me disais. Nous v'là bien ! Non mais vraiment, quelle guerre pourrie ! V'là pas qu'on peut pas vérifier les informations ! Ils en loupent vraiment pas une, ces cons de taliban, ils pourraient être fair-play, quand même ! Nous, on est fair-play. On envoie des canettes de nourriture et tout et tout, on accueille les réfugiés dans des camps, bon, ça reste des tentes, mais moi, en Ardèche, l'été dernier, j'ai aussi dormi dans une tente pendant une semaine et je peux vous dire que c'est pas si terrible quand il fait bien chaud et qu'il y a des étoiles dans le ciel et qu'on se raconte des histoires en rigolant autour du feu, merde, ils en connaissent bien des histoires, ces afghans, non ? Et pourquoi ils veulent pas que CNN vienne sur place, bon dieu ? Comment vous voulez qu'on y croit, nous, à leurs histoires si aucun occidental n'est là pour nous dire que c'est vraiment ça qui se passe ? J'veux pas être méchant, mais la presse au Qatar, c'est quand même pas TF1 ! Ils l'ont dit, à Envoyé Spécial, j'ai bien vu, moi. Avec leur trois malheureux journalistes qui se battent en duel et qui veulent même pas reconnaître que les types qui ont balancé des avions sur des tours sont des terroristes, excusez-moi, mais faudrait quand même pas déconner ! Y'en a marre à force de rien faire comme nous ! Ils peuvent pas tranquillement nous laisser bombarder leur pays et bouffer ce qu'on leur donne sans broncher ? On est sympa, nous, merde !

Oh, et puis on a eu aussi des images de ce vieux qui fumait dans ce truc, tu sais, ce truc avec un tuyau où ils mettent de la drogue, mais pas de la drogue méchante, tu sais, leur drogue de là-bas.

¹ Voir la chronique précédent : Hard Driving

Les deux types écoutaient pas la télé. Ils continuaient juste à discuter de leurs découvertes du cœur du vingtième arrondissement, ces Jean Rouch des capitales occidentales, ces observateurs tolérants de la beauté multiples des peuples. Franchement, je me disais que ça au moins, c'était un sacré beau message pour les générations futures, un sacré bel exemple de compréhension des diversités. Ah oui, mes amis, dans ce café, Jean-Marie Le Pen, il pouvait bien venir, nous les penseurs, on l'aurait gentiment reconduit à la porte :

Sors d'ici, Jean-Marie ! Toi et ton cortège de nazillons inconscients des réalités de notre monde. Ne vois-tu pas qu'ici, c'est le règne de la vie ? Ne vois-tu pas qu'ici, l'entente entre les peuples guide notre démarche et que nous sommes tous des putain d'humanistes, et touche pas à mon pote qui fume sa drogue pas méchante de là-bas dans son machin avec un tuyau et même que t'sais quoi ? Moi j'écoute du reggae et du zouk et des tas de musiques avec des percussions en peau de chèvre, et même que des fois, je discute avec des types qui sont métis si ça se trouve, alors fous le camp, l'ami, tu n'es pas le bienvenu !

... Al-Jazeera doit à nouveau répondre aux accusations qui la qualifient de "porte-parole de Ben Laden" ...

Ah ben ça, ils peuvent pas être à l'abri des conneries non plus, je m'disais. C'est comme pour la drogue pas méchante de chez eux. Ils peuvent pas deviner que c'est interdit... Moi, je les comprends bien, ces gars-là. C'est pas des flèches de l'info comme nos grands média nationaux et internationaux mais faut pas leur en vouloir. Tolérance et compréhension, c'est ça les maître-mots.

Mais attention, on les acquière pas par hasard, ces deux valeurs essentielles ! C'est qu'il faut étudier pour savoir.

Alors moi, je bouquine beaucoup. Je potasse, comme on dit.

Tiens, d'ailleurs, pas plus tard que le week-end dernier, j'avais lu un bouquin d'école que j'avais trouvé dans le grenier de mon grand-père. C'était un bouquin de géographie qui m'en avait appris beaucoup sur toutes ces peuplades lointaines. C'est que je me tiens informé, moi, messieurs dames. Ca parlait des aborigènes d'Australie et franchement, je suis pas mécontent de m'être un petit peu instruit.

Ca disait :

Australie

Peuplement : La population indigène ne fut jamais nombreuse ; elle se compose de nègres très arriérés. (...) Sur le continent australien, où ils ont vécu isolément et pauvrement, sans relations avec d'autres hommes et ne disposant que de ressources médiocres, ils se sont très peu développés intellectuellement et moralement : les indigènes d'Australie représentent, à l'heure actuelle, un des degrés inférieurs de l'humanité.

Bon. Y'avait pas grand chose d'autre à dire apparemment sur les aborigènes. J'avais d'ailleurs été plutôt content. Ca en faisait moins à apprendre.

A deux tables de là, j'entendais toujours les deux documentaristes qui discutaient :

Oh et puis tu sais, c'est des types qui restent là toute la journée. Ils s'emmerdent pas quoi. Moi, j'te l'dis, on devrait tous faire comme eux. Fini le stress, le boulot, tout ça.

Ouais, mais nous, on a pas dix gamins qui nous gavent d'allocations familiales !

Encore une fois, c'était une mauvaise interprétation des us et coutumes inhérentes à chaque civilisation. Ils comprenaient vraiment rien, ces gars-là, merde.

Mais moi, grâce à mon livre de géo que j'avais bouquiné, je le voyais bien le pourquoi du comment. Encore une fois, il suffisait de potasser un peu. Je me souviens qu'il y avait un passage sur les Chinois et les Japonais qui expliquaient bien en quoi ils pouvaient vivre de pas grand chose dans les grandes métropoles.

Ca disait :

On commença à faire venir de Chinois aux Etats-Unis à partir de 1850. Dès lors, à San Francisco et dans toutes les villes de la région pacifique, il y eut un quartier chinois, dédale de rues malpropres et fétides. (...) Laborieux, adroits dociles, se pliant à tous les métiers, les Chinois formaient d'excellents ouvriers, bons à tout. D'autre part, vivant de peu (riz et poissons secs), n'ayant pour luxe qu'une bouffée d'opium et une tasse de thé, ils se contentaient d'un salaire très modique.

Et voilà ! C'est quand même pas compliqué à comprendre, non ? Si les gens prenaient la peine de lire les livres avant de dire n'importe quoi, je vous assure qu'on entendrait moins d'énormités !

A la télé, un expert soutenait qu'il fallait impérativement qu'un média occidental soit autorisé à couvrir les bombardements en Afghanistan, et ce, *pour le bien du peuple afghan*, et il avait raison, mes amis, oh oui, bien raison, parce que nous qui avons lu des livres sommes beaucoup plus qualifiés que cette espèce de CNN en herbe de Al-Jazeera, oui, oui, oui. Mais non ! Il faut que ces demeurés de talibans arrêtent systématiquement les journalistes occidentaux sur leur sol, avouez qu'ils comprennent vraiment rien à rien ! Alors que nous on sait, merde ! Pourquoi ils nous laissent pas faire ? Pourquoi ils respectent pas le plan sans faille de la démocratie et de la justice, c'est tout de même fabuleux ! Aussi ignares qu'ils soient, ça a quand même pas pu leur échapper qu'il existait des peuplades primitives et des peuplades civilisées, non ? Et me dites pas le contraire parce que sinon, pourquoi ils iraient fracasser des avions pile sur les tours dans lesquelles s'affairent le fleuron de la finance mondiale, ça serait un peu gros, non ?

D'autant que dans les livres, ils expliquent bien tout au début. S'ils ont des paraboles et qu'ils captent toutes leurs putains de chaînes bizarre, vous allez quand même pas me dire qu'ils l'ont pas vu, ce putain de chapitre du début, celui-là :

Aujourd'hui, la plupart des hommes sont civilisés, mais quelques-uns d'entre eux sont encore à l'état primitif - Il faut noter que les peuples plus primitifs se trouvent surtout localisés dans les zones tempérées du globe, où la nature est moins puissante, et où le climat est plus propice à l'activité. De nos jours, ces peuples civilisés, armés des ressources de toute civilisation moderne, commencent l'exploitation des pays sauvages par la colonisation.

Y'a pas besoin de se taper tout le bouquin pour lire ça, c'est au tout début, et en illustration, il y a même une photo, une vue d'ensemble de la City de Londres avec une légende qui résume bien :

LE ROYAL EXCHANGE A LONDRES - Si la hutte des esquimaux peut servir de spécimen pour montrer ce qu'est la demeure des populations primitives, la vue du quartier de Londres où se dresse le Royal Exchange (la Bourse), au centre du monde des affaires, montre ce que sont les maisons que se bâtissent aujourd'hui les hommes civilisés.

Bon, il faut dire aussi qu'à l'époque, le World Trade Center existait pas encore, mais sinon, il ne fait aucun doute que ce serait les deux tours qu'auraient montrées ce bouquin.

Ah oui, c'est vrai, j'ai oublié de vous dire, le livre d'école de mon grand-père date de 1923. Mais bon, ça fait pas si longtemps. Tout ne peut pas être complètement faux.

Si ?

Troudair

P.S : Merci à Noël de m'avoir fait profiter de son livre **Géographie générale - Amérique et Australasie - classe de sixième** et dont la page de garde précise qu'il est conforme aux programmes officiels de l'enseignement secondaire du 3 décembre 1923.

[22/10/01]

Blockbuster

samedi 20 octobre 2001 - 22H43 - rue Gambetta

Nous venions de passer devant la Société Générale à allure moyenne.

Fleur grignotait des chips sur le siège passager en faisant bruyamment craquer les pétales sous la pression sèche de ses mâchoires.

T'arrête pas, avait-il lâché entre deux bouchées. On va déjà voir ce qui se passe.

Les rues étaient vides. Le brouillard qui montait des rives proches de l'Yonne plongeait le quartier dans une torpeur fantomatique. A quelques dizaines de mètres de là, l'enseigne lumineuse du distributeur de cassettes vidéo irradiait le trottoir d'un bleu glacial. A perte de vue, dans toutes les directions, il n'y avait pas âme qui sembla vivre.

C'est calme, j'avais dit.

Ouais, avait répliqué Fleur, la bouche déformée par la suspicion et une joue gauche pleine de chips, un peu trop calme...

Nous étions lentement arrivés à la hauteur de la machine tout en scrutant les alentours, puis j'avais accéléré légèrement avant de faire demi-tour quelques centaines de mètres plus loin.

Tous phares éteints, j'étais alors revenu me garer sur un emplacement libre, juste en face de l'automate, sur le trottoir opposé.

Parfait, avait marmonné Fleur. De là, on verra tout.

Il nous fallut à peine quelques minutes pour facilement se faire idée de la situation et des forces en présence.

A deux voitures derrière nous, la légère vapeur d'eau qui s'échappait du capot d'une Ford Fiesta noire trahissait la chaleur encore vivace de son moteur. Elle était arrivée il y a peu de temps et devait probablement contenir des passagers venus ici pour les mêmes raisons que nous, autrement dit, des ennemis potentiels.

Les cons, j'avais dit en rigolant, venir ici avec une bagnole noire par ce froid... Autant poser un gyrophare sur le toit !

Bien sûr, de notre côté, nous n'avions pas ce problème car la blancheur immaculée de ma carrosserie nous permettait de camoufler à peu de frais les émanations très peu discrètes qu'occasionnent souvent le choc thermique d'un moteur tout juste éteint avec un fond de l'air un peu trop frais.

Ca, c'était l'une des règles, mais il y en avait d'autres. Par exemple ne pas venir trop tôt et laisser le temps à la buée de s'installer sur les vitres de la voiture, comme c'était le cas pour ces jeunes débiles dans la Golf rouge garée juste en face du distributeur et que tout le monde avait repérés depuis longtemps. Il valait mieux aussi éteindre son téléphone portable (306 gris métallisé devant nous), préférer les lentilles de contact aux lunettes pour éviter les reflets (Opel Corsa au coin d'une rue perpendiculaire) et enfin jamais, et sous aucun prétexte, ne ramener une fille avec vous (R19 verte de l'autre côté de la rue et de laquelle s'échappait un murmure aiguë et constant depuis que nous étions arrivés).

Mais ça, ça n'était que le B.A.BA, le genre de choses qui vous permet de gagner du temps, mais pas la guerre, parce que le vrai défi, c'était après l'attente qui se jouait, et quand le feu passait au vert, il n'y avait plus de discrétion qui tienne, quand le feu passait au vert, c'était la stratégie qui entrait en jeu et de l'avis de tous, dans cette discipline, on était les meilleurs, les as des as, les professionnels, tous ces noms de films dans lesquels jouait Belmondo, à l'exception peut-être du Marginal, parce qu'on est

pas des voyous non plus, faut pas déconner, juste des putains de spécialistes de la location de cassettes vidéo à heure tardive.

Fleur avait jeté un coup d'oeil à sa montre et avait posé le paquet de chips sur le siège arrière.

Plus que 5 minutes, faut qu'on se tienne prêts.

Plus que 5 minutes, ça voulait dire que le type qui avait loué le film que nous voulions l'avait fait à 19H précises et qu'il ne lui restait plus que 5 minutes pour venir le rapporter s'il ne voulait pas payer le forfait 6 heures à 20 balles au lieu du forfait 4 heures à 15 balles.

C'était infaillible, et c'était comme ça tous les samedis. A la fermeture du vidéoclub à 19H, il y avait toujours un blaireau pour se faire fermer la porte au nez et passer sa colère sur l'automate en prenant la dernière nouveauté. A partir de ce moment, le compte à rebours commençait et il restait exactement 4 heures pour mettre au point des stratégies d'assaut.

Première phase : observation des lieux et évaluation des contingents ennemis.

Deuxième phase : élaboration d'un plan d'attaque du site / défense du véhicule.

Troisième phase : application du plan et improvisation en cas de pépin.

Les connards à la Z3 sont encore là, avait grogné Fleur.

J'avais penché la tête pour voir au deuxième étage de l'immeuble dans lequel était encastré le bloc jaune cracheur de vidéos. Effectivement, la pulsation régulière d'une diode de téléphone portable battait derrière une fenêtre. C'était les fameux connards à la Z3, ceux-là même qui nous avaient grillé sur la ligne samedi dernier et qui comptaient visiblement nous jouer le même tour.

S'ils s'imaginent qu'ils vont encore nous baiser, ils vont être surpris, j'avais murmuré.

Plus que 3 minutes, décomptait Fleur.

Le week-end dernier, on les avait pas vu arriver. Ils avaient un complice dans l'immeuble, qui surveillait toute la rue et donnait les indications par téléphone aux unités mobiles entassés dans leur coupé BMW. Ils avaient surgi sur les chapeaux de roue au coin de la rue, avaient dérapé au frein à main en plein milieu de la route et pendant que deux types s'occupaient de louer la cassette (un qui manipulait et l'autre qui protégeait), deux autres se chargeaient de repousser les prétendants en leur sautant à la gueule. Fleur s'était heurté aux seconds tandis que moi, je m'étais pris un méchant coup de boule par le bastion défensif devant l'automate. Ils étaient partis aussi vite qu'ils étaient venus, emportant avec eux la nouveauté de la semaine qu'ils pourraient regarder tranquillement, à 11 heures du soir, l'heure à laquelle tout bon film se doit d'être regardé un samedi.

Plus que 2 minutes.

On avait enfilé nos gants, chaussé nos cagoules sombres et j'avais doucement ouvert ma fenêtre sans bouger aucun autre muscle de mon corps.

Passe moi les punaises.

Fleur avait sorti une petite boîte en plastoc de sa poche et me l'avait tendue. Je l'ai ouverte avant de furtivement en balancer le contenu au milieu de la chaussée. Au deuxième étage, le complice de la Z3 ne semblait pas s'agiter. Il avait probablement rien vu. Yes !

Les yeux rivés sur sa montre, Fleur tendait maintenant son pouce dans ma direction, silencieux : on était dans la dernière minute.

Du bout de la rue, on a alors vu poindre deux lueurs.

C'est lui.

La voiture arrivait à toute blindée. Le type devait être conscient qu'il ne lui restait plus que quelques secondes avant d'être obligé de payer le forfait 6 heures. Ce genre de trucs, personne ne pouvait le tolérer, pour rien au monde.

Il s'était garé en double file, juste devant l'automate et à côté de la Golf rouge aux vitres embuées dans laquelle les demeurés qui attendaient ne devaient vraisemblablement se douter de rien.

Pendant qu'on regardait les pneus du type se dégonfler lentement, victimes des punaises, Fleur me tendait sa main droite ouverte : 5 secondes.

Le type venait de remettre la cassette dans la machine et attendait maintenant qu'on lui restitue sa carte.

BIP *BIP*

C'était le signal. La carte d'adhérent était sortie.

Avec Fleur, on a bondi hors de la voiture simultanément. A peine dehors, on a vu fuser dans les airs un éclair jaune suivi d'une explosion. Un cocktail Molotov venait de s'abattre sur la Golf rouge que des flammes oranges léchaient maintenant du toit au capot pendant que ses occupants sortaient en hurlant et sans rien comprendre à ce qui leur arrivait. Ça venait du coin de la rue, l'Opel Corsa. *Putain, c'est des coriaces, ceux-là*, je m'étais dit.

Sans prendre le temps de réfléchir plus longtemps, j'avais tout de suite foncé en direction de la 306 garée juste devant nous. Cette semaine, c'était moi qui assurait la défense. J'avais du pain sur la planche.

J'arrivais à hauteur de l'aile arrière gauche quand une jeune fille d'une vingtaine d'années était sortie du côté conducteur. Elle était habillée d'une combinaison noire et moulante et portait des baskets plates, exactement comme Catherine Zeta-Jones dans *Haute Voltige*, un film pour lequel on s'était battus farouchement il y avait quelques mois de ça.

Une fille pas banale, je me disais. *Une pro*. Il fallait pas lui laisser le temps d'agir. Avant qu'elle ait eu le loisir de se redresser complètement, je lui avais déjà emmanché un bon coup de latte derrière la gueule et elle était tombée, la tête sur la chaussée, les jambes dans l'habitacle, inconsciente. Un bref coup d'oeil dans la voiture : rien, personne, parfait.

J'ai scruté en une fraction de seconde la scène.

Deux quarantenaires étaient sortis de la Corsa. C'étaient les gars au Molotov, les plus dangereux de la soirée. Ils avaient chacun deux boules de pétanque dans chaque main et mon petit doigt me disait qu'il fallait les prendre au sérieux. Déjà le plomb volait en direction de la R19 verte de laquelle tentait de s'extirper un jeune homme à casquette, retenu par la manche de son survet' par sa copine en larmes. Ce con était de toute manière disqualifié d'avance. Il avait qu'à pas amener sa greluce, quelle idée ! Encore quelques boules sur sa belle carrosserie et il allait déclarer forfait. Si ça se trouve, ce beau petit couple voulait juste se louer un bon film de cul pour passer une bonne soirée, qui sait ? En tout cas, pour eux, c'était cuit. Les assurances prennent pas encore en compte le facteur "pétanque".

Pendant ce temps-là, au milieu de la rue, Fleur se débrouillait plutôt bien en écartant des poings les jeunes cons hébétés qui n'en revenaient toujours pas de voir leur Golf flamber comme au feu de la Saint Jean annuel du village sordide duquel ils étaient issus. Sur le sol gisait déjà le corps du blaireau qui avait le malheur de rendre la cassette à cette heure cruciale. Encore quelques châtaignes et mon collègue serait seul au distributeur, sans aucun adversaire, à condition que j'arrive à stopper les deux costauds à la Corsa, ce qui n'allait pas être de la tarte.

J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai foncé dans leur direction tandis qu'au même moment, on a commencé à entendre le ronflement tonitruant de la Z3 qui dérapait au coin de la rue.

Avant que j'arrive à sa hauteur, l'un des bouliste m'avait déjà repéré. Il armait son bras et fermait légèrement la paupière gauche pour viser.

Quand la boule est partie, j'ai rien pu faire. Elle filait comme un boulet de canon et je pouvais entendre son sifflement qui déchirait les airs. Elle est venue se fichier dans mon épaule, m'arrachant un hurlement de douleur et déséquilibrant ma course.

Je me suis écroulé sur le bitume, écorché par la vitesse, quelques punaises se plantant dans la chair de mes cuisses et de mes avant-bras. Instantanément, le bouliste avait fondu sur moi pour m'achever, prenant appui sur le capot d'une voiture et s'élançant en hurlant dans le ciel noir de la rue Gambetta, pied en avant, comme si au milieu de mon front, il y avait dessinée une cible blanche et rouge.

C'est alors qu'un crissement de pneus suivi de trois explosions m'avaient ôté à la contemplation du film de ma vie défilant sur ma rétine.

En négociant son fameux dérapage au frein à main, la Z3 venait de se prendre les punaises et le conducteur avait complètement perdu le contrôle de son véhicule. Le bolide avait versé sur le côté, heurté une bagnole à l'arrêt, ce qui l'avait fait décoller comme un cascadeur de Remi Julienne.

Triple lootz, c'était le nom de la figure en patinage artistique, je crois. Une belle vrille de métal et de vitres fumées qui grondait au-dessus de ma tête en un gémissement mécanique dû à la surprise du moteur de ne plus sentir de résistance sous ses roues.

Le missile BMW avait fauché le bouliste karatéka à peine un mètre au-dessus de moi, m'éclaboussant de bouts d'os et de chair ruisselante de sang aux poisseuses effluves de Pastis avant de s'écraser sur le toit, cinq mètres plus loin, écrabouillant ses cinq occupants sous la pression d'un habitacle que la dose de frime comprise dans le prix d'une décapotable n'avait pas réussi à contenir.

La carrosserie frottant le goudron projeta un flot d'étincelles tout le temps que le véhicule mit à s'immobiliser et il n'en fallut pas plus pour enflammer le réservoir éventré. Une gerbe de flammes et de fumée noire s'éleva dans les airs en même temps qu'une détonation rauque dont le volume masquait difficilement les hurlements d'agonie des passagers.

Troudair !

C'était la voix de Fleur, émue, gargouillante.

Je me suis relevé péniblement, les blessures recouvrant mon corps d'une combinaison intégrale de douleur.

Au pied du distributeur, mon camarade était au prise avec le second bouliste, tous deux s'étranglant mutuellement, la tête de Fleur à quelques dizaines de centimètres des flammes orange de la Golf qui avaient rampé sur le trottoir, comme si ces connes avaient une conscience...

Déployant un effort surhumain, j'ai pris mon élan, accéléré ma course et j'ai pris appui sur le capot de la bagnole incandescente, exécutant mieux que je ne l'avais jamais fait le même flying kick que celui qui aurait dû me coûter la vie quelques instants plus tôt.

A cet instant, le bouliste a dû voir l'image de la fureur et de la mort s'abattre sur lui, surgie du brasier puant le plastique cramé, un cri déchirant noyé de sanglots de douleur lui perçant les tympans, le feu éclatant de tous côtés pour laisser passer le sabre du torero, le sang giclant directement de mon coeur survolté dans toutes les directions à la fois, juste avant que mon pied ne se plante dans sa gueule de gros beauf et ne le projette contre la surface métallique du distributeur de cassettes vidéos, collision symbolique du rouge écaillé de son sang avec le jaune impassible de l'automate qui devenait ainsi son bourreau en plus que l'objet de sa fatale convoitise.

Ma réception approximative me fit rouler sur le trottoir jusqu'à la carcasse meurtrie de Fleur, les yeux encore ouverts, un sourire timide figé sur les lèvres.

T'occupe pas de moi, murmura-t-il entre deux crachats de sang et en me tendant la carte d'adhérent du vidéoclub, *loue la cassette*.

J'ai alors pris la carte et me suis dirigé vers l'automate.

Quand la cassette est sortie de la gueule de la machine métallique et que je l'ai sentie dans ma main, je crois bien que des larmes mouillaient ma cagoule.

Je suis alors retourné vers Fleur, je l'ai aidé à se relever et nous avons traversé la rue en clopinant jusqu'à la 205, se tenant chacun par les épaules, entre les débris brûlants de la Z3, l'épave noircie de la Golf, les cadavres pulvérisés des boulistes et les flaques de sang dans lesquelles baignaient des boules de pétanque ou des éclats de verre coupants.

Au loin déjà, des sirènes de police hurlaient.

J'ai posé Fleur sur le siège passager et je lui ai glissé la cassette entre les mains avant de démarrer la voiture. Il avait les yeux fermés, mais il souriait. Il savait qu'on avait le film.

Quel film, vous vous demandez ? Mais LE film, bon dieu ! Le putain de blockbuster, le film qui faisait un tabac, celui que tout le monde s'arrachait, le seul qui vaille la peine d'être vu un samedi soir, la nouveauté, la tête d'affiche, le roi du box-office, celui à côté duquel tous les autres n'étaient que de la merde. Peu importait qu'il change toutes les semaines. Peu importait qu'il soit bon ou mauvais. L'important, c'était de le voir, et pour le voir, on pouvait faire n'importe quoi, prendre tous les risques, enfreindre toutes les lois, vendre notre mère, notre famille, nos enfants, on pouvait tuer pour le voir, on pouvait même mourir pour le voir parce que de toute façon, vivre sans l'avoir vu, c'était pas vraiment vivre, c'était être un con, c'était n'être rien, c'était être un perdant qui moisirait le samedi soir devant un programme télé merdique, c'était être tout le monde, c'était n'être personne, c'était être mort, et pour rien au monde on ne voulait ça, parce que de nos jours, être plus vivant que les autres, y'avait que ça qui comptait.

Non, non, cherchez pas.

Plus vivant, plus beau, plus fort, plus malin, plus efficace.

Que ça, j'vous dis.

Troudair

[30/10/01]

Le joli logo en couleurs

Allez savoir pourquoi, il m'a pris l'autre jour de visiter le site du Ministère de la Culture. Personne n'est parfait, vous me direz.

Quelle n'a pas été ma surprise de découvrir sur la page d'accueil un petit logo en couleurs fait de mots tels que "squats", "laboratoires" ou "friches" dans le style très hype des panneaux d'indication du Centre Georges Pompidou ou du clip de "The Child" de Alex Goffer, si vous voyez ce que je veux dire.

Là, je me suis dit : voilà des gens qui ont envie de me dire quelque chose !

Pour utiliser ce genre de graphisme, sur un site que je savais rébarbatif à souhait, il y avait forcément de quoi se poser la question. Alors n'écoutez que mon instinct de bon consommateur sensible aux appels des centrales de pub, j'ai cliqué.

Ah ouais ! Je me souvenais, maintenant ! C'était un article dans Libé, il y a quelques temps. On y parlait d'un étrange "rapport ministériel" faisant le point sur la situation du phénomène des squats artistiques. "Très Jospinien, tout ça", je m'étais dit, ce qui signifiait, à peu de choses près, que j'étais d'accord sur le fond mais que l'histoire avait tout du coup de bluff de notre joueur de poker préféré.

Effectivement, c'était le cas, personne n'était dupe. Une petite valse avec les clochards célestes qui peuplent majoritairement ce genre d'endroits pour montrer qu'on est vachement groove et puis retour à la case Matignon, silence radio. Oh évidemment, il aurait été plus simple de ne rien dire et ainsi éviter de décevoir qui que ce soit, les laisser dans leur underground poisseux, ils s'en seraient pas portés plus mal, les bougres. Un jeune, ça aime bien le conflit après tout, pourquoi lui rendre service ? Mais tout de même, l'opération était assez utile, parce qu'au début du troisième millénaire, quand on est politicien, on pense à 2002. Y'a rien à faire, on a beau se retourner dans son lit, c'est la Présidentielle qui prime et on se sent soudain pousser des ailes de fédérateur. Alors on laisse libre court à sa créativité. Peu importe qu'il ne se passe rien ensuite, que le Batofar (Paris) soit gratifié d'une fermeture temporaire, que La Courdémone (Dijon) soit menacée d'expulsion ou que des milliers de personnes (artistes ou non) vivent dans l'insalubrité tandis que 1,9 millions de logements demeurent vides sur le territoire français. Tout ça, c'est pas si grave, un petit logo en couleurs sur la page d'accueil de culture.fr et c'est réglé, on pourra pas dire qu'on s'en occupe pas, hein ?

Mais c'est que ce logo, moi, j'en ai rien à secouer.

Je me souviens d'une circulaire de 1998 et du soutien aux SMACs, ces fameuses Scènes de Musiques Actuelles. En quoi cette circulaire différait de toutes les fausses promesses mal tenues aujourd'hui à propos des friches et du réseau alternatif ? Pour rajouter une couche au mille-feuilles alors qu'il existe déjà des projets et que le lieu en lui-même, débris ou bâtiment neuf, importe finalement peu ? Comme si ça amusait les squatters de vivre dans des ruines qu'il faut retaper pour être conforme aux réglementations en vigueur. Comme si c'était ça, la particularité de ce mouvement : le cachet rustique du lieu qu'on investit.

Mais non, merde ! Filez-leur du fric pour détruire et reconstruire un lieu agréable et fonctionnel et il le feront évidemment, parce que le but, c'est pas faire le barjo à habiter dans un taudis. Le but, c'est faire que des énergies se développent dans le bon sens, dans celui de l'action culturelle de proximité, de la diffusion de résistance, de l'alternative obligatoire face aux lois du marketing et de la soupe audiovisuelle et spectaculaire mais surtout, et c'est le plus important, de pouvoir faire tout ça de manière indépendante.

Et c'est là que quelque chose cloche subitement...

Parce qu'un rapport, ok, mais les squats d'artistes, c'est pas non plus un consensus dans l'opinion publique... Y'a qu'à voir les diverses associations de riverains qui fustigent allégrement le moindre geste en leur faveur sous prétexte que "zhabitez pas le quartier, vous" ! C'est que notre citoyen, il veut la paix, ben oui. Il veut pas qu'on l'importune dans son chez lui, c'est quand même pas compliqué ! Et quand une jeune fille se fait violer sous sa fenêtre, voire à côté de lui dans le métro, je peux vous

garantir qu'il va rien entendre, rien voir, reconnaître personne, mais quand les soit disant artistes vont faire une fête, alors là, il va savoir les appeler, les flics, son sang va faire qu'un tour, j'peux vous le garantir !

Epineux à l'approche d'une élection, ce genre de problème, non ? Alors le mieux, c'est encore de ne décevoir personne et c'est exactement à ça qu'il sert ce petit logo en couleurs, et le rapport qu'il y a au bout que personne ne le lira de toute façon et dont tout le monde se tape déjà.

A raison ? Bien sûr que non.

Parce que malgré tout, qu'est-ce qui se passe vraiment derrière, à part quelques habituels mensonges pré-électorales ?

Je feuillette un petit peu et ça me parle de révolution. Diantre, la révolution ? Déjà ? Révolution et revirement dans l'action culturelle. Prise en compte de l'état des lieux de la diffusion alternative. Décentralisation. Non-institutionnalisation. Alors là, moi je dis bravo, c'est à croire que Malraux a jamais existé, ni qu'aucun plan d'aide au développement culturel. Ni Maisons de la Culture, ni SMACs, ni rien. C'est à croire que l'échéance de 2002 fait disparaître tout ça pour transformer un hypothétique programme culturel en alternative indispensable à notre devenir de diffuseurs et créateurs indépendants. Comme si c'était le désert, aujourd'hui, dans les aides gouvernementales aux associations, aux lieux de diffusions, au centres de création.

Mais c'est évidemment pas le cas, et des aides, il y en a. Alors pourquoi en créer des nouvelles pour les squats d'artistes ? Parce que non plus, il faut pas se voiler la face, qu'est-ce que c'est un squat ? Un lieu de diffusion, un lieu de création ou encore un centre de ressources, oui, d'accord, mais dans la grande majorité des cas, c'est surtout un sacré repaire d'artistes, et qui dit repaire d'artiste dit repaire d'intellectuels, de ceux de la pire espèce, de ceux qui n'ont pas voulu s'intégrer dans un système qui les dégoûtait. Et dans ces gars-là, combien sont engagés politiquement ? Et combien sont liés à des réseaux anarchistes, libertaires ou plus généralement anti-mondialistes ? Et vous croyez qu'on va les financer, ces gars-là ? Vous croyez qu'on va leur donner les moyens de faire entendre leur voix ?

Et ben oui, et c'est ça la finalité de ce rapport. Subventionner, ok, mais à condition d'entrer dans le beau moule que les plans de soutien à venir vont leur façonner.

Contrôler ce qui semblait incontrôlable, voilà le vrai dessein qui se cache derrière ce petit logo en couleurs. C'est écrit noir sur blanc, j'invente rien :

[Consacrer un terme ou un autre relèverait d'une démarche d'uniformisation contraire à l'esprit de ces espaces.](#)

Autrement dit, on est repérés, il va falloir trouver autre chose pour qu'ils se doutent de rien de manière à pouvoir déterrer la pensée mise en place par Malraux et qu'un certain mois de 1968 avait quelque peu malmenée, cette idée selon laquelle l'action culturelle doit venir de l'Etat ou être dirigée par l'Etat car l'Etat seul est à même d'identifier la qualité de ce qui sera plus tard le Patrimoine de l'Humanité. Eduquer la populasse, quoi, mais attention, de manière subtile, comme déjà le soulignait Jacques Jaujard (alors Secrétaire général du ministère d'Etat chargé des Affaires Culturelles) dans sa proposition de budget pour l'année 1960 :

[Les chiffres suffisent à indiquer quelle "réserve" considérable constituent ces milliers d'associations, et comment il est permis d'envisager, par une action bien menée, un renouveau du théâtre, de la musique, des musées, etc., dès lors qu'une liaison plus étroite leur permettra un accès plus direct aux sources mêmes de l'art. Ainsi cessera du même coup dans ce domaine l'opposition factice entre amateurs et professionnels.](#)

On était alors en pleine naissance de "l'action culturelle" et il était à cette époque inconcevable de penser qu'un amateur, voire pire, un type qui ne sortait ni des Beaux-Arts, ni du Conservatoire, pouvait offrir quoi que ce soit à l'Histoire de l'Art. Mais aujourd'hui, trop d'exemples se sont accumulés, et on est obligé de se rendre à l'évidence : la création alternative existe et produit des oeuvres de qualité. Merde...

Mais alors comment faire pour réconcilier l'inconciliable ?

Comment faire pour que l'Etat ait tout de même son mot à dire dans ces lieux parallèles apparemment hors de tout contrôle ? Simple, nous dit la conclusion du rapport. Il suffit de tout changer !

[Réinscrire la culture au cœur des problématiques de développement local.](#)

Et c'est là qu'on nage en plein délire. Parce que si j'ai bien suivi, c'était ce que nous disaient aussi à peu de choses près toutes les conclusions de tous les rapports du même type depuis 70 ans et quelques, la plus proche dans le temps étant la circulaire de 98 sur les SMACs. Evidemment, pour ce cas, il s'agissait que de musique, mais tout de même, le parallèle est frappant :

[Ce secteur \(celui des scènes de musiques dites " actuelles "\) a connu une professionnalisation croissante ces dernières années malgré des financements publics relativement faibles comparativement à ceux dont bénéficiaient d'autres dispositifs plus institutionnalisés. Il s'agit de concourir à la stabilisation du fonctionnement des structures \(recrutement des personnels nécessaires et pérennisation des emplois déjà créés\), tant en regard de ses missions premières \(production et diffusion, accueil des publics\) que des autres activités susceptibles d'être conduites.](#)

Et ben dites donc... C'est effectivement une sacré révolution derrière un si petit logo en page d'accueil !

Et que de chemin parcouru depuis les Maisons du Peuple du Front Populaire, les Maisons de la Culture de Malraux et la décentralisation théâtrale. 70 ans après, le projet va bien finir par être rôdé, les gars, non ? Et peut-être qu'on va songer à vraiment revisiter la notion d'action culturelle en France au lieu de se contenter de commander des rapports à chaque fois qu'une élection pointe le bout de son nez, ce qui pourrait commencer par prendre en compte qu'il existe une forme de création et de diffusion artistique qui ne peut vivre que si elle n'intègre pas le système unilatéral qu'on lui impose. Et c'est aussi ce que dit la conclusion de ce rapport paradoxal, lequel a été écrit par Fabrice Lextraire, un type de bonne foi puisqu'il a été le cofondateur de la Friche Belle de Mai, à Marseille. Il pensait pas à mal, lui, en le rédigeant, son dossier :

[Il s'agit de trouver un dispositif de soutien à la production transversal et puissant qui soit fondé sur la nature même des projets.](#)

Autrement dit, ne pas élaborer un nouveau carcan législatif et administratif mais envisager un traitement au cas par cas de chaque lieu.

Oui. Evidemment. Mais alors quels seront les critères d'acceptation de tel ou tel projet ? Et qui décidera du bien-fondé d'une action ? La réponse est simple. Ce seront des fonctionnaires de l'Etat, bien sûr, à savoir les DRAC, les Conseils Régionaux, les municipalités, etc. Et en quoi cela changera la situation actuelle ?

En rien.

A l'exception peut-être d'un joli logo en couleurs...

Troudair

[07/11/01]

Les lucioles dans le tunnel

Je sais pas ce que j'ai, en ce moment, je suis obsédé par les logos.

En couleurs, en noir et blanc, avec ou sans slogan, ils m'obsèdent. Un peu comme Saussure (auquel il est fait allusion dans "Zones d'Autonomie Temporaires" de Hakim Bey) avec les anagrammes. Lui en voyait partout, jusque dans la prose latine, ça le rendait cinglé et je le comprends.

Moi, je vois des logos partout. Des logos tous seuls, des logos en groupes, des logos quand y'a pas de logos et même, quelques fois, des logos cachés dans d'autres logos. Parce qu'il faut pas se leurrer, un logo, c'est pas grand chose finalement, c'est même plutôt primitif par définition, alors il y en a forcément qui se ressemblent. Qui n'a jamais oublié la petite barre en dessinant le sigle Peace & Love et s'est retrouvé avec le logo de Mercedes me jette la première pierre. Ou encore, je suis extrêmement troublé quand je vois une enseigne ou une pub pour les magasins Darty. Ce disque blanc dans un cercle rouge, j'y peux rien, ça me rappelle étrangement la bannière du troisième Reich. Pas étonnant qu'on s'en souvienne après... Une sacrée idée marketing, non ? D'autant qu'ils l'ont probablement même pas fait exprès...

Mais bon, on est pas là pour parler de Darty.

Bref, l'autre soir, je revenais de Paris dans mon bled natal et j'étais donc dans le train.

Dans le train, y'a énormément de logos. Interdiction de fumer, interdiction de se pencher à la fenêtre, autorisation de faire ceci, interdiction de faire cela, tout un règlement intérieur en images scotchées sur les parois métalliques, des fois qu'on soit trop cons pour lire des mots en français.

Le logo qui me gonflait le plus, pour le coup, c'était celui d'interdiction de fumer. En fait, je le voyais même pas (je choisis toujours un wagon fumeurs), mais malgré tout, il venait quand même me traquer jusque dans mon territoire réservé de paria empoisonneur.

Je m'explique.

Le dimanche soir, dans ce train qui va de Paris jusqu'à Dijon, il y a très peu de monde, très peu jusqu'au premier arrêt du moins, parce qu'à partir de là, on commence à charger des régiments d'étudiants en partance pour la Fac de Dijon avec leurs quelques dizaines de bouquins à lire et leurs rêves de bars à bière gorgés de mauvaise musique électronique, quand c'est pas pire.

Ils arrivent par pelletées entières, c'est effrayant, tous à hurler et à rire comme des idiots en faisant des coucou à maman qui agite sa main sur le quai.

Ma pire hantise, bien sûr, c'est que l'un d'eux s'asseye à côté de moi parce que la dernière des choses que je veux vivre quand je suis en voyage, c'est le ronronnement tordu d'une voix mi-grave, mi-aiguë baragouinant des inepties sur des thèmes aussi transcendants que la baise, le shit, le dernier Daft Punk ou les animateurs de Fun Radio...

Malheureusement pour moi, avec l'affluence, ça a pas loupé et un premier blaireau m'a demandé :

- *J'peux m'asseoir ici, m'sieur ?*

Comment ça, m'sieur, je me suis dit. J'ai l'air si vieux ça ?

J'ai opiné et le gars s'est assis. C'était bizarre parce qu'il avait pas de sac à dos. Pas de valise. Pas de sac du tout d'ailleurs. Etrange pour un étudiant qui part une semaine...

Et puis il a sorti une clope et alors là, j'ai compris. Il venait juste ici pour fumer. Ses affaires étaient restées dans l'autre partie du wagon avec ses petits camarades non-fumeurs.

Vous savez comment c'est foutu un wagon "fumeurs", dans un train. En fait, c'est assez simple. L'espace est coupé en deux par une frontière imaginaire et d'un côté, vous avez ceux qui fument tandis que de l'autre, y'a ceux qui fument pas. La différence entre les deux espaces ? Aucune. Juste des logos. Même pas une paroi, une porte ou quoi que ce soit, non, non, juste un logo qui représente une cigarette d'un côté et le même mais barré et cerclé de rouge de l'autre.

Mais bien sûr la fumée, elle, elle s'en tape des logos. C'est un peu comme le nuage de Tchernobyl. Et finalement, que vous fumiez d'un côté ou de l'autre de la ligne de démarcation, ça change rien. La seule chose qui change, c'est votre attitude (avec l'accent). D'un côté, vous êtes un rebelle qui enfreint la loi et qui tue les gens avec sa putain de cigarette, et de l'autre, vous êtes dans votre bon droit, un citoyen respectable, même si au bout du compte, vous tuez autant de monde que le rebelle.

Ce soir-là, dans ce train-là, je m'étais bien sûr pris d'une affection toute particulière pour les rebelles, parce qu'eux, au moins, ils venaient pas me faire chier sur mon siège et eux aussi, ils avaient des sonneries de téléphone portable relativement normales.

Ah oui, j'ai découvert ça ce soir-là aussi. Oh, j'avais déjà vu les pubs dans les magazines ou sur le net, c'était pas complètement une surprise, mais je me demandais bien quel gros naze pouvait payer je ne sais combien d'euros pour que son téléphone sonne comme un générique de dessin animé à la con ou comme une symphonie improbable de bips ridicules. Et ben voilà ! Ils étaient là ! Tous réunis dans le même wagon, et moi, j'avais eu le malheur d'y être aussi.

Oh putain, ça sonnait dans tous les sens, comme des petits piafs qui vont se coucher, toujours les mêmes notes, toujours le même timbres, mais agencés à chaque fois de manière différente pour former des mélodies gravées dans nos inconscients collectifs... nos inconscients collectifs. Au pluriel.

Ah oui, c'est vrai, je vous ai pas expliqué ça non plus. C'est que maintenant, on a plus seulement un inconscient collectif, un pour tout le monde, le même. C'est dépassé, ça, et c'est carrément pas politiquement correct. Maintenant, on a un inconscient collectif chacun. Là, vous allez me dire *ben oui, Troudair, c'est un inconscient individuel !* Oula, non, malheureux ! Individuel, individualiste, égotiste, égoïste, oula ! C'est pas des trucs qu'il faut être par les temps qui courent, non, non, non ! Par les temps qui courent, il faut se serrer les coudes. Etre pareils, tous les mêmes, mais différents quand même, faut pas exagérer. Ecraser ses petits camarades aux exams, ok, ne pas leur refiler les cours qu'ils ont manqués, mais quand même leur jeter des petits regards complices quand on reconnaît le générique que gueule la sonnerie de leur portable. C'est ça, le lien social. Et merci à Tam-Tam, merci à Tadoo, merci au dictionnaire des symboles de Mac Donald, merci à Bouygues et à cette putain de cagette d'Orange parce que sans eux, le monde sombrerait dans l'anarchie la plus complète, croyez moi, et les bons citoyens qui respectent les logos, y'en aurait plus des masses, vous pouvez en être sûrs.

Mais le problème, c'est qu'à ce moment-là, comme je pensais à quel point c'était bizarre qu'on ait troqués si vite les débordements dionysiaques unificateurs des peuplades anciennes contre les tristes mots "customize" ou "tuning", lesquels n'avaient finalement que l'image de la fonction qu'ils étaient censés assumer, j'ai levé la tête, et j'ai vu un autre logo, un beau petit téléphone portable mignon tout plein en train de pioncer.

Ah ben oui. Je m'en souvenais maintenant. C'est que depuis peu de temps, on a plus le droit de téléphoner non plus dans les trains. Et on est sommé d'éteindre son portable pour pas importuner ses compagnons de voyage. Me demandez pas pourquoi, vous posez pas de question, c'est juste comme ça. Un logo en plus. A côté de celui qui nous autorise à fumer.

Et pourtant, quand le train s'est engouffré dans un tunnel et que j'ai fermé les yeux, comme pour éteindre les lumières, j'ai vu ces dizaines de petites diodes vertes qui luisaient comme des lucioles, au travers de la toile des sacs à dos et au travers du mien aussi, toutes synchrones, toutes pulsant au rythme du réseau qui nous atteint ou ne nous atteint plus au milieu du tunnel, mais nous rattrape à la sortie, pour pas qu'on se sente trop seuls, et puis nous suit un peu partout, voyage avec nous, devient ce qui manquait à notre vie de vagabonds affectifs, devient notre ami, bien plus que tous ceux qu'on pourra trouver à l'autre bout du fil, lui qui ne nous abandonnera jamais, lui qui nous rassure d'une pulsation silencieuse, lente comme le rythme d'un coeur qui dort, un ami qui nous murmure à l'oreille, continuellement :

Tu es différent... Tu es exceptionnel... Tu n'es pas comme les autres...

Toujours ces mêmes mots, invariablement,

à nous qui sommes tous différents,

et qui devenons chaque jour

un peu plus

les mêmes.

Troudair

[12/11/01]

Prends ça dans ta google !

La fête de Flu touchait à sa fin et il a fallu plier bagage.

Sans trop bien comprendre où on m'emmenait, j'ai suivi le mouvement, baladé dans une caisse luxueuse qui nous a déposé place de la République.

Les rues de Paris la nuit, c'est toujours merveilleux pour un cul-terreux comme moi. Ca brille, y'a des gens, de la vie, et dans le coin supérieur gauche de mon champ de vision, il y a ces cinq lettres étincelantes qui brillent ou qui clignent, dorées, sculptées, pour instantanément transformer tout ce qui me passe devant le nez en carte-postale, carton glacé que je pourrais ramener avec moi dans la morne immobilité des champs labourés qui cernent mon quotidien.

P.A.R.I.S.

Beautiful Paris...

Sauf que là, la carte postale était un peu floue. C'est que le champagne avait de la gueule (les gens de Fluctu s'étaient pas foutus de la notre) et quand on a une cuvée Impériale sous la main, on lui fait honneur, messieurs dames.

C'est donc passablement éméché que je me suis retrouvé dans cette autre fête.

Etrange appartement, convives qui ne l'étaient pas moins, fonds de bouteilles et discussions dont l'intérêt était inversement proportionnel au taux d'alcool que nous avons tous dans le sang.

Je sais pas comment cette histoire est arrivée sur le tapis, mais voilà que je me retrouve à parler de *Roméo et Juliette* avec une dénommée Juliette.

Oh, je vous vois sourire ! C'était pas un plan drague foireux, probablement juste une défaillance très compréhensible de l'éventail de sujets de conversation qu'on a en réserve quand on rencontre des inconnus. Quelqu'un qui s'appelle Juliette, bon, le premier truc qui vous vient à l'esprit, c'est le balcon, Shakespeare, tout le barda... Enfin, non, déjà c'est Léonardo Di Caprio qui vient à l'esprit et seulement ensuite, c'est Shakespeare, les répliques, ne jure pas sur la lune changeante, tutti et quanti.

Alors Acte I, scène 1 :

Troudair : - Ah ouais... Juliette, elle se tue, hips, parce qu'elle veut pas se marier avec Paris.

Froid dans l'assistance.

Juliette : - Heu, y'a pas de Paris dans Roméo et Juliette. Paris, c'est avec Hélène de Troie.

Troudair ne se démonte pas : - Alors là, hips, excuse-moi. C'est pas parce que tu t'appelles, hips, heu, Juliette que je veux t'importuner ou te manquer de respect, mais il y a un Paris dans Roméo et Juliette, même qu'il est déguisé en cosmonaute au bal masqué.

Un murmure persistant s'élève de la foule des convives. Quelques phrases s'échappent : "*Paris en cosmonaute dans Roméo et Juliette ? Mais il est complètement bourré, ce type...*"

Il y a comme un cercle d'invités qui se forme autour des deux combattants. Ca fait bizarrement penser à un ring avec Juliette d'un côté et moi de l'autre, sans que ni elle ni moi n'ayons rien demandé à personne. Dans mon coin, je commence à douter. Je suis dans un tel état que je me demande si le mot Paris ne m'a pas tout simplement été soufflé par la virée nocturne que je viens de faire. Est-ce que je ne serais pas par hasard en pleine crise d'élucubration ?

Mais l'heure n'est plus aux questions, et de toute façon, le combat est inévitable. Juliette s'avance.

Juliette : - Alors là, mon coco, tu sais, comme je m'appelle Juliette, je peux te dire que j'en ai entendu parler de cette putain de pièce et je te confirme qu'il y a pas l'ombre d'un Paris. On m'a pas fait chier toute ma foutue vie à me réciter des vers en français, en anglais, dans toutes les langues, pour qu'aujourd'hui tu te pointes et que tu me dises que ce con de Paris de *L'Illiadé* a lâché Hélène pour Juliette ! Et puis c'est quoi cette histoire de cosmonaute ? Tu l'as lue cette pièce, ou t'as juste vu le film ?

Troudair projeté dans les cordes : - Ben... Disons que je l'ai lue y'a longtemps... Je me rappelle plus trop. Mais en tout cas, dans le film, y'a un Paris déguisé en cosmonaute au bal masqué avec Mercutio en drag-queen, ça c'est sûr...

Juliette : - Ouais, tu l'as pas lue, quoi.

Troudair : - Heu... Ben... Hips... Non.

La foule : - Oooooooooooh !

Juliette triomphante : - Alors ça, c'est un comble ! T'as même pas lu la pièce et tu viens là me faire chier avec ce putain de Paris, moi qui m'appelle Juliette ? Mais t'es complètement cinglé ? Je sais pas, moi, si au moins tu t'appelais Roméo, tu pourrais être un minimum crédible, mais là, franchement, de nos jours, y'a plus que les clébards qui s'appellent Roméo ! T'es quoi, bon dieu ? Un putain de clébard pour me tenir tête devant mes amis comme ça ?

A ce moment-là, autant dire que votre serviteur se sent assez mal. Il y a les lumières de la ville, les discussions sur le forum de Flu à propos de *Moulin Rouge*, l'autre film de Baz Luhrman, la carte postale, le bal masqué, le cosmonaute, tout ça se mélange dans un triste tourbillon nappé de vapeurs spiritueuses, de champagne napoléonien et de Sidi Brahim, si bien que j'en viens à me demander si je suis pas complètement à côté de la plaque, suant à grosses gouttes, sans que personne dans cette assemblée à la con ne puisse confirmer le fait qu'il y a un Paris ou non dans *Roméo et Juliette*.

Merde, je me dis, il est où ce monde futuriste où l'information universelle suintera des pores de notre corps sur commande ? Elle est où cette vie point com, cet an 2000 qu'on était censé me faire aimer, ce futur si merveilleux dont je croyais qu'il avait investi chacun de nos foyers, chacune des minutes qu'égrènent nos existences ?

Et il y a plus qu'une solution pour me tirer du guêpier.

Titubant, bafouillant, je me redresse, et à la fin de l'envoi, je touche :

Troudair : - Est-ce qu'il y a, hips, une putain de connexion à Internet dans cet appartement ?

Silence de mort.

Un des observateurs se détache de la foule.

Le propriétaire : - Ouais. Dans ma chambre.

Troudair : - Dieu soit loué. On va pouvoir régler ça tout de suite.

Juliette pâlit un peu, comme la lune blanche et changeante de la scène du balcon. Elle chancelle mais tente une dernière contre-attaque.

Juliette : - Mais pas besoin d'Internet, merde ! Puisque je te dis qu'il y a pas de Paris dans *Roméo et Juliette*, je sais ce que je dis quand même !

Bip. Le ventilateur du PC se met à souffler sur mes mollets.

Tout sur le 22, monsieur le croupier, je me dis intérieurement.

La page d'accueil de Google s'affiche.

Roméo. Juliette.

Et pour finir : P.A.R.I.S.

Les mêmes cinq lettres qui m'avaient hantées pendant le trajet jusqu'ici. Bizarre que quelques minutes plus tard, elles décident, sur le clavier d'un ordinateur, de ma crédibilité ou de ma honte. Bizarre ces coïncidences... Mais je vous parlerai de ça plus tard.

J'explose théâtralement la touche "Return".

"Une grande fête est organisée chez les Capulet pour permettre à Juliette de rencontrer le Comte Paris, un prétendant qui a demandé sa main."

Un sourire se dessine sur mon visage pendant que le souffle de l'assistance se coupe.

On entend plus dans la pièce que le ronronnement volatile du ventilateur refroidissant le composant microscopique du PC.

Je vois les yeux de Juliette qui se mouillent, ses joues qui rosissent et lentement, elle descend sa main le long de sa cuisse, relève légèrement sa jupe et sort une dague polie de sa jarretière. L'arme se plante dans son coeur au moment où je fais claquer le couvercle de mon Zippo, une cigarette dans le bec, la pauvre héroïne ne supportant pas d'avoir à vivre encore si complète humiliation, assassinée symboliquement par un Paris qu'elle feignait d'ignorer.

Et tandis qu'on évacue son corps avec les cadavres de bouteilles occises pendant la soirée, je me demande tout de même ce que je ferai si Internet n'existait pas.

Peut-être que je serai obligé de lire des livres...

Troudair

P.S : Je tiens à signaler aux individus qui m'accompagnaient ce soir-là et qui comptent s'offusquer de l'approximation des faits desquels ils ont été témoins que j'ai légèrement modifié la réalité de manière à respecter les unités de lieu, d'action et de temps, à la manière du théâtre antique, cela va de soi... ;-)

[19/11/01]

Grosse fatigue

première partie²

Pour ne rien vous cacher, quand j'ai vu que Grosse Fatigue disait ces trucs sur moi dans son feuilleton, la semaine dernière, ça m'a quand même fait bizarre.

Oh, c'était pas grand chose, juste une petite pique au passage, mais moi, j'y peux rien, si y'a pas de consensus, je perds mes moyens.

Copié-collé, ça disait :

L'espace éditorial était de plus en plus en friche, et ce n'était pas les élucubrations de Troudair qui pouvaient me reconforter : il était apparemment de leur côté.

Comment ça de leur côté ? Je croyais que c'était une fiction son truc. On m'a rien demandé, à moi. Et j'ai rien demandé non plus. Du côté de qui, bon dieu ? Comme dirait Lââm dans sa dernière chanson, "j'avais dans le coeur des pluies de pourquoi"...

Il fallait que je tire les choses au clair, savoir ce qu'il me reprochait vraiment, alors j'ai commencé par lui écrire un mail :

Salut GF,

Dis donc, je suis du côté de qui au juste ? De quoi tu parles ?

Je voudrais pas me justifier, mais je t'assure qu'aucune multinationale du silence ne surveille en sous-main la rédaction de mes chroniques. Je suis indépendant, merde. J'écris ces trucs à la bourre le dimanche soir alors la censure, excuse-moi, mais il faudrait qu'elle soit sacrément consciencieuse pour intercepter ce que j'écris avant publication. Mais je crois que c'est une autre forme de manipulation dont tu parles, du fait que je baignerais, selon toi, dans le grand bain léthargique du mass-média, cette mixture infecte qui endort le peuple et le détourne des vrais problèmes de ce monde à l'aide de tours de passe-passe spectaculaires. Si c'est ce que tu penses, alors ça ne relève plus de mon domaine et je n'ai aucun moyen de te prouver le contraire mais sache en tout cas que je fais ça pour mon plaisir, pas pour sauver l'Humanité, et que ne rien faire, à mon avis, c'est ça la vraie collaboration.

Amitiés,
Troudair

J'ai envoyé, j'ai éteint mon PC et je suis sorti faire des courses, justement dans ce supermarché dont je vous ai déjà parlé³. C'est plutôt glauque, par chez moi, les supermarchés les soirs de semaine. Ça ressemble à une sorte de désert carrelé de blanc et éclairé par une lumière tiédasse, le tout nappé d'une bande-son grésillante passant les tubes du moment à un volume si bas que la réverbération dans l'espace transforme le moindre morceau en marche funèbre post-rock.

Pas une âme qui vive. Pas une ménagère de moins de 50 ans pour acheter quoi que ce soit. Pas une conversation entre caissières, ou seulement à voix basse, bref, l'angoisse. Il faut dire aussi que j'habite la ville de France qui possède la plus grande surface commerciale par habitant. Oui, oui, cette statistique existe. Des gens se sont penchés sur le sujet et ils nous ont décerné la médaille, alors il faut pas s'étonner qu'après, les supermarchés soient vides, il y en a tellement, le pauvre consommateur sait plus où donner de la tête.

J'avais pas grand chose à acheter, alors ça a été vite. Mais pourtant, pendant tout le temps où je remplissais mon panier en plastique rouge, j'avais cette bizarre impression, je saurai pas vous la décrire, comme s'il se passait quelque chose à l'orée de ma conscience mais que ce soit pas assez

² Les deux chroniques sur « Grosse Fatigue » ont été écrites en collaboration avec l'individu du même nom, chroniqueur ultra-prolix qu'on peut retrouver sur <http://grosse.fatigue.free.fr/>

Grosse fatigue avait donc entamé une petite série intitulée « Dissipation des brumes matinales » et comme j'y étais cité, j'avais pris contact avec lui pour lui demander l'autorisation d'écrire mon propre point de vue sur cette histoire. Chemin faisant, nous nous sommes amusés à écrire à 4 mains l'épilogue qui fut publié simultanément dans mes chroniques et les siennes.

³ Voir « Le spectre de notre destruction »

important que je m'en préoccupe vraiment, comme un pressentiment peut-être, ou une atmosphère, je sais pas.

Ca n'est qu'une fois sorti du rayon frais, loin du buzz des réfrigérateurs dans lesquels j'avais pris deux sachets d'Original Knacki (c'est pratique, les Knacki, dans la flotte et hop) que j'ai tendu l'oreille pour essayer de discerner ce qui se passait.

Et j'ai compris que c'était la musique.

Depuis que j'étais entré, ce qui faisait bien 10 minutes maintenant, la sono passait en boucle cette chanson de Cloclo, vous savez, viens dans ma maison, y'a le printemps qui chante, etc.

Le DJ doit être parti pisser, je me suis dit en rigolant.

Mais quand même, c'était bizarre qu'ils nous sortent du Cloclo alors que d'habitude, on a droit à de la dance pourrave tout droit sortie d'un compil' à 50 francs vendue dans un bac de vrac au milieu du rayon CD.

Bon. Je me suis pas formalisé et je suis passé à la caisse (Quoi ? 10 balles pour 4 Knacki ? 2F50 le Knacki ? Vous vous foutez de ma gueule, mademoiselle !).

Quand je suis rentré chez moi, la réponse de GF était déjà là. Il avait fait vite, le bougre :

Salut Troudair,

Je comprends que tu as pu être surpris par mon allusion mais comme tu le dis toi-même, cela ne relève pas de ton domaine et je vais donc t'affranchir sur quelques points même si j'en laisserai d'autres dans l'ombre volontairement pour des raisons que tu comprendras facilement.

Alors d'abord, il faut que tu saches qu'en un certain sens, tu es déjà mort, peut-être même que moi-aussi. Non, tu vas me dire ? Tu manges, tu dors, tu baisses ? Peut-être, mais ça ne change rien au problème. Tes éditos ont été contaminés avant même que tu aies eu l'idée de les écrire.

Je sais que tu ne me crois pas, que tu te dis "pour qui il se prend, cette tête de nœud", c'est ton vocabulaire, n'est-ce pas ? Alors laisse moi te montrer certains signes qui ne trompent pas, et après ma petite démonstration, on verra si tu changeras pas d'avis.

D'abord, quel est le point commun à tous tes textes ?

Oui, tu as déjà deviné : c'est toi. Toi, toi et re-toi. Sans arrêt, de manière obsessionnelle, tu te mets en scène dans des situations la plupart du temps irréelles et de cette manière, tu te construis une image mentale de toi-même qui a une cohérence à tes yeux. C'est réconfortant, je sais. Je l'ai aussi fait pendant quelques temps, jusqu'à ce que je comprenne que le fantasme de soi-même, ça n'est pas soi-même.

Combien tu as écrit de textes vraiment théoriques, vraiment critiques depuis que tu possèdes cet espace d'expression ? Un... Deux ? Non. Tu n'en as écrit aucun. A chaque fois, le fantasme a resurgi, la fiction a parasité ton propos et tu es devenu l'instrument de ce que tu dénonçais. Le mass-média ? La profusion de l'illusion ? Le règne du spectacle ? Ca ne t'as jamais traversé l'esprit de te demander pourquoi tu as sauté sur ce pauvre type qui a inventé le mot Twingo ? Pourquoi tu t'es vengé comme un malpropre sur cette pauvre Juliette qui n'avait que le tort de son prénom ? Pourquoi tu as été déçu de t'apercevoir que les militaires venaient sur ce parking uniquement pour faire leurs courses ?⁴ Et bien je vais te le dire : parce que dans tous ces cas, ce qui se passait ne correspondait pas à l'image que tu t'en faisais, et quand cela se produit, tu déploies tout un arsenal éditorial pour que ça change, pour que TA réalité l'emporte, ou plutôt devrais-je dire LEUR réalité, celle qui nous passe du Radio Nostalgie en boucle, partout, des supermarchés aux haut-parleurs dans la rue, celle qui veut que notre télé soit allumée en permanence et incruste des logos "en direct" pour nous éviter d'avoir l'idée de perdre le fil du divertissement, celle aussi qui rend coupable, d'abord de ne pas penser comme eux, ensuite de penser tout court, et qui s'efforce, à coup de honte, à coup de mépris, à coup de menaces, de faire taire les voix discordantes pour imposer une seule et même réalité : la leur. Lazuly y est déjà passé, Guillermito aussi, Uzine est en décomposition et un à un, tous les chroniqueurs se taisent et laissent la place au fil ininterrompu de l'AFP et de Reuters sur le site de Yahoo ! Pourquoi tu crois qu'ils n'ont encore rien tenté contre toi ? Pourquoi tu crois que tu peux continuer à égrener comme une horloge une chronique par semaine depuis plus de deux mois ? C'est uniquement parce que tu les arranges. Parce que tu te divertis. Parce que tu es un clown de plus dans le Grand Spectacle,

⁴ Tout ce paragraphe fait référence aux chroniques précédentes de « Troudair élucubre ».

et si ça n'était pas le cas, tu aurais déjà subi des pressions, tu aurais déjà eu ce sentiment étrange qu'il n'y a rien à dire de spécial cette semaine alors que pourtant, il y a toujours quelque chose à dire, toujours quelque chose à penser. Et voilà ce que je voulais dire par "tu es de leur côté". Et le fait que tu m'écrives ce mail hagard me conforte encore plus dans mon opinion parce que si je devais résumer ça en une phrase, ce serait : "si tu ne comprends pas qu'il y a urgence, c'est que tu es déjà perdu".

Au fond de moi, je souhaite que ce ne soit pas le cas. Je souhaite que tu ne sois pas un robot de plus qui passe l'info au crible de leur réalité pour la servir en soupe tiède et réconfortante à tous les malades de l'hôpital mais ça, je n'ai qu'un seul moyen de m'en assurer, et ce moyen, c'est te rencontrer, en chair et en os, pour vérifier, pour en avoir le cœur net.

Et j'en viens à mon invitation, la même invitation que j'ai proposée à tous les autres chroniqueurs de ce qu'on s'imagine être le web indépendant (sic).

Ca se passera à la campagne, dans un restaurant chinois, mercredi soir et on sera tous là pour essayer de comprendre ce qui est vraiment en train de se passer.

Si tu acceptes, fais le moi savoir et je t'enverrai une lettre (la dernière chose que ces salauds n'ont pas le droit d'ouvrir) pour te donner l'adresse et l'heure.

Si tu refuses, c'est que j'avais raison.

A bientôt j'espère.

GF

Et voilà.

Avouez que c'est étrange. En tout cas, ça m'a fait un drôle d'effet parce que je regrette de le dire mais je voyais pas vraiment de quoi il voulait parler. Il me semblait plutôt que le pauvre type était en plein délire paranoïaque. Il faut dire aussi, écrire comme il le fait depuis si longtemps, ça doit laisser quelques séquelles sur la capacité de jugement.

J'espérais intérieurement ne jamais devenir aussi allumé, mais bon, comme j'aime bien rencontrer les types que je croise sur le web, je me suis dit que ça coûtait rien et que j'allais y aller à ce rendez-vous.

Y'avait une seule chose sur laquelle il s'était pas trompé, c'était qu'effectivement, cette semaine, j'avais pas vraiment d'idée pour ma chronique. Il se passait rien de spécial dans le monde, rien de spécial à la télé, rien nulle part en fait, alors comme il fallait bien que je sorte quelque chose, j'ai tout simplement décidé de retranscrire cette petite correspondance. De toute façon, aussi tordu que ce soit, c'était tout ce qui me venait à l'esprit. Et puis c'était pas trop long à rédiger : deux copier-coller, de la broderie et l'affaire serait dans le sac. Pour une fois que je pourrai regarder le film du dimanche tranquillement.

J'ai envoyé mon fichier .doc à GF, je veux dire GranmasterFlu cette fois, et je suis allé au frigo pour me faire des Knacki. En voilà un programme réjouissant ! Des Knacki à la mayonnaise devant la *Neuvième Porte*.

J'ai ouvert celle du frigo. Il n'y avait rien à l'intérieur.

Bah. De toute façon, j'avais pas vraiment faim...

[23/11/01]

Grosse fatigue

seconde partie - épilogue

La tête de cet abruti baignait dans une flaque de sang brun.

Le réel, parfois, reprend cruellement ses droits sur les rêveurs. GF en avait fait les frais. Maintenant, il aurait plus l'occasion de rêver, ni le loisir de se prendre pour le maître du monde, virtuel ou non. Maintenant, il se tairait, comme les autres avant lui.

Il faut dire aussi qu'il avait fait beaucoup d'erreurs, ces fameuses énormes bourdes que font toujours les mégalos, se croyant invincibles.

Non mais franchement... Se faire passer pour Lazuly sur le forum de Flu, gueuler sur tous les toits qu'il allait me faire la peau et, cerise sur le gâteau, finir par publier un texte d'aveux que sa soif de pouvoir n'a pas résisté à exposer en home de Rezo... il fallait vraiment qu'il lui manque une case, cette même case qu'un orgueil démesuré avait dû consumer comme la flamme le papier. Il avait plus qu'à me donner la recette de l'amanite en omelette et je pouvais passer ma soirée à me tourner les pouces en attendant qu'il veuille bien appliquer son plan.

Mais tout de même, il avait été un peu plus malin que ça. Mégalo, d'accord, mais pas inconscient, ou du moins pas complètement.

Quand je suis arrivé dans le restau chinois, le serveur m'attendait visiblement. Sans que j'ai eu le temps de rien dire, il m'a tendu une lettre.

C'est pour vous, Monsieur Troudair.

Je notai une fois de plus comme mon nom était difficile à prononcer pour une personne non-francophone et décachetai rapidement l'enveloppe :

**changement de programme
en continuant sur la nationale, au prochain bled,
restaurant "l'Orée des Champs"
je t'attends.**

GF

Je t'en foutrai des changements de programme. Il avait déjà tout raconté dans son dernier épisode. Tu parles d'une surprise...

Alors j'ai suivi ses indications, bien tranquillement, et dix minutes plus tard, j'arrivai enfin devant le type qui m'avait donné du fil à retordre pendant près d'une semaine.

Il a replié le couvercle de son Mac et m'a tendu la main. Je l'ai serrée et j'ai dit :

Salut. Mon vrai nom, c'est Grégoire. On va s'appeler par nos vrais noms, ok ?

Il a sourit sans cesser de me fixer.

Non, il a dit. Vaut mieux pas. Moi aussi, je m'appelle Grégoire, on va s'embrouiller. T'as qu'à m'appeler GF. Moi, je t'appellerai Troudair. De toute façon, pour moi, t'es Troudair, un point c'est tout.

Bing. Première tentative de déstabilisation. Bon dieu, il était malin, l'animal... Il lâcherait pas une parcelle de terrain. A ce moment-là, je me disais qu'il fallait que je sois plus malin que lui. Arrondir les angles à tout prix. Qui sait s'il avait pas réellement décidé de me buter, l'abruti ? J'avais un doute, du coup...

Je croyais qu'il devait y avoir tout le monde, j'ai dit. Ils sont où, les autres ?

GF rangeait son portable dans un étui râpé.

Les autres, il a dit. Ils sont tous là, les autres.

Evidemment, je voyais bien où il voulait en venir, mais il était hors de question que j'entre dans son petit jeu de mégalo-parano. Sur les forums, par mail, c'est bien marrant ces conneries, mais là, ça faisait un peu trop. Détendre l'atmosphère, putain, il fallait que je détende l'atmosphère :

On a bien rigolé, cette semaine. Faire croire à tout le monde qu'on allait se fritter, ça fait remuer les gens. L'action, ça paie toujours.

Et j'avais souri.

Rigolé ? Moi, j'ai pas rigolé, il a répondu. Et je suis toujours pas d'humeur à rigoler. Recevoir des pressions, des menaces, toi, ça t'amuse peut-être, mais moi, j'ai une famille, je te signale.

Bon, là, c'est plus drôle. De quoi tu parles, bon dieu ? Qui te menace ? Personne me menace, moi. Je croyais que tu déconnais, que ça faisait partie du feuilleton.

A quelques mètres de nous, une tablée de jeunes entrepreneurs en chemise-cravate faisait un boucan pas croyable. Les mots "capitiaux", "potentiel", "ergonomie" ronflaient dans l'air. Putain, c'était le genre de trucs dont j'avais horreur. Il faudrait pas 5 minutes, à coup sûr, pour qu'un portable se mette à sonner ou que ces abrutis se mettent à sortir des blagues sur les blondes ou les Arabes ou les deux, ah non, pas sur les Arabes... C'est vrai qu'en août, on pouvait, mais maintenant, c'est plus drôle. Vous me croyez pas ? C'est pourtant simple à prouver. Ils suffit d'observer le baromètre populaire en la personne de Jean-Marie Bigard. En août, il avait le droit de sortir des blagues racistes sur les plateaux de télé, mais en septembre, bizarrement, c'était plus la mode. CQFD.

Tiens, en parlant d'Arabe, juste après qu'on ait commandé, on a vu débouler un Pakistanais dans le restaurant, vous savez, ces types qui traînent de restau en restau avec des portes-clés "fantaisie" ou des fleurs pour les amoureux qui ont pas encore baisé. Il paraîtrait même qu'il y a une légende urbaine qui se met à circuler en ce moment à propos d'anthrax dans les fleurs que ces types trimballent.

Bref, celui-là n'avait pas de fleurs mais une petite mallette et des cartes de visite. Il en a posé une sur la table, le sourire jusqu'aux oreilles.

Bonjour, messieurs, vous voulez un sexe plus gros ? Venez tester notre traitement personnalisé ! C'est sans risque et c'est efficace à 100%. Monsieur B., de Tourcoing, nous assure que la taille de son pénis a augmenté de plus de 13% en 14 jours ! Incroyable, n'est-ce pas ? Alors n'hésitez plus et faites appel à nous !

On s'est regardé, abasourdis. Et comme un seul homme :

Mais fous nous la paix, toi, bon Dieu ! C'est quoi, cette histoire ? Tu vois pas qu'on mange, merde ?

Dans un geste un peu brusque, et sûrement aussi pour évacuer la pression accumulée, je sais pas ce qui m'a pris mais j'ai saisi mon bol de soupe et je lui ai balancé à la gueule.

Le Pakistanais n'a pas changé d'expression, sourire toujours en place, à continuer son baratin. Après une petite minute, il nous a laissé une carte chacun sur la nappe et s'est barré à la table d'à côté pour en déposer une autre et faire le même speech à deux types en costards qui tapotaient sur des Powerbooks Titanium sans même prendre la peine d'écouter ce qu'il racontait.

Putain, c'est quoi ce mec, j'ai demandé.

GF m'a regardé d'un air narquois :

C'est du spam...

J'ai souri jaune.

Ah, ah, ouais, du spam ! Rigolo ! Ah, ah...

GF restait ténébreux.

Pourquoi rigolo ? Tu sais ce que c'est que le spam, non ?

Ben ouais, mais le spam, c'est sur Internet. Les immigrés pakistanais spamment pas. C'est ça qui est drôle... Non ?

Il a sourit.

Ouais, ouais. C'est ça. Exactement ça...

Et il a porté sa cuiller de soupe à ses lèvres.

Son bec cloué, je pouvais jouer franc jeu. C'était ma dernière chance pour espérer désamorcer cette bombe à retardement.

Tu sais, j'ai lu ton dernier épisode, les aveux, et tout. En fait, aujourd'hui, je donnais pas de cours au centre aéré. Ca te dérange pas si on intervertit les assiettes d'omelettes quand elles vont arriver ?

Là, j'avais touché dans le mille. Il a laissé tomber bruyamment sa cuiller dans son bol.

Il s'est essuyé la bouche avec sa serviette en jetant un regard noir aux jeunes cadres dynamiques qui gueulaient de plus en plus fort à quelques mètres de là, puis il a dit :

C'est peut-être mieux comme ça. Ca m'évite d'avoir à te l'expliquer... Mais je pense pas que tu comprennes bien tout ce qui est en train de se passer...

Allez, c'est bon. Tu peux arrêter ton baratin. Je comprends bien ce qui se passe. Je comprends que t'as écrit un feuilleton bien sympathique pour tenir en haleine tes lecteurs et que je me suis mêlé à la partie pour rigoler. Et je suis venu pour qu'on en rit tous les deux autour d'une omelette et d'un bol de soupe. Tu vas pas vraiment me tuer, je vais pas te tuer non plus, j'ai rien contre toi, tout va bien, quoi.

Il a sorti une cigarette de sa poche. Tiens... Je croyais qu'il fumait pas.

En parlant de soupe, il a dit en faisant claquer le couvercle de son Zippo, elle est bonne ?

Je sais pas, je l'ai...

Je me suis interrompu net.

Devant moi, sur la table, il y avait mon bol de soupe, intact.

J'ai regardé autour de nous pour voir si un serveur complice n'était pas en train de rire sous cape dans un coin. Personne... Juste ces foutus cadres dynamiques qui riaient par intermittence comme un putain de public de Lagaf. Et maintenant que je regardais bien, je m'apercevais aussi qu'il n'y avait pas qu'une table. Derrière nous, deux autres groupes des mêmes spécimens s'étaient installés et dans le fond, derrière une rangée de plantes vertes, on pouvait en distinguer une autre bonne douzaine. Tous riaient et parlaient fort et tapaient sur leur table et faisaient sonner leurs couverts et leurs portables dans une cacophonie répugnante, c'était à la limite du supportable, ils se croyaient chez eux, ces blaireaux, ou quoi ? Le fric, le blé, la thune, y'avait que ces mots-là dans leurs bouches, en plus des divers aliments qu'ils avaient commandés et qu'ils mâchouillaient goulûment, mélangeant tout ça à d'autres termes comme "art", "journalisme", "liberté", cette infecte mélasse broyée et rongée par les voraces sucs gastriques des gros porcs de capitalistes qu'ils étaient.

Bonjour, messieurs, vous voulez un sexe plus gros ? Venez tester notre traitement personnalisé !

J'ai tourné la tête... J'en croyais pas ni mes yeux, ni mes oreilles.

Non mais c'est pas vrai...

Si, monsieur, c'est vrai ! Et c'est sans risque, efficace à 100%. Monsieur B., de Tourcoing, nous assure que la taille de son pénis a augmenté...

Ta gueule, j'ai hurlé dans le restau en balançant mon bol sur le Pakistanais qui était à nouveau propre comme un sou neuf.

Alors ? Elle est bonne, la soupe ?

J'ai regardé mon interlocuteur. Il souriait. Devant moi, sur la nappe, il y avait mon bol, plein et fumant.

Putain, mais c'est quoi, ce bordel ?

On a de très bon serveurs dans ce restau, a répondu GF, alors du coup, ça va assez vite...

Ah ouais, j'ai dit... C'est bien les serveurs rapides... Mais c'est quoi tous ces types ? Y'a un séminaire juste à côté ou quoi ?

GF a tiré théâtralement sur sa clope.

Au début, ils y en avait pas des masses. Ils venaient pas ici. Ils trouvaient ça ringard. Ils pensaient que ça allait fermer rapidement. Et puis c'est devenu un lieu "tendance", comme ils disent... Et tous les anciens clients ont déserté, un par un. Quelques-uns ont gueulé en partant, mais ça les a pas empêché de partir. Qu'est-ce que tu veux faire contre ça de toute manière ? On peut pas se battre pour qu'un endroit soit libertaire et après imposer des règles quand les gens qui se pointent nous arrangent pas. Alors maintenant, il y a plus que toi et moi, ici. Toi, moi et Eux...

Merde... Ca commençait à s'embrouiller sérieusement. Qu'est-ce qu'il me racontait ? Moi qui m'étais fixé comme but de détendre l'atmosphère, c'était plutôt loupé. L'ambiance était aussi lourde que les blagues en provenance des autres tables... Des serveurs, du spam, le réel qui foutait le camp petit à petit et surtout cette impression étrange, je saurai pas vous la décrire, comme s'il se passait quelque chose à l'orée de ma conscience mais quelque chose qui ne soit pas assez important pour que je m'en préoccupe vraiment, comme un pressentiment peut-être, ou une atmosphère, je sais pas, en tout cas, le règlement de compte prenait une tournure très étrange.

Et s'il avait mis le poison dans autre chose que l'omelette ? Si j'étais en train de claquer sans même m'en apercevoir ? Je me suis concentré pour réfléchir un peu. Non. Il m'avait rien offert. Il m'avait bien proposé une cigarette en arrivant, mais j'avais refusé vu que je fume pas, c'est pas bon pour la plongée...

Quoi ?

Qu'est-ce que je venais de dire, là ? La plongée ? Mais j'avais jamais fait de plongée... C'était Lazuly qui faisait de la plongée... Moi, j'ai peur de l'eau. Mes vacances, je les passe avec mon Mac, le cul sur un galet, à regarder mes gosses qui jouent à s'envoyer de la flotte en travers de la gueule. Mais qu'est-ce qui était en train de se passer, bon dieu ? Mes gosses ? Comment ça, mes gosses ? Mais j'étais qui, au juste ?

Tu verrai ta tête, a dit GF, t'es pas beau à voir... Tu commences à mieux saisir, maintenant ?

Tu parles que je saisisais... J'étais plutôt complètement largué !

J'en étais à me demander s'il m'avait pas drogué ou je ne sais quoi, mais aussi loin que je cherchais, je connaissais aucune drogue capable de stimuler une schizophrénie aussi vraisemblable. J'avais des souvenirs, des sensations, des odeurs, les péripéties de tous ces gens que j'étais et qui pourtant

n'étaient pas moi, c'était effrayant et à la fois normal, comme si ça avait toujours été le cas, et d'ailleurs ça l'avait été. Maintenant, j'en étais sûr. J'étais réellement tous ces rédacteurs, ces chroniqueurs, ces forumistes, ces éditorialistes, j'étais tous ces mots lâchés dans le cyberspace. Qui, de toute manière, oserait prétendre le contraire ? Et quelle preuve il pourrait apporter ? Aucune bien sûr, clé PGP ou non...

J'ai tiré théâtralement sur ma clope tout en expédiant un nouveau Pakistanais dans le dossier "Eléments Supprimés".

Ouais, j'ai dit. Je crois que la situation se précise... D'ailleurs, il est temps d'en finir, petit. Si on allait faire un tour dehors ? Passe donc devant.

Il s'est levé sans broncher.

J'ai pris l'étui râpé de mon Mac et je l'ai suivi.

En passant devant l'accueil, un grand type parlait en anglais avec le réceptionniste. Je le reconnaissais. C'était Bill, mon ange-gardien... Il nous a jeté un regard bienveillant et a repris sa conversation comme si de rien était.

Bill est ok, allons-y, je me suis dit.

On est sorti du restaurant. Sur le parking, ma victime s'est dirigée vers une 205 blanche un peu cabossée.

Putain, la nuit est sombre, j'ai dit, c'est ta voiture ?

Il a acquiescé.

T'as quelque chose à dire avant que ce soit terminé ?

Il m'a regardé tendrement, mais il a rien dit.

Parfait. De toute manière, y'avait plus rien à dire. Et maintenant, tu vas la fermer et te contenter de disparaître bien gentiment, ok ?

Mais au fond de moi, je savais bien qu'il avait déjà disparu. Quand on se tait, on disparaît. C'est la loi, ici. Personne pour pleurer sur votre sort, personne pour vous réclamer. Parlez et vous êtes une star, adulée, harcelée, critiquée, trahie, mais ayez le malheur de vous taire et c'est terminé, fan-club dissout, souvenirs enfuis, plus rien, le crime parfait, et sans omelette, s'il vous plait. Contre le silence, on peut rien faire par ici. Parce que y'a personne pour chanter vos louanges post-mortem, pas de légendes, pas de bouche à oreille, ici, y'a plus que du marketing viral, de l'info et de la vraie, de l'ici et du maintenant en veux-tu, ben tiens, en voilà, et des kilomètres, des putains de Terre à la Lune de news, de live, de bric, de broc et autres exclusivités en avant-première.

La tête de cet abruti baignait maintenant dans une flaque de sang brun.

Le réel, parfois, reprend cruellement ses droits sur les rêveurs. Il en avait fait les frais.

J'ai ouvert le coffre de la 205 et j'ai calé mon Mac entre deux bouteilles d'air comprimées. J'ai vérifié les sangles du kayak sur la galerie et me suis installé au volant.

Un bon bol d'air, ça me fera du bien... histoire de me remettre les idées en places, pour pouvoir pondre un(e) nouveau(ille) chronique/édito/article/dossier (rayez la mention inutile).

Ouais. Une petite virée au large et ensuite je pourrai mettre à jour Rezo. Je propulserai à la Une n'importe lequel de mes articles, au hasard, pour donner un peu de pain à rogner aux journalistes de *Libé* et du *Monde* qui attendent à l'entrée comme des rapaces qu'on leur donne du prêt-à-penser. Sans moi, ils sont rien, et ils le savent. Et dire qu'ils veulent pas parler de mon manuscrit, y'a de quoi rigoler...

Mon manuscrit, ils l'écrivent tous les jours, en long en large et en travers, sur cinq, trois ou deux colonnes, tiré à des millions d'exemplaires, lu par le monde entier, toutes ces idées que je leur ai fourré dans le crâne, toutes ces réflexions qu'ils ne se seraient jamais faites sans moi, tous ces concepts qu'ils ont cru inventer alors qu'ils avaient mûri dans le bouillon de culture numérique pendant des mois avant d'arriver à leurs petites oreilles inattentives. Qu'ils n'en parlent pas de mon manuscrit, mais qu'ils continuent à l'écrire, les cons, et que les décideurs le lise, et qu'ils le recopient à leur tour dans les tables de la loi... dans les tables de MA loi... sans que personne ne s'en rende compte, éternelle, globale, régissant le sort de tous les hommes : MA loi à moi. Le rêve ultime du mégalo que je suis. Tout le monde aux pas, et personne ne se sera douté de rien. Et j'aurai gagné.

J'ai passé la cinquième. La côte bretonne était encore loin.

J'ai allumé la radio au moment où la 205 atteignait sa vitesse de croisière.

A l'horizon, le soleil commençait à poindre et dans les champs pleins de fumier de chaque côté de l'autoroute, les brumes matinales finissaient de se dissiper...

???

[05/12/01]

Y'a plus de saison !

La dame me racontait ça très sérieusement devant le Monoprix.

Elle avait pas tout à fait tort, après tout.

C'était vrai que pour un début de mois de décembre, il faisait plutôt bon.

Evidemment, son explication météorologico-climatique laissait un peu plus à désirer. Ça parlait de Tchernobyl, de téléphones portables et autres trucs bizarres et modernes qu'on nous cache, de déodorants pour sous les bras qui font des trous dans la zone (d'autonomie temporaire ?), bref, un sacré mélange de peur millénariste et de largage total devant la rapidité d'un progrès qui finalement n'allait pas si vite que ça.

Ah non ! Y'a plus de saison, qu'elle répétait. Tout est mou, il fait froid l'été, chaud l'hiver, c'est à n'y rien comprendre, mon petit garçon.

Tout est mou.

C'était bizarre, ça, ce qu'elle avait dit.

Comment les braves gens pouvaient trouver que tout était mou au coeur des sociétés spectaculaires dans lesquelles nous vivions ? Là où l'événementiel était devenu un art, où la surenchère effrénée du sensationnel passait pour le salut ultime de notre civilisation assaillie d'obscurantisme, de faillites, de cracks en tous genre, et où il ne suffisait plus de tuer pour ne plus être tué, mais aussi désormais tuer avec éclat, avec le panache du torero, pour ne pas qu'un autre accomplisse plus brillamment la plus basse des besognes, comment elle pouvait trouver ça mou ?

Bon sang, je me disais, qu'est-ce qu'il lui faut à cette vieille ? Des jeux du cirques avec fauves, gladiateurs et gerbes de sang contaminé ?

Y'a plus de saison !

Et elle reprenait sa litanie, comme un robot bien rôdé à la fausse révolte, de ces révoltes douces qui ne font de mal à personne, de ces révoltes molles justement, de ces invectives de tous les jours, télécommandées, prévues, qui s'éteignent doucement, qui réclament le retour en arrière, qui se blottissent dans la nostalgie d'une époque qui n'a même jamais existé, comme Artaud disait que *si fort que nous réclamions la magie*, celle primitive, celle qui reconforte, celle dont on fait semblant de nous parler quand on invoque le "bon vieux temps", celle qui voudrait que nous ne soyons pas vraiment les maîtres de nos destinés, celle qui jetterait au sol et piétinerait les concepts de démocratie, de libre-arbitre, *nous avons peur au fond d'une vie qui se développerait tout entière sous le signe de la vraie magie.*

Et alors déjà, il avait raison. On a coupé des têtes pour ça. C'est que depuis longtemps, nous ne sommes évidemment plus capables de vraiment désirer la magie, de vraiment désirer le retour à la source qui même si elle nous appelle, se heurte au confort dont on jouit sans même s'en rendre compte. Et personne au fond ne désire perdre un gramme de ses acquis, maisons, plans d'épargne, allocations, voitures, personne au fond ne souhaite souffrir du froid qui saisit sur le trajet de l'âtre au lit sans même se souvenir si autrefois on souffrait vraiment sur le trajet de l'âtre au lit, désormais installés sur des moquettes, étendus sous des couvertures, recroquevillés dans des certitudes qui n'ont jamais complètement été les nôtres, ou alors pourquoi n'y aurait-il plus de saison ? Pourquoi ce pressentiment global que quelque chose d'anormal est en marche, que nous guettent les foudres du Jugement, qu'ailleurs, hier ou n'importe où hors du monde, se cache un monde meilleur ? Par le simple reflex baudelairien qui voudrait que *cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit ?*

Pas seulement car tout est mou, souvenez-vous. Il n'y a pas d'oppression, il n'y a pas de malheur, il n'y a pas de désespoir, tout est seulement mou, fade, insipide, sans les couleurs des saisons qu'on se

représente, qu'on rêve, au-delà des interprétations du réchauffement de la planète, de ce que la vie compte de gris en comparaison des couleurs qui nous entourent, des couleurs dans des cadres, des couleurs sur des écrans, des couleurs dans nos boîtes aux lettres, de ces merveilles qu'on ne trouve jamais chez soi, pas plus que chez son voisin, pas plus qu'en face du poêle ou à côté de la fenêtre, mais toujours hors du monde, dans l'univers d'éclats et de bijoux avec lequel on vit, pas à l'intérieur, mais bien avec, comme un frère resplendissant qui nous fait chaque jour comprendre notre médiocrité, qui nous rend mou, comme disait la dame, sans jamais qu'elle ait précisé si elle aussi se sentait molle, comme si c'était évident, comme si bien sûr rien de ce monde ne pouvait jamais avoir la grandeur d'un flocon de neige qui tombe à Noël.

Puisque de toute manière, il n'y a plus de saison, vous vous souvenez ?

Et c'était bien ce qu'elle était en train de répéter à une autre dame qui venait de la rejoindre, devant la vitrine du Monoprix, une vitrine dans laquelle il neigeait, une vitrine dans laquelle il brillait, une vitrine à l'intérieur de laquelle j'aurai bien voulu me trouver, à chanter, à danser, entre deux paquets-cadeau et un Père Noël aux couleurs de Coca Cola.

Troudair

[11/12/01]

(géant) Casino⁵

Y'avait Fleur, que vous connaissez déjà⁶ et qui était toujours à l'affût d'une affaire juteuse. C'était son côté convivial. Les coups en solitaire, c'était pas son truc, alors il avait les oreilles qui traînaient dans toute la ville pour se tenir au courant des opérations qui se montaient. Du coup, ça faisait de lui un allié précieux. Il pouvait vous dire ce qui était du flan, ce qui sentait le traquenard, les bonnes affaires et les coups tordus. Avec lui dans l'équipe, on pouvait être sûr de pas se faire enfler et puis comme on dit, un homme averti en vaut deux.

Y'avait aussi Zouzman, un gars du sud, un coriace, un de ces types à qui il fallait pas la raconter. Il se disait dans le coin qu'il avait été gamin sur la Côte d'Azur, alors évidemment, ça forçait le respect, parce qu'on sait à quoi ça ressemble par là-bas. Grandir au chaud, comme ça, ça vous forge un homme.

Mais c'était rien à côté de K-Lu. Lui, c'était le seul du groupe dont on pouvait retrouver de la famille au Pays, et ça, ça comptait plus que tout. Sans lui, vous pouvez être sûr que le premier affranchi à la ronde nous aurait déjà rétamé comme des gonzesses depuis bien longtemps. C'était comme ça dans le business. K-Lu, c'était notre couverture, un Sicilien pure souche qui recevait ses ordres directement de ses oncles et grand-oncles de là-bas, alors quand il nous a proposé de nous faire le Casino, on a pas cherché la petite bête. Oh, on savait que ce serait pas du tout cuit, mais si on avait l'aval du Pays, ça voulait dire que ça allait rapporter un max. Parce qu'ils étaient pas fous, ces vieux macaronis : ils investissaient qu'à condition qu'ils soient sûrs de s'y retrouver au final. Et plus ils récoltaient, plus on pouvait se faire notre beurre. Mais attention, fallait pas vous aviser de les entuber, parce qu'après, que vous soyez au Costa Rica ou je ne sais où, ils vous retrouvaient et alors là, la fête était finie. C'était comme ça que ça marchait par ici. C'était comme ça que ça avait toujours marché. Et si vous étiez réglo avec les boss, y'avait un sacré paquet à se faire. Pourquoi vous croyez qu'on serait venus s'enterrer au milieu de ce désert à la con, sinon ?

Pour le coup du Casino, Fleur nous avait bien briefés. A l'écouter, c'était pas sorcier : dans les rayons, y'avait les magasiniers. Les chefs de rayons surveillaient les magasiniers. Les chefs de salles surveillaient les chefs de rayons. Le gérant surveillait les chefs de salles, et l'oeil dans le ciel nous surveillait tous. En plus de ça, ils avaient posté un demi-douzaine de spécialistes dans les hauteurs, la plupart ex-voleurs, qui surveillaient eux-aussi tout ce qui se passait. Autant dire qu'on était à l'aise. Il suffisait d'entrer comme si de rien était, foutre le j'ton dans le caddie, remplir le caddie, payer à la caisse, et sortir pour ramener le magot au bercail. Un jeu d'enfant, quoi.

Sauf qu'au bout du compte, on a tout fait foirer. Et ça a été la dernière fois qu'on a filé à des petites frappes comme nous quelque chose d'aussi foutrement juteux. Si on avait pas eu les yeux plus gros que le ventre, tout ce serait bien passé, mais il a fallu qu'on joue les marioles.

La nuit, on voit pas la campagne qui entoure la zone commerciale. On voit que les lumières.

On est arrivé sur le coup des 19 heures et ça pétait déjà de mille feux. Ça clignotait et ça reluisait à des bornes à la ronde. C'était bien simple, on voyait que ça. N'importe qui voyait que ça dans la région, si bien qu'on pouvait raisonnablement se demander ce qu'il pouvait bien y avoir à foutre ailleurs.

J'ai garé la 205 et on s'est mis au taff.

Zouzman devait partir en éclaireur. Avec lui, on savait que même si y'avait un accroc, il reviendrait toujours sur ses deux jambes pour nous le dire et que par dessus le marché, y'aurait déjà plus d'accroc.

La voie est libre, qu'il a dit en revenant.

⁵ Toute cette chronique est truffée de références direct au film « Casino » de Martin Scorsese. Malheureusement, devant l'incompréhension des lecteurs, je me suis aperçu que je devais être le seul à en connaître toutes les répliques par cœur.

⁶ Voir « Blockbuster »

Fleur a empoigné le caddie, Zouzman est passé devant et on est entré par les portes automatiques. Rayon fruits et légumes, avait lâché K-lu.

On a pas bronché. C'était lui qui avait la liste alors une fois à l'intérieur, y'avait plus qu'à l'écouter. C'était le chef des opérations, quoi.

Mais déjà en passant devant le rayon hi-fi/vidéo, j'ai senti que ça tournait pas rond. Fleur reluquait méchamment les pubs pour les sorties DVD de Noël. Il a fallu que je lui attrape le bras pour pas qu'il nous lâche et aille se perdre dans la contemplation des derniers écrans à plasma de mes fesses en démonstration. Si ça commençait comme ça, on était pas sorti...

Et puis comme j'étais occupé à l'engueuler, à lui expliquer qu'on avait pas de temps à perdre, qu'on avait la carte bleue des vieux, ok, mais qu'il fallait pas faire les zouaves, c'est là que je l'ai vue...

Dans ma tête, y'avait *This magic moment* de Lou Reed qui commençait, avec sa distorsion qui fait trembler les murs.

*Sweeter than wine
Softer than a summer's night
Everything I want, I have*

Les autres n'avaient rien remarqué. Ils tournaient au coin de l'allée principale pour aller jusqu'à la partie centrale du magasin qui était réservée aux fruits et légumes. Je me suis dit que c'était le moment ou jamais, et je me suis engouffré dans le rayon livres.

J'ai passé furtivement la tête entre deux frigos pour examiner la situation et j'ai tout de suite compris que c'était pas gagné parce qu'elle était avec ce salopard d'Ishikawa.

Ishikawa, c'est ce genre de grosse pointure qui traînent les services après-vente de tous les supermarchés de la région pour les plumer. Des types comme lui, y'en a pas beaucoup et c'est des vrais pros. Des gars qui achètent utile et desquels tout le monde se méfie parce qu'on sait qu'ils ont le répondant et les crédits pour envoyer la maison au tapis. On racontait qu'il avait nettoyé trois Casinos aux îles Caïman l'été dernier. Une sombre histoire de freezer qui marchait pas, ou pas assez bien. Il avait fait des pieds et des mains pour être remboursé et il était reparti, non seulement avec son frigo et le freezer en état de marche, mais en plus avec son chèque de remboursement, un service à thé en porcelaine, une bouteille de champagne et tout ça livré chez lui, aux frais de la princesse. Autant dire que le Casino avait fait craquer sa banque. Depuis ce jour-là, tous les gérants de la région l'avaient eu à l'oeil et ils avaient plus vécu que pour une seule chose : le faire revenir, et une fois qu'il était là, le faire rester, parce que c'est connu, dans un Casino, plus tu joues, plus tu perds.

Et aujourd'hui, il était là, et avec elle en plus, alors je pouvais toujours espérer : aucun vendeur ne m'adresserait la parole avant qu'ils en aient fini, avant qu'il ne reparte, plumé jusqu'à l'os, retrouver Bobonne et ses conseillers bancaires avec dans les poches un plein camion de promotion "spécial fêtes".

Elle, c'était son job, elle était là pour ça. On racontait qu'elle pouvait tenir éveillé un acheteur plus de trois jours rien qu'avec la description de ses fonctions avancées, et je vous raconte même pas combien de temps ça pouvait durer si on se mettait à faire la liste des accessoires facultatifs.

C'était la cafetière ultime, celle dont on pouvait reluquer le profil à chaque tranche d'access prime time, celle qui transformait votre ancienne machine en vulgaire porte-filtre, et il me la fallait.

Everything I want, I have

Mais ça a merdé, bien sûr, parce qu'on était pas là pour ça.

Ca a commencé à vraiment déconner quand les autres m'ont retrouvé. Enfin, les autres... Disons plutôt K-lu, parce que Zouzman et Fleur avaient eux-aussi disparu.

Mais qu'est-ce que vous foutez, merde ? Vous voulez tout faire foirer, c'est ça ?

Regarde-moi cette merveille, je lui avais dit.

Mais on s'en branle de cette cafetière à la con ! qu'il gueulait. Allez, viens, ça ferme dans un quart d'heure ! Les vieux vont nous tuer !

Mais moi, j'en avais plus rien à foutre de ces courses qu'on devait faire pour ces antiquités qui passaient leur temps à se torcher à l'anisette au Pays. Mon bonheur, il était là, et en plus, Ishikawa semblait en avoir fini. Il était déjà en train de signer le contrat de garantie. Après, c'était mon tour, et K-lu pouvait bien me raconter ce qu'il voulait, j'allais tenter ma chance. Non mais qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'on était les larbins de ces vieilles momies ? Si on était là, c'était bien pour s'y retrouver au bout du compte, non ? Alors pourquoi se faire chier avec la liste des courses ? On savait bien ce qu'on voulait, pas besoin d'aide-mémoire. C'était inscrit dans nos caboches de malfrats depuis toujours. La liste des courses, on l'avait enfoncée à coup de marteau bien profond. C'était notre malédiction et notre seule joie :

*Oh mother tell your children
Not to do what I have done
Spend your lives in sin and misery
In the House of the Rising Sun
(organ solo)*

Et K-lu n'a pas résisté lui non plus. Comment il aurait pu ? Et il a balancé la liste de ces foutues courses pour écouter avec moi le détails des fonctionnalités de la cafetière de nos rêves.

Ca a duré une bonne demi-heure, on était les derniers dans le Casino.

Oh oui, pour la foirer cette affaire, on l'a bien foirée.

Parce que quand les vigiles se sont aperçu qu'on avait pas de quoi payer la cafetière, ils nous ont foutu dehors à coup de pompe dans le train, comme dans la chanson des *Animals* :

*Well, I got one foot on the platform
The other foot on the train*

Et après, comme si ça suffisait pas, ça a été les vieux qui nous ont réglé notre compte. Et tout le monde a commencé à tomber comme des mouches. C'est qu'ils voulaient récupérer leur pognon, les ancêtres...

Fleur a été le premier à se faire repasser. On l'a retrouvé, en train de faire le Père Noël dans une galerie marchande pour un salaire de misère.

Zouzman, on l'a plus jamais revu, mais y'a fort à parier qu'aujourd'hui, il se mange un malheureux SMIC quelque part dans une région dont personne n'a envie de se souvenir du nom.

K-lu, il était de la famille, alors c'était différent, mais d'après ce que j'ai compris, il a plus jamais monté aucun coup. La confiance, ça se trahit pas dans le Milieu. On a pas droit à l'erreur.

Oh oui, là où on aurait pu se faire un max de bénéf, on s'est planté en beauté, et on s'est tous retrouvé à la case départ, à trimer comme des blaireaux huit heures par jour pour acheter le papier-cul qui torcherait nos gosses.

Et moi, vous allez me dire ? Qu'est-ce que je suis devenu ?

Et ben moi, j'ai continué à faire ce que j'avais toujours fait : j'ai raconté l'histoire...

en buvant le jus de chaussettes que ma vieille cafetière pourrie continuerait à me sortir pendant encore un sacré bout de temps...

aux couleurs de Coca Cola.

Troudair

[17/12/01]

ma vie passe à l'euro

Légitimement, sur les forums de Flu, chacun s'inquiète du passage à l'euro.

On se demande quel petit nom on pourra bien lui donner, si les dettes en francs seront convertibles ou alors s'il elles s'évanouiront en même temps que la monnaie nationale, et si le temps sera enfin venu pour nous de pouvoir acheter tranquillement notre herbe à Amsterdam sans passer pour des touristes.

Questions naturelles, je le reconnais, mais néanmoins bien futiles comparées au cataclysme qui menace de s'abattre sur moi. Ce ne sera qu'un cataclysme personnel, je vous rassure tout de suite, mais tel que je le pressens, il n'y a pas de doute qu'il va bouleverser ma vision du monde et mon quotidien bien plus profondément que celui qui donnera une pièce jaune au lieu d'une blanche pour acheter sa baguette de pain.

Comment je m'en suis aperçu ? A quel point il va remettre en question mon existence et ma manière de penser ?

Je m'explique :

Jusqu'alors, je ne m'étais pas beaucoup soucié de l'euro. Pour être franc (jeu de mot), je n'en avais même rien à secouer, comme la plupart de mes concitoyens. Mais c'est en lisant cette petite discussion sur le forum que j'ai eu comme un flash. On pourrait appeler ça un flash géométrique, une forme qui s'imprime sur votre rétine et dans laquelle vous pouvez voir, par l'intermédiaire de cette simple abstraction, la complexité d'une vie toute entière.

C'est ce genre de flash qui vous fait croire en Dieu, ou tout du moins en une causalité universelle, en un ordre des choses et par conséquent en l'impossibilité fondamentale d'une quelconque forme de chaos régissant cet univers.

Pour résumer rapidement à la vue de cette forme, je me suis violemment aperçu que ma vie valait en tout et pour tout 25 francs.

Attention, il ne s'agit pas de la valeur de ma carcasse et de ce qu'elle contient ou même de l'hypothétique rançon qu'on pourrait demander dans le cas d'un kidnapping, mais de l'unité monétaire qui présidait jusqu'alors à mes activités de tous les jours, à l'unité de base, en fait, de la figure éminemment fractale que mes faits et gestes dessinaient sur les abscisses désordonnées de l'espace-temps (vous me suivez ?).

Je sais pas comment j'en suis arrivé là, et c'est justement pour ça que je parle de mathématiques. Parce que je soupçonne qu'un algorithme universel a dû guider mon sort pour que j'en arrive à cet état de désintéressement total de la question pécuniaire. Comme si un ordre cosmique, un agencement astral, ou je ne sais quoi d'autre, avait désiré que mon esprit ne soit pas perturbé par les calculs quotidiens systématiques que la vie impose d'ordinaire. Qui sait ? Peut-être qu'une force supérieure avait d'autres projets pour moi...

Toujours est-il qu'en réfléchissant après ces banales considérations sur l'euro, je me suis aperçu avec stupeur que mes besoins, à peu de choses près, coûtaient tous 25 F, ou un prix qui était multiple de ces mêmes 25 F.

Ca peut certes paraître curieux, mais c'est la triste réalité... et je vais vous le démontrer.

Pour commencer, je ne vais citer que quelques exemples des plus simples.

D'abord, mes cigarettes (des Lucky Strike par paquet de 25). Ca ne fait pas si longtemps (depuis la dernière augmentation), mais croyez-le ou non, ça coûte 25 francs. 1 franc par clope, que demande le peuple ? Cher, c'est vrai, mais simple.

Le midi, quand j'ai soudainement envie de grignoter. Je descends m'acheter un sandwich grec. A nouveau, et depuis peu de temps, je le reconnais, je sors 25 francs. Bon, en fait, le sandwich coûte 23 si on prend pas de frites, mais vu que je prends toujours des frites, la question se pose pas.

De la même manière, le menu "midi" chez le traiteur chinois, 25 francs. Normal, vous me direz, il a bien fallu qu'il s'aligne sur le Turc d'à côté qui lui piquait tous ses clients.

On continue la journée : sur le coup des 17 heures, j'ai un peu la dalle alors je vais m'acheter un petit truc à la boulangerie. Au début, je prenais des croissants aux amandes avec une religieuse au café, et puis je me suis aperçu que les croissants, c'était un peu lourd, ça pesait trop sur l'estomac à cette heure là, alors j'ai pris un sandwich thon-crudités (16F) et toujours une religieuse (9F), ce qui m'est bizarrement revenu à 25 F.

A ce moment, j'y pensais même pas à tout ça, ça me passait au travers. Moi, je me contentais de tirer de l'argent au distributeur, des chiffres ronds genre 100 ou 200 francs, et je ne m'apercevais même pas que tout était calculé dès le début parce que 100 et 200, qu'on le veuille ou non et même s'ils en ont pas l'air, ce sont malgré tout des multiples de 25. Comment vous vouliez que je me doute de quoi que ce soit ? J'ai pas fait Math Sup, moi !

En fait, j'aurai peut-être dû m'apercevoir que quelque chose tournait pas rond, ou plutôt que tout tournait un peu trop rond, quand avec mon boulot, on a pu avoir des tickets-restaurant. Paf ! Je vous le donne en mille. Chaque ticket valait 25 francs et on nous les filait par carnet de 10 tickets, comme s'ils avaient été fait tout exprès... Insouciant que j'étais, je m'étais contenté de me dire : Chouette ! Juste le prix d'un grec !

Et oui, j'étais encore bien con à cette époque-là, et ce n'est qu'après mon flash que j'ai pleinement pris conscience de toutes les cosmiques coïncidences qui guidaient mes pas, de l'insignifiant bonbon à 2F50 au loyer de mon appartement qui, surprise, était de 2500 F, 2500 étant, comme chacun sait, 25 multiplié par 100. Autrement dit, un mois de loyer, pour moi, était égal à 100 tickets-restau, ou 100 paquets de clopes, autrement dit, à 10 cartouches de 10 paquets de clopes, le carré parfait, presque le nombre d'or ou le nombre de coudées de la Nouvelle Jérusalem post-apocalyptique.

En définitive, tout ça était d'une simplicité tellement étourdissante que j'avais même jamais eu besoin d'y penser et sans même que je m'en rende compte, la notion d'argent avait dû peu à peu sortir de mon esprit que je pouvais, du coup, occuper à d'autres activités. Du coup, de manière totalement inconsciente, je vivais le rêve de chaque homme : être débarrassé des calculs obligatoires qui rythment nos existences, protégé que j'étais par la quadrature du 25.

Et puis mon investigation s'arrêtait pas là, parce que pour le reste, tout était désespérément pareil, de la carte d'abonné au cinéma du coin qui permet de voir des films pour 25 F aux CD en promo du disquaire qui sont à 100 F, j'étais terrorisé de m'apercevoir que ma vie entière tournait autour de ce chiffre et que j'avais par conséquent totalement rayé de mon univers personnel tous les objets dont le prix n'était pas formaté de cette manière.

Adieu les jeux à gratter à 10 F qui auraient pu me faire gagner jusqu'à 10 000 F, pourtant multiple de 25. Adieu les journaux et les magazines papier, les briquets jetables (j'ai un Zippo, vous vous souvenez ?), les places de parking (je préfère payer une amende à 50 F), toutes ces petites conneries qui vous empoisonnent l'existence par leur ténacité à ne pas être divisible par le seul chiffre qui ait un intérêt à mes yeux. Toutes ces choses, sans le savoir vraiment, je les haïssais plus que tout, car elles étaient la preuve que ce monde était divers, multiple et varié, et qu'il n'obéissait pas forcément à des lois sur-humaines préétablies et immuables.

Et puis soudain, l'euro est arrivé, et mon univers s'est écroulé dans un immense fracas. En ruines, la Nouvelle Jérusalem...

Même si quand on y pense, tout aurait pu très bien se passer. Parce que 25 F, c'est presque 4 euros (26F24), après tout. Bon, on perd 1F24, mais on s'en fout si ça permet de garder l'esprit libre.

Mais non, messieurs dames ! C'est pas si simple. Parce qu'autrefois, tous les billets étaient alignés sur mes 25F. Qu'on prenne un billet de 500, de 200, de 100 ou de 50, c'étaient tous des multiples de

25 et l'algorithme pouvait se développer dans tous les sens et pour toutes les activités de la vie, m'englober dans ce nuage d'inconscience ravie.

Mais maintenant, il a beau y avoir un pièce de 2 euros pour arriver à nos 4 euros, il manque quand même les deux billets fondamentaux : celui de 8 euros et surtout celui de 16 euros !

Et il en faut pas plus pour que tout mon précieux agencement cérébral et astral implose. Parce que sans division par 4, finie la quadrature, et finie aussi la joie de ne même pas prendre la peine d'avoir un porte-monnaie puisque avec ma technique, la monnaie, ça n'existe pas, on ne sait même pas ce que c'est.

Sauf que là, tout est à refaire, un train de vie complet à remodeler pour qu'il épouse la nouvelle donne monétaire, autrement dit, manger autre chose, boire autre chose, fumer d'autres cigarettes, ne pas en fumer du tout si ça se trouve (!), acheter ses CD ailleurs, ne plus aller au cinéma et pire que tout, déménager, pour que le loyer s'accorde avec les conneries de billets de 200 euros ou, Dieu m'en garde, de 500 euros (3279 F 79), vous imaginez le merdier !

Ils distribuent un peu partout des brochures bleu qui s'appellent "L'euro pratique".

Ben franchement, de mon côté, j'aurai pas utilisé le mot "pratique" pour qualifier l'explosion de la Nouvelle Jérusalem !

J'y comprends décidément rien à l'Europe...

Troudair

[07/01/02]

Une tempête dans un verre de Générale des Eaux

Le 17 décembre dernier, Jean-Marie Messier déclare, dans une conférence de presse à New-York que "l'exception culturelle française est morte" et comme prévu, c'est l'ensemble des médias hexagonaux qui s'enflamme sur le champ. On crie sa rage, on clame sa différence et on crache allégrement sur un Ennemi qui dévoile enfin son vrai visage... comme si c'était une nouvelle.

Heu... Désolé de vous décevoir, messieurs les journalistes et les producteurs, mais non. Ca n'est ni une nouvelle, ni une révélation mystique et au fond, avouez, personne ne tombe vraiment des nues, et ce malgré les apparences outrées.

Ce qu'on a pu observer à la suite de cette déclaration anodine, ça n'est rien de plus qu'un long cri d'amertume de la part du petit monde du cinéma français.

Oui, de l'amertume, mais sûrement pas de la haine, parce qu'on a pas de haine pour son idole, pas plus que pour son modèle. Ce modèle, pour les producteurs et réalisateurs français - tous aussi "exceptionnels" qu'ils soient - c'est ni plus ni moins le cinéma américain (et son système).

Pour preuve, dans les mêmes articles qui fustigent l'ogre Vivendi, on s'évertue à lui opposer systématiquement la soi-disant bonne santé du cinéma français en prenant comme exemple des films comme *Amélie Poulain*, *Le Placard*, *Taxi 2*, *La Vérité si je mens 2* ou encore, cerise sur le gros gâteau de fric : *Le Pacte des Loups* (grrrrroooa!!!).

Et de claironner : vous voyez, les américains, y'a pas que vous qui pouvez faire des grosses daubes avec beaucoup de fric ! Nous aussi, on est exceptionnels ! Nous aussi on peut déployer des fortunes en budgets publicitaires pour faire venir les spectateurs par paquets télécommandés dans nos beaux multiplex ! C'est bien, m'sieur ? J'ai bon ? J'ai bon ?

Mais allez, je vous vois venir avec votre petit sourire. Vous allez me dire : Troudair, il en fait des kilos, il élucubre, etc, et il tourne un problème artistique en problème économique. Mais moi, vous savez, j'y peux rien. J'y peux rien si les seules choses qu'on a à proposer en face d'un blockbuster, ce sont des chiffres. J'y peux rien s'il n'y a pas un foutu journaliste pour nous expliquer en quoi le *Pacte de Loups* est différent de *Ghosts of Mars*, en quoi *Amélie Poulain* est différent de *Harry Potter* et en quoi *Le Placard* fait lever les yeux au ciel différemment que devant une *American Pie*.

Est-ce que c'est ça, la diversité ? Est-ce que c'est pour ça qu'on s'égosille ? Pour des blockbusters labellisés "made in France" qui ne seront qu'un lamentable pet dans l'histoire de l'art, une vague liste de chiffres perdues dans les archives du cinématographe. Ahah ! qu'ils diront dans 30 ans, les jeunes étudiants en économie cinématographique, t'as vu ? Ils écrivaient les budgets en francs à l'époque !

Mais c'est pas tout. Le plus beau dans cette histoire, c'est probablement ce commentaire entendu dans "la vie des médias" que je regarde en écrivant ces lignes, et qui nous montre, s'il était besoin de le prouver, à quel point cette tempête n'est rien d'autre qu'un tremblement dans un verre de Générale des Eaux. Cette incroyable émission partisane nous annonce en effet que l'opération de rachat, par TF1, des parts de France Telecom et France Télévision dans le bouquet TPS, les portants ainsi à 50%, est peut-être le geste qui pourrait constituer l'alternative à la menace qui plane sur la diffusion en France (sous-entendu, TF1 devient donc le dernier rempart de l'exception culturelle). Et sur l'image, on voit le visage de J2M avec en surimpression, sa désormais fameuse phrase qui tue défilant comme le WANTED des affiches du Wild Wild West.

Ben merde, les amis ! C'est TF1, le rebelle maintenant ! Nous v'la bien, nous qu'on croyait que c'était qu'une bande de vendus obsédés par le pognon qui passent leur journées à regarder sur le réseau télévisé interne, dans leur WTC de Boulogne, les cours de leur action à la Bourse en incrustation permanente ! Nous qu'on croyait que c'était des démagos inconscients capables de nous pondre chaque année des versions post-bloc soviétique de nos ballets folkloriques polonais d'antan (cf.

Georgian Legend, miracle de mauvais goût qui s'est planté de ville et apparaît sur la scène du Palais des Congrès au lieu de Lourdes). Et ben nan ! Tout faux, les gars ! TF1, en fait, c'est nos sauveurs ! Et c'est Julie Lescaut la vraie irréductible gauloise (sans filtre, bien sûr) !

Bref, de quoi se dire que nous n'avons décidément pas les mêmes valeurs, et puis qu'au fond, qu'on soit auteur, réalisateur, artiste de manière générale, toutes ces histoires de fric continueront à nous passer au dessus du crâne, car pour exercer l'art, aujourd'hui, peu nous importe les petites batailles de petits rois du monde, lesquels pourront bien tripatouiller dans leur coin autant qu'il voudront, s'acheter des consciences au prix qu'il voudront, notre petite entreprise à nous ne connaîtra jamais la crise, quoi qu'il arrive, car maintenant que le web est débarrassé de tous les spéculateurs douteux qui en dégueulassaient l'atmosphère, la voie est libre et le maquis est vaste duquel on peut déjà se livrer au seul combat qui vaille la peine aujourd'hui, à coup de mini-DV, de textes, de sons et de tout ce qui reste à inventer.

Alors en ce début d'année, si j'ai un souhait à faire, c'est bien celui-là, en paraphrasant le type de *Swimming with sharks* : faisons ce qu'on a à faire et laissons donc les chiffres aux petits ringards de Wall Street.

Parce que la résistance est ailleurs et qu'on a pas de temps à perdre à regarder gesticuler une bande de sombres crétins dont l'humeur varie en fonction des fluctuations de leurs comptes bancaires et dont pas un n'est capable de vous dire si Tarkovski est un cinéaste ou un haut dignitaire du Politburo des années 50.

Allez, meilleurs vœux à tous quand même et continuez à faire ce qui a vraiment de l'importance.

Votre maman sera fière.

Troudair

[15/01/02]

Abduction

Je suis pas un gars compliqué, moi. On pourrait même dire que j'ai des plaisirs simples. Tenez, par exemple, je suis fasciné par l'économiseur d'écran du SETI.

C'est vrai, je pourrai rester des heures entières à regarder évoluer les abscisses et les ordonnées dont je ne sais même pas ce qu'elles signifient vraiment mais qui dessinent dans un dégradé de couleurs des figures étranges sur l'écran de mon PC. C'est très reposant. Un peu comme un mandala post-technologique sur lequel on peut méditer, songer que ces graphiques qui se déploient devant nos yeux, ce ne sont pas des images, mais du son. Mieux, que c'est du silence. Le silence de l'espace se construisant perpétuellement, et au milieu de ce silence, peut-être une voix, peut-être les discussions d'un CBiste d'outre-alpha du Centaure, ou la conversation d'un alien bicéphal que les ondes volatiles de son double téléphone portable auront amené jusqu'aux oreilles géantes du SETI, puis du SETI jusqu'à mon PC, sans jamais que je m'aperçoive de rien, parce que je vous l'ai déjà dit, ces graphiques, c'est incompréhensible. Il faut être un ordinateur pour réussir à déceler ce qui est normal, ce qui est du vrai silence de l'espace, ou bien ce qui peut être interprété comme un message venu d'un autre monde.

A l'œil nu, c'est mort, vous verrez rien. Juste ces beaux graphiques dont on pourrait jurer qu'ils sont construits de manière aléatoire, et peut-être qu'ils le sont, après tout. Peut-être que cet économiseur d'écran, c'est juste un programme qui génère des formes avec des coordonnées prises au hasard. Ce serait tout con à faire.

Mais peu importe, moi j'y crois, et j'y crois parce que c'est beau. Comment le vide spatial ne le serait-il pas ?

Et puis quelques fois, aussi sceptique qu'on soit, là, tout seul chez soi à scruter le vide de l'espace, il arrive qu'on se prenne au jeu. Vous savez, on regarde une forme un peu plus géométrique qu'une autre et on se dit : *Oula ! C'est pas normal, ça !* Et on se prend à croire qu'on est l'Elu, que parmi les 2,5 millions d'internautes connectés au SETI, c'est nous qui allons trouver E.T. qui essaie justement à ce moment là de téléphoner maison mais qui s'est planté de numéro.

Et puis la finale de Star Academy commence à la télé et alors on oublie, on passe à autre chose, à Jenifer, à Mario, à d'autres étoiles, à un autre silence dont on jurerais qu'il est aussi créé de manière aléatoire, et peut-être qu'il l'est après tout. Ce serait tout con à faire.

Moi, samedi, je me suis tout simplement décollé de mon PC, j'ai laissé tombé le SETI et je me suis assis devant l'Académie des Etoiles. D'ailleurs, j'étais un peu emmerdé parce que je captais mal. Le visage de Jenifer était tout boursoufflé et comme Jenifer, c'est ma préférée, vous pouvez comprendre mon désarroi. J'ai tapé sur la télé, mais rien à faire. Plus ça allait et plus j'avais des parasites sur l'écran avec un bruit sourd, comme un faux contact, des bzzzzz, des crrrrr, très désagréable tout ça, un son qui devenait de plus en plus puissant, qui faisait presque trembler mon beau meuble-télé de chez Ikéa et une image qui devenait de plus en plus difforme, qui zigzaguait, qui mélangeait les couleurs dans des tourbillons cathodiques abstraits.

Oula, je me suis dit, c'est pas normal, ça !

Et à ce moment-là, d'un seul coup, plus rien. La télé s'est éteinte et avec elle toute les lumières de mon appart'. Je vous assure que ça fait bizarre.

Bon, rien de grave. Les plombs qui ont sauté, je me suis dit en shootant dans quelques K7 vidéos qui traînaient par terre pour atteindre le disjoncteur.

Mais je m'étais pas aperçu que si les lumières s'étaient éteintes, le bruit sourd, lui, était toujours là, et le tremblement aussi. Tout ce foutu studio tremblait comme si j'avais habité sur la faille de San Andreas.

Oula, je me suis encore dit, ça, c'est vraiment pas normal !

Et c'est à partir de ce moment-là que je ne me souviens plus de grand chose. Ca a été très vite, à vrai dire.

D'abord, il y a eu une puissante lumière rouge, ou orange qui a filtré au travers de mes volets. Je peux vous dire que j'ai beau habiter en centre-ville, j'en menais pas large ! Et alors la lumière s'est faite plus épaisse, et elle a avancé sur le sol, comme si sa source descendait, là, dehors, derrière les volets. Elle a avancé jusqu'à mes pieds, et jusqu'à moi, jusqu'à remonter sur le mur et me monter dessus.

Je me souviens d'une sensation bizarre, celle qu'on ressent dans les grands huit, ou les manèges géants de la foire du Trône (à l'exception peut-être de la grande roue de la Concorde qui est naze et qui ferait mieux de dégager elle nous emmerde, sale racketteur de touristes, pour voir le panorama, y'a qu'à aller à Beaubourg !⁷), qui prend les tripes et les retourne et qui chatouille comme dans les rêves où on tombe.

Sauf que là, je tombais pas. C'était même plutôt le contraire d'après le souvenir que j'en ai.

J'ai vu le paysage juste quelques secondes, juste le temps de monter toujours plus haut dans le ciel à la vitesse du son et puis soudain plus rien.

Quand je me suis réveillé, j'étais dans une sorte d'appartement un peu kitsh avec, affalé dans un fauteuil, un gosse bizarre qui me fixait.



- *Bienvenue, Troudair*, qu'il a dit d'une voix monocorde.

Moi, j'étais complètement paumé.

- *Bienvenue où ça*, j'ai demandé en reprenant mes esprits.

- *Ben dans mon vaisseau*, abruti.

J'ai regardé autour de moi. Ni écrans à cristaux gazeux tactiles, ni ordinateur de contrôle biomécanique. Juste le décor standard d'un salon 80's sans trop de goût. Merde. C'est ça, l'intelligence extraterrestre que cherchent 2,5 millions de personnes, je me suis demandé ? C'est à ça que j'occupe mon PC à longueur de nuit ?

C'était un peu trop fort de café.

⁷ Un fait divers de l'époque opposait la Mairie de Paris au forain propriétaire de la grande roue de la Concorde, installée là visiblement sans autorisation.

- *Quoi, j'ai demandé à l'extra-terrestre, alors vous réussissez à parcourir des milliers d'années lumière en vaisseau spatial et vous êtes pas foutus de faire tenir un abat-jour droit ?*

Il a sourit bizarrement, les yeux toujours fixes. C'est dingue ce que ça peut foutre la trouille un gosse extraterrestre dans un intérieur ringard !

- *On s'adapte, il a répondu. A force de vous observer, on a appris à aimer vos goûts. C'est un design très en vogue dans notre système solaire, maintenant.*

Au fond de moi, j'en revenais pas. Alors comme ça, il y avait aussi des extraterrestres néo-bab qui parcouraient les galaxies pour ramener des souvenirs exotiques et impressionner leurs copains sédentaires ? C'était vraiment n'importe quoi. Toute la poésie de l'univers était en train de s'écrouler.

Et puis j'ai soudain eu une petite frayeur :

- *Mais au fait, j'ai demandé, pourquoi vous m'avez enlevé ? Vous voulez faire des expériences sur moi ???*

Le gosse a sourit à nouveau en grattant nerveusement entre les coussins de son fauteuil.

- *Non, non. T'as les poumons pourris. Tu fumes trop.*

Ah ben oui, ça je le savais. J'avais été recalé aux tests pharmaceutiques sur Terre pour la même raison. J'étais pas un sujet sain, soit disant.

- *Mais alors pourquoi, j'ai encore demandé, de moins en moins rassuré.*

- *En fait, il a répondu, je voulais te demander un petit service.*

- *Ah bon ? Quel genre ?*

Il a pris un ton doux et sa voix s'est faite suave. Je saurai pas dire aujourd'hui s'il essayait de m'hypnotiser, mais en tout cas, j'étais soudainement tout disposé à le croire.

- *Et ben voilà, il a dit. En fait, j'ai plus de batterie sur mon portable et j'ai oublié mon chargeur à la maison. Alors comme je vais pas me taper l'aller-retour, est-ce que ça te dérangerai si j'utilisais ton téléphone ?*

Je vous l'ai dit. Il m'avait sûrement hypnotisé et la phrase que je viens de retranscrire n'était peut-être pas tout à fait celle-là. Peut-être qu'il a employé un autre terme pour dire "téléphone", peut-être même qu'il parlait dans son propre langage que je pouvais subitement comprendre, mais bon, toujours est-il que j'étais bien disposé, alors moi, j'ai acquiescé.

- *Bien sûr, j'ai dit. Mais je suis pas sûr que les lignes téléphoniques terriennes puissent capter Pluton.*

- *Ah non ! T'inquiètes ! C'est en France que je veux appeler. Ca te coûtera pas grand chose.*

Là, j'ai commencé à froncer les sourcils.

- *Comment ça ? T'as des copains en France ? Tu veux dire que vous êtes déjà infiltrés dans la population ? Comme les Ummites ?*

Il a levé les yeux au ciel, enfin, façon de parler, quoi.

- *Mais que t'es con. Bien sûr que non. C'est juste que je veux voter pour Mario parce que Jenifer me gonfle et qu'elle avait qu'à pas sortir avec Jean-Pascal, cette idiote.*

Ah ben alors là, c'était la meilleure ! Et je peux vous dire que ça m'a foutu un sacré coup de fouet, et tous ses trucs d'hypnoses, à l'alien, ils ont plus fait long feu ! J'ai repris mes esprits d'un seul coup.

- *Quoi, j'ai gueulé. Tu veux mon téléphone pour voter contre Jenifer ? Non mais tu te foutrais pas de ma gueule ? Et tu m'abduces pour ça, en plus ? Tu pourrais pas te renseigner avant ? Y'a des tas de types qui sont pro-Mario, t'avais pourtant le choix, merde. Moi, je suis fan de Jenifer depuis le premier jour. Et je vais te dire un truc, mec : même quand elle s'est tapée Jean-Pascal, je l'ai pas lâchée moi, alors si tu crois que je vais t'aider à la faire perdre maintenant, mon coco, tu rêves ! Intelligence extraterrestre ou pas, tu peux aller te faire foutre sur Saturne, moi, je te file pas mon téléphone !*

Là, le gosse a poussé un long soupir inhumain et il a sorti sa main des coussins du fauteuil pour en sortir une télécommande entourée d'un étui en plastique (pour éviter les chocs au cas où elle tombe sur le carrelage).

Il l'a braquée sur moi, y'a eu un grand flash rouge et je me suis retrouvé dans mon appart', sur mon fauteuil, presque instantanément.

Je dis instantanément, mais je suis pas sûr en fait, parce que dans ma tête, je pouvais encore entendre sa voix monocorde qui résonnait, comme un souvenir lointain :

- *Ah, c'est comme ça, qu'il disait l'alien, avec sa voix qui faisait peur, je t'en foutrais moi, des Jenifer !*

L'écho du prénom se perdait dans les ramifications de ma conscience reprenant pieds dans la réalité petit à petit.

C'est là que je me suis aperçu que j'avais la télécommande de ma télé dans la main. J'étais pas encore complètement lucide, mais j'ai quand même eu le réflex d'appuyer dessus pour allumer.

Sur l'écran, j'ai alors vu défiler le générique de fin de Star Academy avec la fameuse chanson de Nicoletta.

La musiiiiiiiiique, lalala !

Bon dieu... J'avais loupé l'émission.

C'était sa vengeance, à cette salope de créature galactique. Elle avait dû me balancer dans une faille temporelle qui durait juste le temps du prime-time...

J'étais fou de rage.

Je me suis levé et suis allé jusqu'à mon PC sur lequel tournait l'économiseur d'écran du SETI.

Le silence s'étalait toujours en vagues multicolores entre les trois dimensions du graphique. Merde, je me suis dit. Et dire que j'ai passé tout ce temps à faire tourner mon processeur sans savoir que j'étais à la recherche de fans de Mario... Quelle ironie du sort.

Parce qu'au fond, c'était ça, la morale de l'histoire.

Les Terriens passaient leurs nuits à regarder le silence de l'espace pendant que l'espace, lui, il regardait Star Academy.

Finalement, c'était pas si étonnant que ça qu'il l'ait jamais trouvé, le SETI, son Extra-Terrestrial Intelligence...

Dépité, je me suis servi un verre de rouge et j'ai désinstallé le programme illico.

Il valait peut-être mieux commencer par chercher une Terrestrial Intelligence, j'ai pensé. Ce serait déjà pas mal.

Alors j'ai ouvert Internet Explorer et je me suis mis en quête.

Pour le coup, ce qui était sûr, c'est qu'on était pas 2,5 millions à faire ça, et pourtant bizarrement, on avait plus de chances.

Allez y comprendre quelque chose aux statistiques...

Troudair

mise à jour du 16 janvier : A la suite de la publication de cette chronique, j'ai reçu un mail de Laurent qui m'a confirmé que le projet SITI (Search for Intra Terrestrial Intelligence) existait déjà ! plus d'infos : <http://siti.nocrew.org>

[28/02/02]

un petit gars sérieux

Raaaaah ! Merde ! Encore en retard !

Pas le temps de prendre un billet. Vaut mieux sauter dans le wagon tout de suite.

Ouais, je sais, il paraît qu'on dit pas un wagon mais une voiture. Les wagons, c'est pour les bestiaux, n'empêche qu'à 6H00 du mat', voiture ou wagon, moi je m'en fous, je cherche pas à comprendre, je monte dedans.

Effectivement, il était moins une. A peine à l'intérieur, le train démarre, j'ai eu chaud.

Bon, c'est pas le tout mais la course est pas finie. Maintenant, il faut trouver le contrôleur. Manquerait plus que je me prenne une amende à 6 heures du mat' alors que j'ai pas dormi et que je retourne au boulot à 150 km de là où je faisais la fête...

Je traverse les sas et les compartiments, première classe, deuxième classe, fumeur ou non... Pffff.... il est long ce train...

Et évidemment, les contrôleurs ont rien trouvé de mieux que de s'installer à l'extrémité opposée.

Presque arrivé à la loco, je tombe sur un gars qui porte une sorte d'uniforme.

- *Bonjour monsieur, je dis, vous êtes contrôleur ?*

- *Ouais, qu'il dit.*

- *Voilà, j'ai pas de billet. J'étais en retard.*

Il a l'air sympa. Il me regarde en rigolant.

Ouf, je me dis, pour une fois que je tombe pas sur un connard. Y'a une justice ici-bas...

- *Bon, qu'il dit. On va voir ce qu'on peut faire. Viens dans notre compartiment, mon gars. On sera plus à l'aise. Faut que je remplisse des paperasses, tu sais ce que c'est.*

Chouette, un gars qui se prend pas la tête. Une once d'humanité dans l'infamale administration ferroviaire. Je me dis que je suis sauvé et je suis le bonhomme.

Il se vautre sur la banquette.

- *Vas-y, installe-toi, qu'il dit.*

Pas de problème. Je prends mes aises.

Sur le siège opposé, il y a son collègue qui fume une Gauloise sans filtre. On est dans un compartiment "non-fumeur" alors y'a pas de cendrier. Il balance ses cendres par terre. Je me dis que j'ai décidément à faire à des gars qui se mettent pas la pression ! Si tous les contrôleurs pouvaient être comme ça, je me dis, les jeunes se tueraient plus en sautant des trains pour leur échapper !

Le type regarde son petit cahier avec tous les prix des trajets en fonction des distances.

- *Tu vas où, il demande.*

- *Auxerre. Le terminus.*

- *Merde... Auxerre, ça fait combien de kilomètres, Jean-Michel ?*

- *Je sais pas moi, bafouille Jean-Michel, 150 bornes ?*

- *Ouais, allez, fais chier, 150 bornes. Alors (il me regarde), t'as une réduction ?*

- *Heu... non, je réponds. J'ai moins de 25 ans, mais j'ai pas la carte.*

- *Mouais... grommelle le type. Bon écoute, t'as de la chance, qu'il dit, t'es tombé sur les deux meilleurs contrôleurs de la SNCF. Je vais te faire 50%, comme si tu avais la carte et que tu avais pris ton billet au guichet. Ca te va ?*

- *Ah ben oué ! moi, je dis ! Un peu que ça me va ! Merci, monsieur !*

Tu m'étonnes que ça me va. Quand on sait que prendre le billet au contrôleur, normalement, ça fait une surtaxe de 40 balles, on peut dire que ces gars-là sont dans un sacré bon jour.

- *Nan, mais c'est vrai, continue le contrôleur, faut les récompenser les gens qui viennent nous voir comme ça. Il est de bonne foi, ce gamin...*

Je me dis que bon sang, autant de respect décontracté des règles de civilité, autant de confiance, c'est rare. Je vais radicalement changer d'avis sur les représentants de l'ordre, moi ! Incroyable !

Mais j'aurai peut-être dû attendre la fin de la phrase.

- *... c'est pas comme les bougnoules, finit le type.*

Ouch... J'avale ma salive.

- *Les bougnoules, tu sais (il me regarde, merde, pourvu qu'il me demande pas d'approuver, pourvu, pourvu), ils se foutent de tout. Tu leur demandes leur billet et ils te disent "nique ta mère". Moi, je te jure, je te foutrais tout ça dans un trou et je reboucherais, ça ferait pas un pli, nom de dieu !*

Alors voilà.

Je suis là.

Dans le compartiment.

Et c'est plus une élucubration, je vous assure.

Vous savez comme je suis, en général. Je modifie toujours un peu la réalité. Dans ces chroniques, ça loupe pas, je gagne toujours à la fin, vous savez bien. Je divague, je raconte des âneries quoi, je crée le personnage rigolo, anti-héros, sympathique, humain. Je crée ce gars à qui il arrive des trucs extraordinaires et qui s'en sort toujours, qui est intègre finalement, qui est bon, au fond.

Mais pas cette fois.

Cette fois, ce serait trahir que d'inventer ce que j'ai pu dire à ce contrôleur.

Parce que j'ai rien dit.

C'est vraiment ça qui s'est passé. J'ai rien dit. J'ai juste baissé la tête.

Il y avait l'autorité. Il y avait le pouvoir. Ce gars-là était en train de remplir ma contremarque, mon billet à 50%. Qui sait s'il ne m'aurait pas foutu une amende si j'avais ouvert ma gueule ? Si la conversation s'était envenimé ?

Et moi, je l'ai fermé. Rien d'autre. Comme un lâche, je l'ai fermée. Je n'ai pas acquiescé quand il a dit qu'il fallait renvoyer tous les Arabes dans leur pays, cette race de clébardes. Non. J'ai rien dit. Ce serait vous mentir que d'inventer autre chose, un beau discours alambiqué que j'aurai pu lui balancer au visage.

Son copain se marrait sur la banquette en balançant ses cendres dégueulasses par terre et ça s'éternisait. On pouvait plus l'arrêter. Il me racontait des tas d'anecdotes. Les melons qui arrivent dans son club de boxe et qui mettent une K7 de rap, leur musique de sous-merdes. Son gosse qui éclate la gueule d'un métèque, la promesse du club de boxe qu'ils iront tous leur faire la peau, à ces bougnoules, si cette raclure recommence à les faire chier, la haine, la rage, la violence pendant qu'il remplissait ma contremarque, et mon silence pendant tout ce temps.

Que ça finisse, je me disais. Que ça finisse vite. Qu'il se taise. Qu'il me laisse partir, mais plus il parlait, et moins il écrivait, et ça continuait, encore et encore :

- Non, parce que toi, tu sais, ça va, t'es un petit gars sérieux, ça se voit, mais les Gris, tu vois bien qu'ils sont pourris à l'intérieur. Ils te regardent et ça se voit, je t'assure, y'a rien à en tirer, y'a qu'à foutre tout ça dans une chambre à gaz, les brûler comme des rats parce que c'est qu'une putain de vermine...

Au fond de moi, j'avais honte. Une incroyable honte, une incroyable colère et aujourd'hui, je n'ai pas d'excuse, je n'ai rien à vous dire d'autre que ce qui s'est réellement passé, tellement continuer à jouer le personnage triomphant que vous connaissez serait déplacé, serait lâche puisque je l'ai fermée, que j'ai subi ces quelques minutes qui m'ont paru une éternité et que je suis parti, que j'ai pris mon billet et que je suis parti en me contentant de dire "merci monsieur", avec la honte qui suintait de partout, le dégoût de moi-même, la résignation infecte.

Aujourd'hui, j'élucubre pas. Aujourd'hui, je dis ce que j'ai vraiment fait.

Je l'ai fermée.

Comme un con.

Je l'ai fermée.

Et y'a rien à dire de plus.

Troudair

[06/02/02]

Mon coco, c'est ça ou Bourdieu !⁸

Alors tout le monde parle de Porto-Alegre en ce moment, c'est dingue.

Tous les quotidiens, toutes les télévisions, tous les sites d'infos, ça fait plaisir.

Même les Echos se sont sentis obligés de ne pas étouffer l'affaire, et se sont jetés dans l'aventure en avançant le plus gros chiffre de participants de toute la presse francophone (60.000). Les Echos ! Vous y croyez à ça ?

Alors devant le plébiscite, moi, je me suis dit :

Tu vas pas parler d'autre chose, Troudair. Faut que tu ailles au devant de tes responsabilités de temps en temps. Ca va bien de raconter des âneries à longueur de semaine, mais là, il faut vraiment que tu t'intéresse un peu à l'actualité. D'ailleurs, c'est pour ça qu'ils t'ont embauché à la base, à Fluctuat, par pour divaguer sur des aventures de supermarchés. Alors bon, cette fois, tu peux pas y couper. C'est bien simple, mon gars, aujourd'hui, c'est ça ou Bourdieu. T'as le choix, mais il faut que tu te décides. Ca. Ou Bourdieu. Même les Echos parlent des deux, mec. Les Echos !! T'es moins ringard que les Echos tout de même !

Alors j'ai commencé à me mettre au boulot. C'est ton dernier mot, Troudair ?

Oui, Jean-Pierre. Je choisis Porto Alegre et c'est mon dernier mot.

Alors c'est parti.

Un petit tour sur les dossiers spéciaux des différents quotidiens en ligne. Le Monde, Libé, le Fig, etc. Tous y vont de leur couverture consciencieuse de l'événement. Y'a qu'à piocher, que je me dis. Et donc, je pioche.

Encore mieux, en vadrouillant sur Rezo, je trouve leur grosse sélection d'articles au jour le jour. Y'a même des textes de Chomsky, mec ! Si ça, c'est pas une aubaine ! Y'a qu'à piocher, que je me dis.

Et je pioche.

A ce moment-là, une question me vient à l'esprit : et les USA ? Qu'est-ce qu'ils en pensent de Porto Alegre, les USA ?

Ziiiiip. Je fonce sur le site de CNN.

Rien en Une... Hein ? C'est quoi ce bordel ?

Bon. Qu'à cela ne tienne, une petite recherche et je vais bien trouver un petit quelque chose. Search result : 1 ?

Quoi ? Porto Alegre cité une seule fois sur cnn.com et pour quoi dire ?

"Des activistes réunis non loin de Porto Alegre ont poussés des paysans locaux à attaquer une centrale nucléaire pour protester contre la mondialisation."

Non mais ils se foutent de qui, CNN ?

Bon, je me sens piqué au vif, je continue les recherches.

⁸ Cette chronique a été écrite quelques semaines après la mort de Pierre Bourdieu. Traiter l'actualité du forum social international de Porto Alegre était ainsi pour moi un bon moyen de ne pas avoir à parler de celui dont tout le monde parlait... et risquer de dire n'importe quoi.

NY Times, LA Times, Boston Globe, USA Today, CBS, Wall Street Journal, etc...

Et bé mes cocos, ça fait peur...

En tout et pour tout, on trouve trois malheureuses lignes par journal qui parlent de Porto Alegre comme une sorte de QG des sauvages planifiant des attaques à distance contre le Forum de Davos... C'est limite un camp d'entraînement pour taliban expatriés, à les écouter...

Et les unes ? Elles sont sur quoi les unes ?

US Army, Jean-Pierre.

Evidemment. Philippines, traque de Bin Laden, plan d'urgence, Axe du mal, comment protéger ses fesses avec son portefeuille, etc, etc...

Et tout ce qui n'entre pas dans le cadre : atomisation. Pourquoi se faire chier, après tout ? Dantec, ce grand visionnaire nous avait bien prévenu : tu m'emmerdes, je balance les GI. C'est pas plus compliqué que ça.

Bon alors ça y est, je me dis !

Mon article, je le tiens !

Y'a qu'à pomper deux ou trois extraits dans les quotidiens US online (le mot "online" fait à lui tout seul 116,000,000 résultats sous Google ;)) et le tour sera joué.

- Troudair !

Roh non.... revlà ma conscience semi-professionnelle.

- Troudair ! Tu te foutrais pas de ma gueule par hasard ?

- Quoi, je demande ? C'est pas super-cool comme sujet ?

- Oué oué oué. Tu passes tes journées à gueuler contre les journalistes qui font pas leur boulot et toi, tu vas faire un malheureux résumé de tout ce que tu as lu ailleurs pour traiter le sujet Port-Alegre ? Tu crois que je te vois pas venir ? Pourquoi pas parler de l'origine du patronyme Bourdieu, tant que tu y es ?

- Ah ben, nan, que je réponds. Je fais une synthèse, c'est pas pareil, oh !

- Synthèse, mon cul, qu'elle a crié, la grosse voix, Mon petit coco, t'es en vacances, alors tu prends tes clics et tes claques et tu y vas à Porto Alegre ! Allez hop ! Oublie pas ta brosse à dents.

A ce moment-là, j'ai réfléchi 5 minutes et je me suis dit que oué, quand même, elle avait pas tort, ma conscience, qu'il fallait être sérieux dans ce métier, nom de dieu et qu'en plus, ça me ferait une bonne pénitence pour mes conneries de la semaine dernière⁹. Un pèlerinage socioculturel, quoi. Sur le terrain, comme un vrai !

Alors mon sang n'a fait qu'un tour, j'ai pris quelques chaussettes et je suis parti. Direction : Brazzzzil !

Mais bon, avant le Brazzzzil, il fallait que je récupère ma voiture. Bé oué, c'est pas si simple, les voyages, surtout quand on habite au fin fond de la campagne française.

Quand je suis arrivé sur la place où j'avais garé la 205 la veille, merde ! Premier accroc. Il y avait une foule immense de types sapés comme des papes qui souriaient et gesticulaient un peu partout.

Pas moyen d'ouvrir la portière. Y'avait même un gamin qui sautillait sur mon capot pour voir ce qui se passait plus loin.

Et puis soudain : explosion de cris, pluie de riz, tonnerre d'applaudissements, vive la mariée, etc...

⁹ Voir « Un petit gars sérieux »

Oh merde... Y'a trois mariages par an dans cette église et ça tombe précisément le jour où j'ai décidé d'aller sauver le monde au Brésil...

Bon. Il ne me restait plus qu'à prendre mon mal en patience. Tous ces types ne partiraient pas avant que les sacs de riz soient vides et les pellicules terminées.

Je m'intéresse :

- On marie qui au juste ?

Un quinquagénaire en costard me répond :

- C'est le fils Dulet qui épouse la fille Laumier, la plus jeune.

- Ah, je fais, ils sont beaux.

Bon, ils sont pas plus beaux que n'importe qui mais j'ai rien d'autre à dire, je les connais pas moi, les deux tourtereaux.

- Oué, dit le type en costard. et en plus ils s'aiment.

Je fronce un sourcil.

- Bé encore heureux qu'ils s'aiment. C'est bien pour ça qu'ils se marient, non ?

Le gars approche de moi et parle un peu plus bas :

- Oué, c'est pour ça, qu'il dit, mais y'a aussi la ferme Laumier qui est plutôt mal en point à cause de leur troupeau qu'a été zigouillé pour la vache folle. Ca les arrange bien, les Laumier, de marier une de leur filles à l'aîné des Dulot parce que c'est lui qui va hériter des terres. Enfin, ce que j'en dis, moi...

C'était bizarre. Ce type parlait de la vache folle comme de la Saint Jean, où d'une fête folklorique notée sur le calendrier. Le Jour de La Vache Folle. Comme il y a les Saints de glace ou le solstice d'été.

Et bé, j'ai pensé à ce moment-là. Alors comme ça, ça existe encore les mariages d'intérêt en milieu rural. Les additions ou soustractions de terres. Les OPA sexuelles, en quelque sorte. Et ils ont pas attendu le capitalisme pour s'y mettre, les petites gens. Probablement parce que la terre, c'est la terre, et que même aujourd'hui, malgré les CAC, les DOW ou les NASDAQ, la valeur d'un homme, par ici, continue à se mesurer au nombre de têtes de bétail et aux hectares de champs qu'il possède.

Je repensais à ça, plus tard, dans le train pour Paris, en regardant par la fenêtre.

Il faut regarder par la fenêtre du train, entre Paris et Lyon, voir les kilomètres pendant lesquels on ne voit que des champs cultivés à perte de vue, pour bien comprendre de quoi on parle, je pense.

Mais une voix me sort de mes pensées sur la richesse agraire incompressible et seulement divisible :

- Vous allez où, me demande la jeune fille en face de moi, voyant probablement mon gros sac à dos et ma carte du Brésil qui dépasse.

- A Porto Alegre, je lui dis.

- Ah (elle sourit). Les boîtes de nuit, les filles en maillot de bain, la fête.

Je suis dubitatif un instant, puis je comprends :

- Heu non, ça, c'est Ibiza.

- Ah oui.

Elle semble déçue. Ne dis plus rien. Peut-être qu'elle ne sait même pas ce qui se passe à Porto Alegre, comme les américains.

Je réfléchis un moment au traitement dans les médias français. Pour qu'une fille de 25 ans confonde le Forum Social Mondial avec Ibiza, c'est vrai que tout ça ne doit pas être très clair. On en parle, c'est vrai, mais on doit en parler vraiment bizarrement, ou alors c'est tout simplement une conne.

Au moment de quitter le train, je penche définitivement pour cette deuxième solution en la voyant s'énerver parce qu'elle ne parvient pas à trouver l'ouverture de la manche de son blouson. Elle gesticule et se tord en poussant des petits couinements.

Ouf, je me dis. Ca m'évite d'analyser le traitement de Porto Alegre dans les médias français... Je descends du train Gare de Lyon et fonce dans le RER. C'est qu'il commence à se faire tard. J'ai juste le temps d'aller à l'aéroport et de sauter dans l'avion.

Changement aux Halles. Un gamin me bloque le passage.

Je dévie mon trajet, ne le regarde pas. Il s'interpose.

Merde, je me dis, manquait plus que ça.

Je le regarde.

Il doit avoir quelque chose comme 14 ans. Il est sapé avec un survêtement Nike, il a des godasses Nike aux pieds, une chaîne en or au poignet et une au cou, une casquette d'une marque que je ne connais pas pliée sur le crâne.

Nom de dieu, je me dis. Ce gamin doit porter 6 fois mon salaire sur son dos...

- Qu'est-ce que t'as dans ton sac, il me demande.
- Une Cadillac, je réponds.

Il a l'air de se fâcher un peu et sort une petite série d'insultes basiques. Bonne première salve, mais pas encore très imaginative.

- Bon, je lui dis, je peux passer ?
- File-moi ton portable, lâche-t-il en guise de réponse.
- Lequel, je dis, toujours un peu blasé.
- Tu te fous de ma gueule, c'est ça ?
- T'as quel âge, je lui demande ?
- Ferme ta gueule, qu'il dit, file moi ton portable.
- Tu sais qu'il y a eu une époque où personne n'avait de portable ? je demande. Tu vois le RER, là ? C'est de cette époque-là que je viens. J'ai pas de portable.

Le gosse fronce les sourcils. Il en croit pas ses oreilles. C'est vrai que pour lui, un garçon de 25 ans qui n'a pas de portable, c'est plutôt tordu, peut-être autant qu'un étudiant qui n'avait ni Tatoo ni Tam Tam, à une certaine époque.

Ca doit lui faire peur, tout cet archaïsme. C'est tellement énorme qu'il doit y croire. Et puis aussi, je remarque qu'avant de déguerpir, il jette un coup d'œil à mes pompes. Pourraves, achetées à la Halle aux Chaussures d'Auxerre pour 10 euros à l'époque où les euros n'existaient même pas. C'est le genre de détail qui fait la différence. Il se prend probablement de pitié et se casse en courant. C'est qu'il court vite avec ses jolies chaussures, lui...

Je prends la correspondance pour Roissy en me demandant ce que ça pouvait bien lui évoquer, Porto Alegre. Sûrement rien. Même pas Ibiza, même pas le Brésil. Rien. Comme les américains.

J'enregistre les bagages quelques minutes plus tard. Roissy est calme à cette heure-ci. Les contrôles sont moins sévères. Tout le monde sait bien que les terroristes sont pas assez cons pour détourner les avions en plein milieu de la nuit et s'écraser comme des crétins sur le rayon laser d'une boîte de nuit parce qu'ils l'auront confondu avec un projecteur de DCA.

Mon sac à dos s'en va sur le tapis roulant pendant que moi, je donne mon billet à une mignonne hôtesse qui m'indique ma place, à côté du hublot.

Rio de Janero. Les lettres clignotent en surimpression derrière ma rétine au moment où les roues se détachent de la piste. La tête qu'ils vont faire, quand je vais raconter ça à tout le monde, je me dis...

Je me demande un instant s'ils ont Internet au Brésil.

Ah ben oué... Sinon comment j'aurai lu les articles sur Rezo...

Je suis con parfois, faut m'excuser.

Oué, vraiment con, et pas très sympa parce que je vous ai fait espérer un peu aussi.

C'est vrai, non ? Quelques uns d'entre vous ont peut-être cru que j'avais fini par y arriver, à Rio, et ensuite que de Rio, j'avais pris le bus pour Porto Alegre, hein ?

Et bien non. Une fois de plus, je vous fait faux bond. Mais là, j'ai une excuse.

C'était au-dessus de l'Atlantique que ça s'est passé, en plein milieu du voyage, en plein milieu de la nuit.

Y'a eu un cri dans l'avion qui a réveillé quelques passagers, dont moi.

J'ai ouvert un oeil et j'ai vu un type avec un couteau qui emmenait une hôtesse dans les chiottes apparemment.

Je ne me suis rien dit.

J'ai juste repensé à la terre, aux époux Laumier et Dulot qui allaient sauver leurs exploitations par un mariage d'amour, à ce gamin dans le RER, à Ibiza, à tous ces gens qui se foutaient de ce qui se passaient au Brésil, et en Suisse aussi, aux médias américains qui ne leur avaient pas dit, aux médias français qui avaient dû les ennuyer.

Il faut dire que c'est pas facile de lutter contre l'économie de marché avec des mots simples. On s'embrouille vite. On devient hermétique, et on finit par parler tout seul, entre nous mais au fond, tous seuls, pendant que le type qui a les problèmes, lui, le type pour qui on se bat, et ben il s'en tape, parce que lui ne comprend qu'une seule chose, la même que Dantec : les bombes, l'atomisation, et la guérilla sémantique, il en a rien à branler. On l'attaque, il se défend et point. Y'a pas plus logique qu'une victime. Souvenez-vous des Chiens de Paille, de Sam Peckinpah.

J'ai vu qu'un autre terroriste sortait le corps du pilote du cockpit. Il semblait avoir été égorgé. J'étais pas vraiment triste. No one is innocent, qu'ils disaient...

J'ai vu qu'un type remplaçait le pilote. Il pilotait pas mal d'ailleurs puisque la plupart des passagers ne s'étaient pas réveillés, n'avaient même pas senti le changement.

J'ai bien observé l'un des pirates et je me suis demandé ce que ça évoquait pour lui, Porto Alegre. Comment il avait perçu ce moment, comment la presse avait traité ça dans son pays, et aussi si c'était la France, son pays ? S'il était par exemple tombé sur le sondage du Figaro qui demandait aux internautes, avec un cynisme qui n'aurait pas déplu à Laurent Gerra :

Porto Alegre, pour vous c'est

- 1- un gadget sans importance
- 2- le rendez-vous mondain à ne pas manquer
- 3- un lieu d'échanges pour changer le monde.

Amusant, non ? Est-ce qu'il s'était marré comme je l'ai fait en voyant ça, ce pirate de l'air ? Est-ce qu'il avait souri comme un con en appelant ses copains de droite pour leur dire "vous êtes vraiment qu'une

bande de crétins, ça vous amuse de vous moquer des gens comme ça ?". Et rigoler avec eux avant de parler d'autre chose...?

Non. Le pirate n'avait sûrement pas fait ça. Sûrement d'ailleurs parce qu'il se foutait bien de ce qui se passait au Brésil, que lui ne voyait que les bombardements et la fierté nationale, l'orgueil ou le cynisme. Et c'est tout. Parce que si on parlait de lui, dans les journaux, à la télé, c'était systématiquement comme d'un chien, comme d'un incapable parasite, un tordu à exterminer parce qu'il ne veut pas admettre qu'il y a une loi de domination à laquelle on ne peut pas couper. Pas de racisme, pas de discrimination c'est ouvert à tout le monde. Tu veux ta chance ? Tu peux l'avoir. Que demande le peuple ? C'est pas beau comme système, ça ?

Et peu importe les trois tondus qui refont le monde sur la plage de Copa Cabana. Peu importe que Troudair arrive ou non à bon port. Non, lui, il en sait rien de tout ça, et tout ce qu'il voit, tout ce qu'il a toujours vu, ce sont les chars, ce sont les hélicos, ce sont les bombes. Pas des colloques, pas des conférences, pas des groupes de réflexion, des bombes.

Et tant qu'on lui dira pas qu'autre chose est en train de se passer, il ne s'arrêtera pas et répondra comme il jugera idéal de répondre. Comme ça...

A minuit, heure locale, je me dis que je suis vraiment con d'avoir encore écouté ma conscience, au moment où notre appareil, comme le B52 cinquante-sept ans plus tôt, s'encastre sur le sommet de l'Empire State Building.

Egalisation : 3 partout.

Troudair

[12/02/02]

I love U Brian !

De retour d'une soirée un peu arrosée, sans connexion au Rezo global, il n'y a pas grand chose à faire tout seul chez soi, il faut bien avouer.

Pas grand chose.... disons qu'il reste la télé, l'alcool ne permettant pas, de toute manière, de se plonger dans la lecture sérieuse d'un roman ou l'écriture d'une chronique dont l'élaboration est à remettre sagement au lendemain sous peine de temps perdu.

Entre les JO et la mire, pas beaucoup d'alternative tout de même sur le petit écran.

Je zappe un moment entre deux gorgées de café.

Ah tiens ! Un concert.

Bonne surprise. J'aime bien un bon petit concert en plein milieu de la nuit. J'ai presque l'impression de sortir comme ça, et puis mes voisins ne sont pas emmerdants. Je peux mettre le son à fond, faire hurler le Stade de France dans mon studio, ils se sont jamais plaints, alors j'en profite. Volume Up et ce sont donc des milliers de jeunes filles en liesse qui se mettent à hurler toutes ensemble quand s'avance sur la scène ce qui ressemble à un boy's band comme on les aime. Cheveux plaqués en arrière, légère barbe naissante, torse huilé. Pas de doute, nous sommes dans la plus pure tradition des groupes à groupies, sublimes icônes néo-gay, solides comme des statues antiques, briquées comme des Z3 avant une concentration de tuning, du grand art.

Seul problème, je n'arrive pas à les identifier.

C'est vrai que ça fait un moment qu'on en voit plus trop des boy's Band. Ca se fait rare. Et avec toutes leurs histoires d'*Academy*, de *Pop* et de machin truc, on a vite oublié à quel point ils ont pu représenter pendant quelques temps le rêve plastique et professionnel d'une génération de donzelles traitées au Biactol. Ah oui.... quelle époque horrible tout de même... ce temps où je m'étais mis à la muscu' parce que j'avais honte de mon corps, honte d'aller à la piscine, où l'indifférence et le mépris de la gente féminine était la seule récompense à mes efforts et à tous ces kilos de fonte soulevés dans la sueur et la rage, dans les pleurs et l'espoir lointain de devenir un homme, un vrai.

Mais heureusement, tout ça, c'est fini, et on peut enfin être médiocres tout en caressant le secret espoir que les spotlights de l'actualité se tournent vers nous, malgré nos abdos mous et nos idées réactionnaires.... Magie du massmédia aveugle et sans morale.

Mais bon sang.... c'est quand même étrange que je ne reconnaisse pas ce boy's band. C'est qui ces types ? Ils sortent d'où ?

Je scrute la foule. Des gosses en pleurs agitent des pancartes en carton sur lesquelles elles ont écrit le nom de leur boy préféré au marqueur, avec des petits cœurs partout.... c'est trognon.

"I love U Brian", "Keith the cutest", etc, etc.

Ah ! Ca y est. Je distingue un nom sur le bandana customisé au feutre indélébile d'une gamine vraiment laide : Boyzone. J'aurai dû y penser plus tôt. Ca a marché moyen pour Boyzone en France. Ca doit être pour ça que je connais mal. Pourtant, ils sont pas mauvais dans le genre. Musique douceuse, voix rauque, chansons d'amour. Tous les ingrédients étaient réunis. Ca aurait pu marcher à fond. Mais le taux d'alphabétisation dans la langue de Shakespeare des collégiennes françaises a dû vachement jouer en leur défaveur.

Finalement, c'était plutôt underground Boyzone. Parce que c'était pas donné à tout le monde de comprendre les paroles. Et un boy's band dont on ne comprend pas les petits mots gentils, les clins d'œil, les confidences, ça n'a strictement aucun intérêt.

Tiens. Je me surprends à réfléchir à quelle époque a bien pu être enregistré ce concert. Ah ben ça tombe bien, c'est fini. Je vais jeter un oeil au générique. Y'aura sûrement la date.

Les membres du groupe, les musiciens.... bon dieu, ya du monde qui s'agitait là derrière. On se rend pas compte, nous, tout hypnotisés par les corps imberbes et les sourires espiègles de nos idoles, mais ils ont un putain de staff les Boyzone.

Mais attendez voir....

J'ai bien regardé la liste des membres du groupe.... mais... y'a pas de Brian !!!!

Mais alors qu'est-ce qu'elle foutait avec sa pancarte, cette gosse ? "I love U Brian", vous vous souvenez ?

Elle se serait trompé de concert ? Trompé de nom ? Fascinée par des tas de groupes, des tas de beaux garçons qui se ressemblent tous, elle aurait compilé, mélangé, fait sa petite sauce et nous aurait sorti son golem orgasmique répondant au doux nom de Brian sans même se rendre compte qu'il n'y avait aucun Brian sur scène ce soir-là ? Bon sang... C'était un peu dur à avaler, cette histoire, tout de même. Mais à y réfléchir, c'était probable. Regardez par exemple les gars du temple solaire. On leur montrait des tas de trucs complètement toc, mais dans leur ferveur mystique, il y voyaient que du feu. Ils pouvaient voir apparaître la Vierge, Jésus, je ne sais quoi, juste en fixant les flammes bleutées d'un réchaud à gaz, alors pourquoi pas ? Peut-être que cette gosse voyait vraiment Brian sur la scène, translucide, auréolé de prestige, se déplaçant entre les autres membres du groupe comme un messie new-age apportant l'ultime message esthétique, le Beau dans sa plus incompréhensible splendeur, qui sait ?

J'ai repensé un long moment à cette gosse, quand même, à son Brian, en me demandant si moi aussi, j'avais le mien, et si, par extension, chacun avait son Brian, son image ultime, indistincte, son idéal fait chair et sang, ondulant avec volupté devant nos yeux ahuris.

Probablement. Mais qui ? Et était-il même possible de l'identifier ? Non. Evidement non. Sinon, il ne serait pas vraiment ce qu'il est.

Je me suis couché comme le soleil se levait.

Et dans le dédale de galeries sombres qui menait à mon inconscient, j'ai vu subitement cette petite lueur. Là, tout au fond, ça brillait de mille feux. Et juste avant que je ne m'enfonce dans un sommeil profond, j'ai su. définitivement j'ai su. Ca m'apparaissait comme une évidence, écrite en lettre de feu bleuté sur les parois molles de la conscience que j'avais de moi-même :

I LOVE U BRIAN.

Troudair

[19/02/02]

bon baisé de Russie

Comme beaucoup d'entre vous, je suis relié à une armada de logiciels de messagerie instantanée. ICQ, MSN, etc., etc., sans compter les chats et autres listes de discussions par mails.

Dans ces lieux lumineux, je retrouve mes petits camarades.

Tous les soirs, toute la journée, ils sont là.

Certains sont à Paris, d'autres à quelques pâtés de maison de moi, d'autres aussi en Chine (hello Marmitte !), mais pour moi, ça ne change rien. La géographie ne signifie plus rien, sauf la géographie des pixels : combien de cm² je vais attribuer à celui-là ?

Et s'instaure une sorte de hiérarchie du pixel. Plus j'accorde d'importance à une conversation et plus la surface d'écran attribuée est grande. Personne ne le sait. ça ne sert qu'à moi, et ça ne change rien pour mon interlocuteur.

On a tous nos petites manies après tout, nos petits secrets. C'est ça, la magie du chat : être très proches, mais toujours conserver quelque chose d'indemne, sans toutes les trahisons de notre visage, sans nos attitudes incontrôlées. Tirer une gueule de 10 pieds et écrire ":-D". Tout le monde y croira et peut-être qu'après quelques temps, nous aussi, qui sait ?

Alors ce soir-là, justement, j'étais plutôt d'humeur morose. Me créer une façade virtuelle et joyeuse en guise de thérapie me paraissait donc tout à fait indiqué. Et quoi de plus sûr que Caramail pour se laisser aller sans retenue à ce genre de pulsions schizo-phrènes ? Je vous le demande ?

Je me connecte donc avec un pseudo tordu et me voilà parti sur les salons à traquer la proie qui me permettrait de me sentir un peu moins bête que dans ces instants où j'essaie péniblement de lire des livres de philo.

Ah tiens. Verwandlung¹⁰ se connecte sur MSN. Bon, je lui fais une petite place sur l'écran, il le mérite bien. Lui va me remonter le moral, farfelu comme il est. Et puis avoir deux fenêtres de discussion, c'est déjà une petite victoire en soi. Pour peu que deux questions soient posées en même temps par deux interlocuteurs différents et j'aurai presque l'impression d'être vachement occupé, de me divertir ou je ne sais quoi, et alors une partie du contrat sera remplie.

- Aujourd'hui, je suis pas très glam, je lui dit.

- Be glam or not to be.

- Je passe la soirée sur Caramail. C'est une soirée à aller sur Caramail puisqu'il y a même pas de film sur TF1 ;-)

Héhé. Voilà. Mon clavier sourit, c'est déjà une bonne chose. Je serais peut-être hilare dans quelques minutes, si j'y mets de la bonne volonté.

- Caramail, c'est trop risqué, qu'il me dit. Moi, j'y vais plus. C'est un repère de mythomanes.

- Boh, je réponds. Faut bien s'amuser. Et puis ya des tas de gens qui pensent comme moi !

- Moué... qu'il dit. Si ça se trouve, tu discutes avec des chiens là-bas.

- des chiens savants /// oula ! attends deux secondes.

Je mets Verwa en stand-by. Sur la fenêtre Caramail, une jeune fille m'interpelle en privé. Trop rare pour laisser passer l'occasion. Des manoeuvres de séduction numériques vont pouvoir se mettre en place, et me tirer de mon ennuyeuse torpeur. C'était peut-être pas une aussi mauvaise soirée dites-donc.

Je commence à la cuisiner gentiment en décidant d'utiliser l'une de mes personnalité-boucliers. Je serai employé de bureau, qui a fait des études de gestion mais qui aurait voulu être un artiste pour pouvoir faire son numéro. Ce profil-là marche plutôt pas mal en général. On récolte des tas de témoignages de soutien parce qu'au fond, tout le monde se reconnaît là-dedans. C'est vrai, qui n'aurait pas voulu être un artiste ?

La discussion n'est tout de même pas très endiablée.

La fille est hôtesse de l'air, d'origine russe, elle n'aime pas les gens qui boivent, pffff... Ca commence pas terrible. Il va falloir que je dissimule les effets du vin que je suis en train d'ingurgiter et c'est pas aussi facile que ça en a l'air. Le mieux serait que je réussisse à détourner son attention.

- Bon ! T'es plus là ?

¹⁰ Plus connu aujourd'hui sous le pseudonyme de sumoto.iki

C'est Verwa qui parle. C'est vrai que j'ai considérablement réduit la surface de sa fenêtre. Il y a des priorités dans la vie.

- Si, si. Je discute avec une fille sur Cara. C'est une hôtesse de l'air russe.

- Les hôtesse de l'air sont toutes plus ou moins russes...

Switch de fenêtre. Je vais flamber pour occuper la jeune slave, je lui balance l'url de mon site perso. Je sais, c'est pas fair-play, mais tant pis. Elle a l'air sympathique. Et en plus, elle cite du Warhol alors elle peut pas être foncièrement mauvaise.

- T'aime bien le pop-art ? je demande.

- Plutôt oui, elle répond. C'est à cause de mon père qui aime beaucoup l'art. Il a quelques peintures de Jasper Johns.

Nom de dieu... Je tombe sur le cul.

- Des originaux ??? je demande.

- Oui.

- Mais c'est qui ton père ?

Il se passe une ou deux minutes, ce qui est très long quand on attend ce genre de réponse.

- Je peux pas te le dire, elle finit par dire.

Allons bon... J'hésite à annoncer à Verwa qu'il n'y a pas que des animaux sur Caramail, mais je me ravise parce que la Russe continue :

- Tu sais, il est encore en Russie. Et Internet, c'est pas très sûr. Je préfère rien dire pour pas qu'il ait de problèmes.

- Pourquoi des problèmes ? Je m'indigne. Je suis personne, moi. Et je suis un gars de confiance.

- Il faut avoir confiance en rien et en personne sur le net.

- Ah oué, c'est vrai, je suis bien obligé d'admettre.

- Je veux bien te parler si tu es journaliste, elle continue.

Là, mon sang ne fait qu'un tour... Pour une fois que je peux utiliser Flu pour draguer, je vais pas me priver ! Au moins, on m'accusera pour un crime que j'ai réellement commis.

- Mais JE SUIS journaliste ! je dis, tout content.

Il se passe encore quelques temps... Je me demande si elle me croit vraiment. Et puis une nouvelle phrase s'affiche :

- Tu connais Claes Oldenburg ?

Oula, merde... C'est un test. Pour vérifier si je suis bien ce que je prétend être. Il va falloir la jouer fine, je me dis. Mais heureusement, j'ai un allié de taille dans la poche : le camarade Verwa qui, comme chacun sait, a fait de la recherche sur Google un art majeur. Lui sera mon meilleur atout.

Je switche sur la fenêtre MSN :

- Dis donc Verwa, tu peux me faire une recherche sur un certain Claes Oldenburg, s'il te plaît ?

- C'est qui ?

- J'en sais rien. C'est la Russe qui me parle de lui. Vite ! ça urge !

Silence à nouveau... La machine à chercher est en marche. J'imagine Verwa en train de tapoter plus vite que son ombre et à l'autre bout de Paris, l'hôtesse de l'air russe qui commence à s'impatienter...

J'espère que je suis pas en train de me griller. Il faudrait que je trouve un prétexte qui explique mon temps de réponse. Hop ! Verwa rompt le silence :

- C'est bizarre, cette histoire, il dit. J'ai lu en diagonale, mais ça parle de mafia russe, de proxénétisme, viols de mineurs, etc.

- Ok. Merci, je griffonne pour Verwa.

- Oui, j'ai déjà entendu parler, j'écris pour la Russe.
- Et Louis Cittadino ?

Switch : copier-coller pour Verwa.

A peine dix secondes plus tard, un lien arrive (quand je vous disais qu'il était fort, l'animal).

A nouveau la mafia russe. Une sombre histoire de suicide, cette fois, proxénétisme à nouveau, etc, etc.

- Ca sent pas bon, me lâche Verwa.
- Ouéééé... je lui réponds.
- Je connais aussi, mais pourquoi tu me dis ça ? je dis à la Russe.
- Et Raichmail Brandwain ?

Là, l'attente est beaucoup plus longue... Verwa semble ne rien trouver.

- T'es sûr de l'orthographe, il me dit ? Google trouve pas.
- Bé oué, j'ai fait copier-coller. Ou alors c'est elle qui s'est planté, mais je vais pas lui demander l'orthographe exacte, sinon je suis grillé.
- C'est sûr, il répond.
- Non, ça, je connais pas, j'écris pour la Russe en espérant que ça fera un peu plus réaliste (après tout, un journaliste est pas censé tout savoir non plus).
- T'es sûr que t'es journaliste, elle me lance ?

Merde... Je suis débusqué. Il va falloir jouer cartes sur table.

- Bé... je bafouille. Disons que j'écris des trucs pour un webzine.
- Politique ?
- Heu... pas vraiment, enfin, si on veut. Tu connais fluctuat.net ?

A la même seconde, Verwa intervient sur MSN.

- Troudair, barre-toi. Ca sent mauvais ! Je te copie-colle : "Rachmail Brandwain y est cité comme le parrain de la mafia russe de Belgique". C'est sur Marianne.
- Merde, je lance à Verwa. Je viens de lui parler de Flu...
- Aïe.
- Ouééé... aïe.
- Le site culturel, demande la Russe ?

J'ai comme une sueur froide... Elle connaît pas Flu, quand même... Merde.

- Heu... Oué. Je réponds.
- Je connais. J'ai vu leur stand au Salon de la Jeune Création.

Pour tout vous dire, à ce moment-là, je commençais vraiment à plus être tranquille et la meilleure raison à ça, c'était que j'étais sur le stand de Flu au Salon de la Jeune Création. Je ne me suis absenté que quelques minutes. A moins d'un coup de chance énorme, cette fille m'avait donc vu, et peut-être même que moi aussi, je l'avais vu.

Je me jette à l'eau :

- Hey ! Mais j'y étais là-bas ! On s'est peut-être vus.
- Peut-être, elle répond. Je suis assez grande (1m81), brune, yeux bleus.

Nom de dieu... ça m'est revenu comme ça d'un coup. De toute manière, c'était vraiment le genre de fille qu'on oubliait pas. J'en avais un souvenir assez précis, maintenant. Elle s'approchait de nous, regardait la vidéo-projection sur le mur, le site de Flu en géant sous la Grande Halle de la Villette, elle était accompagnée d'une amie, je crois, mais j'avais dû peu m'attarder dessus parce que sa silhouette était plutôt floue dans ma mémoire. Et puis elle ne venait pas nous voir, elle faisait demi-tour avec sa copine et s'en allait.

- C'est pas croyable, je dis à Verwa. Elle était au salon de la jeune créa ! Je l'ai vue, cette fille !

- Arrête, qu'il me répond, c'est pas possible, elle te baratine.
- Si, si. Je m'en souviens. Une grande brune, type slave. Je l'ai vue.
- Mais nan. Elle te monte un bateau et toi, tu plonges. C'est des conneries. Elle est allée sur le site de Flu quand tu lui as donné l'URL et elle te monte un plan.
- Mais non ! Elle m'a décrit le stand. Elle était là-bas, c'est sûr !

Pendant ce temps, il ne se passe rien côté Caramail. La jeune fille doit faire autre chose. Ou alors elle attend une réponse, que je me décrive peut-être, pour savoir si oui ou non elle m'a vu. Je suis assez convaincu que le faire serait stupide. Cette histoire est trop bizarre. Ça sent l'embrouille à plein nez. Mais néanmoins, je ne veux pas arrêter la conversation si tôt. Il faut que je trouve une astuce. Ca y est ! Je sais !

C'est dégueulasse mais c'est pas grave. Je vais décrire Verwa. Au moins, ça fera un fusible entre elle et moi. Assez pour qu'elle me raconte la suite mais pas assez pour qu'elle me remette la main dessus. Je tapote nerveusement.

- 2 sec. tel. elle répond.

Ouf. Je réalise qu'elle était pas scotchée à son écran à attendre que je réagisse. Ça me soulage un peu. Quelques minutes passent.

- Il faut que je déconnecte, elle finit par dire. Mon mec arrive.

Quoi ??? Son mec ? Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Une fille brune, yeux bleus, 1m81, avec un père qui a des originaux de Jasper Johns m'aborde en privé et elle a un mec ??? Ah ben nan ! C'est pas fair-play, ça, merde ! Je tape une phrase désespérée et appuie sur Entrée.

Votre interlocuteur n'est plus en ligne

Noooooooooooooooooooooon !

Je ferme nerveusement la fenêtre et fonce sur MSN.

- Verwa ! Elle s'est tirée !
- Bé oué, il me répond simplement.

Je tique.

- Comment ça, bé oué ?
- Rien, il répond.

J'ai un moment de latence. Je détourne la tête de l'écran lentement, et pour la première fois depuis le début de la nuit, c'est comme si je réfléchissais. Et il y a comme un putain de flash dans mon appart', une saloperie d'explosion thermonucléaire derrière mes yeux, et comme le type, à la fin d'*Usual Suspects*, scrute la pièce en voyant dans chaque recoin les ficelles de la supercherie dans laquelle il a plongé, je remonte les logs de la conversation de mémoire.

Qui savait que j'étais sur Caramail depuis le début ? Qui était assez malin pour me pondre une histoire de mafia russe montée à partir de deux ou trois pages HTML que j'ai à peine parcouru ? Qui était au Salon de la Jeune Créa pour pouvoir me décrire le stand avec précision ? Et Claes Oldenburg... Qui avait assez de culot pour me le présenter comme un criminel de l'Est alors qu'à y réfléchir, c'était un artiste de pop-art ce type, non ?

La Russe était hôtesse de l'air... C'était tellement énorme. Une hôtesse de l'air qui drague Troudair... Une perche monumentale tendue pour que je comprenne tout depuis le début. Même son pseudo, à y réfléchir, n'était que le prénom du faussaire vulgairement féminisé, le prénom de Verwa, le Keyser Soze le plus évident et donc, le plus invisible.

Et moi j'avais plongé tête baissée. Pas une seconde, je n'avais eu le moindre doute... comme ces types qui voient la Sainte Vierge dans les flammes bleutées d'un réchaud à gaz, j'avais vu ce que je voulais voir et j'avais effacé méthodiquement de mon système de pensée toutes les preuves qui remettait en cause l'existence réelle de cette héroïne slave se livrant à moi sur un plateau. Comme

cette gosse de la semaine dernière¹¹, j'avais vu danser Brian, je l'avais vu chanter et rien n'aurait pu me convaincre qu'il n'y avait personne (ou qu'il n'y avait que Verwa) derrière cette romance invraisemblable, malgré tous les ingrédients réunis du polar de gare, malgré les appels du pied incessants pour que je découvre la vérité seul, j'avais été hypnotisé et il n'y avait rien eu à faire contre ça.

De toute évidence, en un retour de flammes cynique, au moment où je m'y attendais le moins, j'avais découvert mon Brian. Je l'avais même vu, avec sa copine, au Salon de la Jeune créa, s'approcher, me regarder, faire demi-tour, et repartir dans les tréfonds de mon inconscient. J'aurais pu le jurer il y avait quelques minutes. D'ailleurs, j'aurais pu jurer n'importe quoi il y a quelques minutes, et si Verwa n'avait pas décidé de mettre fin au jeu, je le jurerais encore maintenant. Jurer n'importe quoi, en y croyant un peu plus, chaque jour, en inventant toujours plus de détails pour confirmer le mensonge, en oubliant toujours plus de preuves que c'en est un.

Chaque jour.

N'importe quoi.

Comme tout le monde.

Troudair

¹¹ Voir « I love U Brian »

[06/03/02]

les coiffeurs sont les maîtres du monde

Dans mon genre, je suis plutôt timide.

J'ai pas l'air comme ça, mais en fait, les environnements nouveaux, ça m'inquiète.

Alors comme récemment j'ai déménagé dans une toute nouvelle ville, je me suis retrouvé vachement embêté à cause d'une chose inéluctable qui allait fatalement finir par se produire : mes cheveux allaient pousser.

Bé oui, ça paraîtra con à certains, ça changera pas le monde d'une manière ou d'une autre, mais qu'on le veuille ou non, dans la rue, dans son sommeil, le jour, la nuit, nos cheveux poussent et tentent sans cesse, dans leur frénétique ambition filandreuse, d'atteindre le sol tandis que nous autres, soucieux de nous démarquer de nos ancêtres néandertaliens, nous acharnons à les en empêcher dans la seule vraie lutte significative de l'ère civilisée.

Bon, vous me direz, c'est normal, c'est pas grave, mon petit Troudair, t'as qu'à aller chez le coiffeur et tu seras tranquille pendant quelques semaines.

Certes c'est vrai, mais comme je vous l'ai dit, me voilà dans une toute nouvelle ville, inconnue, hostile, et surtout, largement peuplée de bataillons entiers de coiffeurs, visagistes et autres esthètes du cuir chevelu, tous plus tentant les uns que les autres.

Alors lequel choisir ? Quelle homme devra décider de mon apparence physique pour les quatre semaines à venir ?

C'est important l'apparence physique de nos jours, faut pas croire. C'est pas un truc à prendre à la légère. La lutte contre la bestialité, c'est déjà quelque chose de crucial, mais au-delà de ça, on ne se rend jamais assez compte jusqu'à quel point une coupe de cheveux peut changer une vie. En fait, c'est même quelque chose d'insidieux, de perfide, parce que parfois, vous allez haïr quelqu'un au premier regard et mettre ça sur le compte de "sa sale gueule". Mais vous ne vous douterez même pas que cette même "sale gueule" coiffée différemment, vous auriez pu la trouver très attirante, voire splendide, voire irrésistiblement glamour. Et ça, c'est pas moi qui le dit ! Il suffit de regarder les relookages de "C'est mon choix". C'est imparable comme démonstration scientifique, je vous assure !

Bref, il se passe donc un bon moment, presque deux mois, et les commentaires désobligeants commençant à se faire de plus en plus pressants ("puté, c'est moche tes cheveux derrière !", "beurk ! ils rebiquent tes cheveux derrière !", "mais merde, articule ! je vois pas tes yeux !", etc., etc., et qu'on ne vienne pas me dire que l'apparence ne joue aucun rôle dans les rapports sociaux...), j'ai bien dû me résoudre à passer à l'action.

C'était vendredi dernier et j'ai ouvert les pages jaunes à la page "coiffeurs".

Bon, première mission, trouver des critères de choix. Les grosses pubs, les encarts, les lettres en couleurs, etc => éliminées d'office. Il manquerait plus que j'enrichisse une multinationale du cheveu, faut pas déconner ! J'ai des convictions, moi ! Chui un vrai militant de la tignasse.

Alors premier critère : je veux un artisan free-lance, un bon petit salon sans business-plan incisif, sans slogan qui tape ni typo étudiée en soufflerie. Pour moi, un bon vieux jeu de mot sur l'enseigne fera très bien l'affaire, un truc du genre Styl'hair, ou Coup'tif. Après tout, on leur demande de nous couper les cheveux à ces gens, pas d'être des génies du marketing.

Alors je tape dans la liste toute moche entre les encarts et je trouve le nom le plus ringard. A coup sûr, ce type sera le meilleur coiffeur de la ville.

J'appelle.

- Allô bonjour, je voudrai réserver pour demain après midi.
- Oui, monsieur, répond une voix masculine, pour combien de personne ?
- Heu.... bé une seule. Pour moi.
- Entendu. C'est à quel nom ?
- Troudair, je réponds.
- Ah ? Troud'hair ? Vous voulez dire, le salon de coiffure ?
- Ah, non, non. Juste Troudair. (j'épelle) T.R.O.U.D.A.I.R.

- Bien bien, je note. Monsieur Troudair, demain à 14h30. Il faut que je vous prévienne que votre réservation sera annulée un quart d'heure avant le début de la coupe.
- 14H30 ? Non, mais attendez. Ca m'arrange pas, ça, 14H30. 13H30, vous avez pas ?
- Je vous demande pardon, s'offusque le gars. Si la coupe est à 14H30, elle est à 14H30 un point c'est tout ! Vous croyez pas que je vais changer mes horaires juste pour vos beaux yeux, non mais vous vous croyez où ! C'est pas parce que vous avez un nom de salon de coiffure qu'il faut se croire tout permis !

Alors là je me dis que le type doit être vachement fortiche. Pour imposer ses horaires comme ça, c'est qu'il doit être débordé. Il doit avoir un succès fou et la cause directe de ce succès, ça ne peut être qu'un talent inouï. Du coup, je ne fais pas de chichi et dis :

- Bon, bon, ok. Ca marche pour 14H30. Je m'arrangerai.

Et hop. Mission accomplie.

Le lendemain, je suis devant la vitrine à 14H15 pétantes.

Sur toute la longueur de la devanture, chose plutôt curieuse pour un salon de coiffure, il y a un rideau rouge de tendu, plissé, probablement en velours ou quelque chose comme ça.

Je m'approche de la porte - surprise - un grand black en costard noir est à l'entrée.

- Vous avez rendez-vous ? il me demande en se décalant légèrement pour me barrer le passage.

- Heu... oui m'sieur. A 14H30.

Il s'écarte et m'ouvre la porte.

A l'intérieur, ça ne ressemble que de très loin à un salon de coiffure.

Certes on trouve les sempiternels fauteuils inclinables et les rangées de casques à chauffer, mais pour ce qui est de la déco, exit les photos de jeunes modèles inconnus sur les murs et les pubs pour les shampoings professionnels.

A la place, des oeuvres d'abstraction géométrique (à moins que ce ne soit des pubs pour l'Oréal), des écrans de télé qui diffusent des films de Stan Brakhage et une musique difficilement identifiable que je rapprocherai pourtant d'une divagation onirique à la Jocelyn Pook ou quelque chose comme ça.

Je fais quelques pas dans la pièce.

- Y'a quelqu'un ?

Ma voix s'étouffe dans l'onctuosité des tentures.

Soudain, j'entends un bruissement sur ma droite. Je me retourne. Au même moment, une main se pose sur mon épaule gauche. Je sursaute. Un individu étrange, guitare à la main, lunettes rondes me fixe de ses yeux fuyants, un léger sourire en coin.

- Vous êtes monsieur Troudair, siffle-t-il entre ses dents.

- Heu.... Oué...

- Asseyez-vous là.

Il me désigne un fauteuil en cuir rouge qui soudain est éclairé par une poursuite, comme au music-hall.

Je suis pas très rassuré mais je m'assieds.

J'entends le type qui gigote dans mon dos, tripote des objets métalliques. Tout est très sombre. J'y vois pas grand chose et à ma grande surprise, il n'y a pas de miroir en face de moi. Je me risque à parler :

- Alors je voudrais que vous rafraîchissiez un peu sur les côtés.

Les bruits s'arrêtent. J'entends les pas du coiffeur qui se rapprochent dans mon dos, lentement, très lentement.

Je vous assure que sans une glace devant vous pour voir ce qu'il trafique dans votre dos, un coiffeur c'est extrêmement inquiétant. Ce gars a des ciseaux dans la main, ou dieu sait quoi de bien pire, et

vous, vous ne voyez rien. C'est là qu'on comprend à quel point ces types détiennent quelque chose de nous, à quel point ils nous possèdent le temps d'une tonsure et au-delà du fait de leur indiscutable pouvoir sur nos rapports avec les autres, sur l'effet qu'on leur fera.

Deux mains se posent sur mes épaules et me serrent.

- Alors écoutez-moi bien mon petit gars, crache le coiffeur dans mon dos, ici, vous êtes pas chez Jean-François Lazartigues ! Moi, je suis un artiste ! Un esthète, bordel de merde ! Je coupe ce que je veux, je rafraîchis où je veux et je rase où j'en ai envie ! Alors maintenant vous éteignez votre téléphone portable, vous ne prenez ni photo ni enregistrement et vous la ramenez pas !

Je tente de me retourner et il me plaque contre le dossier.

A ce moment-là, une musique éclate dans le salon.

Je reconnais. C'est une vieille chanson des années 60. Je crois me souvenir l'avoir entendu dans Full Metal Jacket, ce qui est bien loin de me rassurer.

Dans mon dos, le coiffeur se met à chantonner par dessus pendant que je sens ses doigts me palper le crâne à une vitesse folle.

De plus en plus, le volume de la chanson augmente et bientôt, c'est mon siège qui se met à trembler au rythme des basses tonitruantes.

A chaque fois que j'essaie de me débattre ou de jeter un oeil derrière moi pour voir ce qui se passe, on me plaque plus violemment encore contre le siège. Je ne parviens que par intermittence à apercevoir, dans le coin supérieur droit de mon champ de vision, le rictus passionné du type qui surgit puis disparaît aussi vite tandis qu'autour des mes oreilles claque la symphonie froide et métallique des ciseaux en action, le petit bruit aussi du cheveu qui cède à la coupure, les clic et les clac se greffant, à bien les écouter, sur la cadence de la musique jusqu'à créer un parfait contre-temps, d'une intelligence de composition que j'aurais probablement trouvé ravissante si je ne m'étais pas trouvé dans cette posture, prisonnier, incapable de ne rien faire à part attendre que la coupe se termine, presque envoûté par le ballet rigoureux de l'esthète, la clameur hypnotique des guitares, le ronronnement des tambourins 70's que j'aurais pu jurer frappés par des bonzes à l'œil vide et aux pieds nus.

Et puis soudain, tout s'arrête. Et le dernier accord reste suspendu dans les airs, figé comme moi, comme tout le reste, par le silence rigide qui fond alors sur la scène.

Je reprends mes esprits, juste assez pour voir, sur ma droite, une autre poursuite de music-hall qui s'allume sur le coiffeur.

Dans sa main, il tient une mallette en acier.

Il ne me regarde pas et avance vers une petite table en caressant délicatement son bagage qu'il pose de manière à ce que je ne vois pas l'intérieur quand il l'ouvrira.

- Que... Qu'est-ce que c'est, je demande.

Le coiffeur fait claquer sa langue contre son palais en signe de réprobation.

Je me tais.

Il ouvre la mallette et j'entends alors comme un frottement métallique.

- Ceci, me dit-il en montrant une sorte de tube en acier luisant, est une merveille de la technologie moderne.

Avec son autre main, il fouille dans la mallette et en sort un autre bout de fer brillant qu'il emboîte dans le premier. Clic.

- Un tel objet, tu n'en verras nulle part ailleurs. C'est du fait-main, de l'authentique.

Il sort un nouveau morceau et l'assemble. Puis un autre, puis un autre. Clic. Clic. Clic. Jusqu'à ce que je puisse identifier un peu plus clairement de quel instrument il s'agit.

- Avant, reprend-il, j'avais un séchoir avec un embout en fer... Mais il a pas tenu le choc. Elle m'est resté entre les pattes, cette camelote, et tu sais pourquoi ? Parce que la température de fusion du fer est de 700°C. Depuis, j'ai fait faire ça.

Il fouille une dernière fois dans la mallette et me montre alors ce qui ressemble à un bec de canard un peu plus large, ouvert d'une fente minuscule sur le devant.

- Du platine, oué. Comme les blondes. Curieux comme coïncidence, tu trouves pas ? Et tu connais la température de fusion du platine ? Nan, tu sais pas. Comment tu saurais... Et ben je vais te le dire. La température de fusion du platine est ... mille sept cent degrés Celcius... Pas mal, hein ? C'est un fabriquant de chalumeaux qui me l'a usiné spécialement, sur mesure, avec les plaques pour le séchoir. Chemise totalement métal. Le top.

A ce moment-là, il laisse bruyamment retomber le couvercle de la mallette et me montre l'objet achevé. Il sort de la poche ce qui semble être une batterie et l'enfourne dans le bas de l'appareil à la manière d'un chargeur de pistolet automatique.

- Maintenant, éructe-t-il, la touche finale !

Je bondis de mon siège pour essayer de fuir mais je sens soudain deux mains qui m'agrippent et me retiennent. Je reconnais le videur de l'entrée qu'un des regards suppliants dont j'ai le secret ne parvient pas à faire plier. Il tient toujours bon et le coiffeur actionne un bouton sur le séchoir et c'est comme si un Mirage2000 s'était trompé de chemin de retour d'Afghanistan (ah oué, au fait, notre pays bombarde l'Afghanistan, vous saviez pas ?) et qu'il avait échoué là, lui et sa turbine à réaction.

Je pousse un hurlement avant que l'équivalent de El Ninio ne pénètre dans ma bouche et fasse trembler la peau de mon visage comme dans un cartoon de feu Chuck Johns. Pendant une dizaine de secondes, j'ai l'impression de passer la tête dans un trou donnant sur les fournaies de l'Enfer. Le coiffeur hurle, lui aussi, les yeux exorbités, dément, et quand il arrête son engin, je le vois haleter, au travers du rideau de larmes piquantes devant mes yeux.

Le videur me lâche et je m'écroule sur moi-même, le crâne encore chaud.

- Bien, dit le coiffeur d'un ton désabusé, maintenant, foutez le dehors. J'en ai fini. J'ai ce qu'il me faut.

Je sursaute mais je n'ai pas le temps de m'offusquer que déjà le grand type me chope par la peau du cou et me soulève de mon siège.

Je gueule, je proteste mais rien à faire parce que j'ai beau être vachement balaise, je suis encore sous le choc, faut me comprendre.

En me faisant traîner vers la sortie tout de même, j'ai le temps d'apercevoir le coiffeur, à quatre pattes par terre, en train de ramasser méticuleusement les cheveux tombés au sol pour les fourrer dans de petits sacs transparents.

Quoi ? Mais qu'est-ce qu'il va en foutre de ces cheveux ?

- Hey ! Oh ! Je gueule. Touche pas à mes cheveux, toi ! Laisse ça !

Boum.

J'atterris sur le trottoir d'en face, projeté par les bras anormalement musclés du cerbère en bombers.

- Laisse mes cheveux tranquilles, je gueule en me relevant.

Le grand black rentre dans le salon et claque la porte. Plus rien.

- Au secours ! Au voleur, je continue à gueuler aux passants.

Une vieille dame rabougrie s'arrête à ma hauteur et semble s'intéresser.

- Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'on vous a volé, elle demande.

Et là, forcément, je me sens tout con. Bon allez, tant pis pour mon honneur, je lui raconte tout.

- Mais mon petit garçon, qu'elle me dit finalement, y'a pas eu de salon de coiffure ici depuis des années, voyons.

- Comment ça, je demande. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?
- Ben oui, elle continue, ici, c'était un salon de coiffure pendant la guerre mais ils ont été obligés de fermer peu de temps après pour des histoires bizarres.
- Ah bon ? Mais c'est tout de même incroyable ! Quelles histoires ?
- On racontait... qu'ils venaient des Îles. Que c'étaient des vaudous !

Des vaudous, je pense. Oh merde... Personnellement, j'y connais pas grand chose en vaudou, mais il y a une chose que je sais, c'est qu'il ne faut jamais laisser ses cheveux à des types comme ça. Allez savoir ce qu'ils peuvent en faire ! Les greffer à des poupées et leur planter des aiguilles dedans et aussi tout un tas d'autres trucs pour contrôler l'existence de leurs victimes. Merde... Je me dis... C'est pas mon jour de chance.

- En tout cas, intervient la vieille, ils vous ont pas trop mal peigné.

Ah tiens, j'y avais même pas pensé. Je me retourne et regarde mon reflet dans la vitrine d'un magasin.

Oh oué. C'est pas mal la tête qu'il m'a faite. Ca change. Et puis peut-être qu'avec cette nouvelle coupe, il va se passer des choses super pour moi, allez savoir.

Quand même, je réfléchis...

Des coiffeurs vaudous.

Ces gars là pourraient donc contrôler l'apparence des gens et non content de ça, ils possèderaient en plus leurs cheveux, tous leurs cheveux, depuis leur naissance.

L'apparence, les rapports sociaux, la destinée, la sexualité, strictement tout serait donc en leur pouvoir et pour tout le monde, ouvriers, étudiants, fonctionnaires, hommes politiques, Troudair...

Je salue la vieille dame et décide de ne pas jouer le malin.

Parce que oui, maintenant pour moi c'est une évidence contre laquelle je ne vois plus rien à opposer et même si je prends des risques en le disant, je m'en fous, je le dis quand même : sans aucun doute, les coiffeurs sont les maîtres du monde.

Et après ce genre de révélation ultime pour lesquelles je risque ma vie et celle de ma famille, qu'on ne vienne pas me dire que mes chroniques ne dérangent rien ni personne.

Un peu de respect, s'il vous plaît.

Troudair

[18/03/02]

11 SEPTEMBRE : LA VRAIE VERITE DE SA MERE QUI TUE TOUT¹²

Ah vous voilà ! Je savais que vous alliez venir.

Avec un titre comme ça, ça loupe pas de toute manière, tout le monde se pointe.

Il suffit de pas grand chose pour attirer les foules, ces temps-ci. Juste une date et hop ! C'est le pic de connexion. Alors pourquoi se priver, hein ? Tout le monde le fait, je peux bien en rajouter une couche, moi aussi, non ?

Oh, c'est sûr, si j'avais titré "présidentielles 2002, allez votez "ou" reportage au cœur des prisons turques", vous pouvez être sûrs qu'on serait pas aussi nombreux en ce moment. Question de tendance.

Parce que c'est pas tous les jours que la grande Histoire s'invite sur notre palier, alors quand elle est là, y'a plutôt intérêt à en profiter parce que ça va pas durer, oh non !

Bref, maintenant que vous êtes tous là, installez-vous bien parce que je peux vous dire que vous allez pas être déçus. Des putain de révélations, j'en ai des kilos à vous faire. Accrochez vos ceintures, ça va dépoter grave. Du sensationnel, du merveilleux, du jamais-vu. Du qui décoiffe, du qui vous troue le cul, ah oué, mes petits gars, cette fois, je peux vous promettre que vous en aurez pour votre pognon, approchez approchez m'ssieurs dames, c'est pas cher et vous vous en souviendrez toute votre vie de mes analyses fracassantes qui décornent les bœufs. Du mirifique, du mirobolant, de l'incroyable et du à peine pensable, y'a qu'à allonger la monnaie et j'ai tout en stock, y'a pas de problème.

Ah ! Je vois la dame, là, au premier rang, qui me demande du complot mondial. Ca m'étonne qu'à moitié, parce que ça aussi, c'est très tendance le complot mondial, alors vous pensez bien j'ai prévu. Oula, oula ! Reculez un peu, y'en aura pour tout le monde !

Alors allons voir que je farfouille dans ma besace à élucubrations...

Complot judéo-maçonnique, Illuminati, extra-terrestres... Ah non ! Voilà ! Gouvernement américain qui nous ment ! J'ai ce qu'il vous faut ma bonne dame. Du vrai, du beau, du grand complot mondial qui fout les boules ! Avec un boudiou de sacré méchant américain qui n'hésite pas à tuer des civils de sa belle nation pour faire passer un pipeline dans un pays paumé dont il n'arrive même pas à prononcer le nom (le méchant américain). Ca vous va ? C'est assez exceptionnel ? Parfait, signez-là... à l'ordre de Troudair, oué.

Et maintenant à qui le tour ? Elucubrations en tous genres, cherchez pas ailleurs, c'est ici que ça se passe, approchez, approchez !

Monsieur, je vous vois songeur, là. Vous avez des doutes sur mes capacités de divertissement ? Mais dites-moi ce qu'il vous faut, je l'ai à coup sûr, ça loupera pas, vous verrez.

Des preuves ? Des témoignages ? Mais mon bon monsieur, vous vous imaginez même pas ! C'est bien ça qui est formidable, c'est que ce bon dieu de complot ne nous laisse même pas enquêter proprement ! Comme pour Kennedy, oué ! Exactement ! Et moi qui suis un pauvre journaliste indépendant français, comment que je fais pour la révéler au monde la vérité qui tue, du coup ? Et bé je suis dans la merde ! Parfaitement mon cher ! Les boites noires, vous croyez que j'ai pu les voir, les boites noires ? Et ben nan ! Secret Defense. Tout pour le FBI et rien pour moi ! On aura beau dire, mon bon monsieur, c'est tout de même pas croyable de voir ça, vous avouerez quand même !

Bon, c'est vrai, après des recherches approfondies et une investigation de longue haleine guidées par mon seul talent inimitable de journaliste-reporter-aventurier, j'en ai bien vu une de boite noire, mais alors accrochez-vous, elle était orange la boite noire alors bon, permettez-moi d'avoir des doutes, je voudrais pas dire mais bon quand même hein faut pas prendre les gens pour des cons non plus ! Si ça, ça sent pas le complot à plein nez, je sais pas ce qu'il vous faut !

Ah ! Vous voyez que vous êtes d'accord, monsieur ! Bon, alors maintenant, vous signez là, en bas, oui, voilà, au suivant !

¹² Cette chronique a été écrite en réaction à la médiatisation incroyable offerte cette semaine là à Thierry Meyssan et son livre « L'Effroyable Imposture », prétendant démontrer qu'aucun avion ne s'était écrasé sur le Pentagone le 11 septembre 2001.

Vous, là, jeune homme, vous êtes sceptique ? Je raconte des conneries juste pour me faire du blé ? Non mais oh, vous vous croyez où pour remettre en cause mes qualités journalistiques ? Vous êtes qui vous, d'abord ? Vous croyez que j'en suis à ma première enquête ? Vous croyez que j'ai pas assez rendu service à la liberté d'expression des hommes libres et modernes ? C'est ça que vous croyez ? Et ben vous vous foutez le doigt dans l'œil, espèce de petit suppôt infecte des gouvernements manipulateurs ! Et vous savez quoi ? Le simple fait de dire que j'ai tort, c'est déjà servir le complot mondial, parfaitement ! Rien que ça, ça fait de vous un salopard de terroriste, bé oué ! Et d'abord, vous avez des preuves, vous, de ce que vous avancez ? Comment vous pouvez attester que j'ai tort puisque j'ai encore rien dit, hein ? Comment vous pouvez gueuler après un bouquin qu'est même pas sorti, je vous le demande, petit malin ! Ah ben oué, vous pouvez pas. Alors vous signez en bas, et après vous gueulez autant que vous voulez, c'est clair ? Mais en attendant, motus mon petit coco, non mais des fois ! Des faits ? Vous voulez des faits ? Vous achetez pas si vous savez pas de quoi on parle ? Bon. Je vois qu'il va falloir sortir l'artillerie lourde, là, mais attention, venez pas pleurer dans mes jupes après, parce que je vous aurai prévenu, je vous prend pas en traître : la révélation qui suit, c'est de la bombe nucléaire, du brûlant de chez sensible, je risque ma peau, moi, à vous raconter ces trucs-là, attention ! Bon, vous êtes prêt ? J'y vais...



Alors ? Vous faites moins le malin, là, hein ? Et maintenant, je vous mets au défi de me dire que c'est pas l'avion de Batman qui s'est réellement crashé dans le Pentagone le 11 Septembre, parce qu'avec des preuves comme ça, mon petit gars, je vois vraiment pas ce qu'il peut y avoir à redire ! Et encore, ça c'est rien comparé à tout ce que vous allez trouver dans mon bouquin. De l'unbeulivabeule, de l'incrédibeule, du jamais-vu dans un livre en papier, mieux que le grand huit du Parc Asterix, z'allez voir, mieux que Kassovitz en soutane, que Kevin Costner en procureur, que la station Mir qui se crashe sur Paris le jour de l'éclipse ! Tout, tout, tout, vous saurez tout sur ce qu'on vous a jamais dit et qu'on vous dira jamais parce que c'est chaud bouillant et qu'il vaut mieux pas en causer. Et d'ailleurs, c'est bien simple, moi j'en parle pas, je l'écris. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui, mon bon monsieur, la Vérité ne se dit pas. Elle se vend.

Troudair

[03/04/02]

Le clic

Vous avez vu, mes interventions sont plus rares, en ce moment.
Par exemple, la semaine dernière, je ne savais pas quoi vous dire.
C'est que parfois, le monde vous paraît terne, non ?
Il arrive parfois qu'on soit au bout du rouleau, lessivé, anéanti, qu'on appelle ça comme on voudra. Ca vous arrive à vous aussi, non ?
Vous êtes là, dans votre deux pièces-cuisine, le matin, en train de boire votre café. Vous regardez par la fenêtre et là, c'est au choix.

Pour certains, c'est une rue morne de Paris, une petite vue bouchée par le bout de l'immeuble d'à côté, et puis des briques ternes, effritées, de la vieille pierre fatiguée, déçue, qui ne bouge pas mais qui se traîne pourtant, qui n'a pas d'autre fonction que de s'appuyer sur la brique du dessous et soutenir celle du dessus mais qui se traîne quand même, qui pousserait un long soupir si elle pouvait pousser un long soupir, qui met bien plus longtemps que nous à mourir, qui parfois ne meurt même pas et se contente, indéfiniment, de s'effriter, de se désagréger, de disparaître, mais pas d'un seul coup, comme nous, non : éternellement.

Ah oui, mais tout le monde n'habite pas à Paris. Une bonne partie du monde, c'est vrai, mais pas tout le monde.

Alors pour d'autres, cette petit rue du matin, elle ne sera pas de pierre mais de terre, ou de bois. Pour certains champs labourés, aplanis du printemps, sur lesquels aura poussé une herbe fine, égale, sans aucune personnalité, une herbe de conte de fée, mignonne, qui voudra vous faire croire ce matin-là que c'est joli la campagne tout de même, mais que vous ne croirez pas parce que si c'était joli hier et si c'était joli avant-hier, aujourd'hui pas vraiment, ou aujourd'hui pas du tout, et pourquoi aujourd'hui d'ailleurs ?

Parce qu'un jour, ça va, mais deux, mais sept, mais autant qu'il en faut pour faire des mois, des années, une vie, alors là ça ne va plus, plus du tout, et cette vue soudain, ça n'est plus ce formidable bout de monde rien qu'à vous pour lequel vous pouviez payer des fortunes, engloutir temps, amis, passions, tout économiser, tout mettre de côté pour ça, et seulement pour ça, pour cette vue, cette incroyable vue que demande le prisonnier, comme si c'était ça la différence entre la liberté et la servitude : une vue, rien qu'une vue, sur le monde, sur le reste, rien qu'une vue.

Mais aujourd'hui, cette vue ne suffit plus, parce que les matins sont comme ça parfois, et quelques fois bien pires, et quelques fois insupportables, oppressants, et quelques fois cette vue que vous payez, pour laquelle vous travaillez, cette vue ne suffit pas, malgré tout ce qu'on vous raconte elle ne suffit plus, parce que d'autres ont une vue encore plus belle, que ce bout d'immeuble, que cette terre morte, que ce bois raide, que certains ont mieux, toujours mieux, que vous soyez ouvriers ou millionnaires, qu'il y a toujours ce type qu'on vous montre, qu'on vous présente, qui est mieux, oh oui, vachement mieux, qui a plus, oh oui, vachement plus, et tout ça devient vraiment insupportable, parce que ce que vous savez aussi, c'est que vous n'êtes pas le seul dans cette situation, que vous n'êtes pas le pire non plus et que cette misère insoutenable s'étend encore plus chaque jour et qu'il y a forcément quelque chose à faire, pour celui qui refuse, pour celui qui décide de prendre le destin du monde dans sa main, qu'il suffit de le choisir et tout se réglera très vite puisque tout se règle instantanément de nos jours, puisque tout se cuisine instantanément, s'aime instantanément, s'achète aussi vite, puisque c'est ce qu'on veut nous faire croire, qu'à un incendie dans une synagogue, il faut répondre en mettant un flic et un chien devant toutes les synagogues, et un flic et un chien devant l'Etat d'Israël, et un flic et un putain de chien devant toutes les tours du monde et tout sera réglé parce que tout n'est qu'affaire de flics et de chiens, parce que ce monde est celui de l'urgence, des solutions instantanées à moindre coût, des garrots qui n'empêchent pas la gangrène mais qui en donnent l'illusion, et comment croire à la politique puisqu'on nous raconte que tout peut se résoudre en un seul clic aujourd'hui, que tout est simple comme ce bonjour qu'on aura oublié de dire, comment comprendre qu'il faut du temps pour les compromis, qu'il n'y a pas de bonheur en poudre n'attendant que la flotte frémissante de notre bonne foi pour répandre ses effluves bienfaisants sur les populations en liesse ? Personne ne peut plus croire ça.

Parce que nous sommes réellement dans un monde d'urgence, qui classe en tête des hit-parades Restos du Cœur, Sidaction, ARC et compagnie, de la solidarité, du tout de suite et du maintenant.

Achetez, achetez pour changer le monde, qu'on vous dira.

Cliquez, cliquez, forwardez les pétitions puisque c'est si simple, puisque sauver le monde est un geste naturel, vous savez bien, alors pourquoi s'en priver ?

Et dans un tel climat de bonne conscience poisseuse, de simplicité unilatérale appliquée à tous les secteurs de l'action politique, à tous les problèmes de nos sociétés, de nos pays, de nos vies, comment comprendre qu'une situation ne change pas, comment comprendre ce que foutent ces gens, à l'autre bout de la salle, derrière leur bureau, à lever la séance du jour alors que rien n'a été résolu, alors que le spectacle n'a pas été total, qu'aucun messie médiatico-sensuel n'a levé le poing contre une infamie, n'a guéri aucun aveugle de sa cécité, n'a fait se lever aucun paraplégique, que tout est resté comme c'était hier, aussi vide, aussi calme, avec aussi toujours cette même vue, ces mêmes pierres de l'immeuble d'à côté, ces mêmes têtes, ces mêmes problèmes et aucun clic pour tout solutionner dans l'instant, aucun clic qui sauve le monde, pas de spectacle, pas de show, ni ce soir, ni jamais, ni clic, ni bang, ni boum, rien de plus qu'hier, vous voyez ce que je veux dire ?

Vous comprenez vous aussi cette sensation, non ?

Ca vous est bien déjà arrivé à vous aussi de ressentir ça, cette impuissance, ce dégoût face aux hémicycles de vieillards qui s'engueulent, qui rient, qui s'agitent, qui dorment, qui discutent pendant que d'autres meurent, des jeux de mots, des plaisanteries, des sourires en coin pendant que vous mourez, à petit feu, pendant que le temps passe et que le timing du bon divertissement populaire n'est pas respecté, que « c'est longuet », comme dirait ma mère quand je lui fait regarder un film de Bresson. Claude Zidi, ça va, on ne s'ennuie pas, c'est rythmé, sans temps mort, mais Bresson c'est longuet, pas assez de clics, pas assez de bang, pas assez de boum bien lisible et tout de suite compréhensibles, pas assez de chiens, pas assez de flics, juste des hommes qui meurent, lentement, qui volent et puis qui meurent, qui s'évadent et puis qui meurent, qui vivent, et puis qui meurent, en silence, sans avoir réussi à sauver personne, pas même eux, comment aimer ça ?

Comment mettre sa foi dans des révolutions lentes, dans les détails hermétiques de changements qu'on ne voit pas d'emblée, à l'œil nu, dans l'instant immédiat où ils se produisent ? Comment croire qu'ils se produisent si la preuve n'est pas là, sous nos yeux de spectateurs permanents ?

Tandis qu'un chien et un flic devant une porte, c'est lisible.

Un kamikaze qui se fait sauter dans un restaurant, c'est lisible.

Et vider ses chargeurs sur un conseil municipal, c'est foutrement lisible aussi.

Et le voilà notre clic qui change le monde, celui-là même qu'on nous a promis, le clic ergonomique, efficace, « pour tous », clic, bang, boum, puisque tout se doit d'être si simple, puisque c'est ce qu'on nous raconte, sans arrêt ce qu'on nous fait gober, des fois qu'on ait pas envie de l'acheter ce monde, des fois qu'on en veuille un autre, il faut bien que chacun le comprenne, tout de suite et maintenant, au premier coup d'œil qu'il en sache tout.

Et voilà aussi pourquoi vous et moi, on ne comprend plus que ça, voilà pourquoi il y a des jours où le monde nous paraît si terne, si peu rythmé, des jours où c'est la petite forme comme on dit, où on a beau réfléchir mais où on ne comprend pas ce qui cloche vraiment, où on en crève aussi de ne pas comprendre parce qu'on ne nous a pas appris à ne pas comprendre.

Parce que toujours, avant même qu'on ait inventé le moindre ordinateur, la moindre malheureuse souris, on ne nous a appris à faire qu'une seule chose : cliquer.

Troudair

[23/04/02]

Morphine pour tout le monde¹³

Mon grand-père est à l'hôpital depuis quelques temps.

C'est un vieux monsieur. C'est normal.

C'est qu'il a connu la guerre, mon grand-père, la deuxième.

Oh, il était pas résistant. Juste un soldat comme les autres. Un français comme les autres qui a répondu à la mobilisation et qui a été envoyé sur le front, pour servir son pays, ce genre de trucs, quoi.

Et puis, il a pas eu le temps non plus de trop faire la guerre, parce que très rapidement, il a été capturé par les Allemands, et envoyé en prison, en Allemagne.

Il m'a raconté, tout ça.

Comment il faisait pour survivre là-bas, à manger des hérissons et des chats, tout ce qui passait parce qu'il avait faim. Bé oué, moi je sais comment on fait pour cuisiner un hérisson. Ca vous en bouche un coin, hein ?

Mais bon, j'insiste pas trop non plus sur son calvaire parce qu'il est pas resté très longtemps dans cette prison.

C'est qu'ensuite, vu qu'il était ni juif, ni homosexuel ni tzigane, et qu'en plus, c'était un paysan, on lui a proposé de travailler dans les champs, pour l'Allemagne.

Oh, mon grand-père, c'est pas un héros je vous dis, et quand on lui a proposé ça, il a fait ce que son ventre lui a dit, et il a été bosser dans les champs, comme beaucoup d'autres petites gens, qui en avaient marre de manger des hérissons.

C'était plus souple que la prison, le camp de travail.

Il était chez un propriétaire terrien qui n'avait rien de spécial contre les français, qui subissait comme les autres les privations de la guerre. Plus d'essence, par exemple, et on tirait les voitures avec des chevaux de trait. C'était folklorique, il paraît. Trouver des petites solutions à des petits problèmes quotidiens, tous ensemble.

Oh, il y avait bien des soldats allemands qui les surveillaient, mais de loin, et puis ils étaient sympa aussi, d'après ce qu'il m'a dit.

Souvent, les prisonniers français et les soldats allemands, ils allaient au bistrot du coin et ils se bourraient la gueule tous ensemble, parce que quoi qu'on en dise, ils étaient tous dans la même galère ces gens-là, les petits, les sans-grade, comme dirait l'autre.

Quelques fois, les soldats allemands étaient tellement bourrés que c'étaient les prisonniers français qui les ramenaient au camp. Ils s'aimaient bien, au fond, et quand les français essayaient de s'échapper (tous les week-end, à peu près), ils se faisaient vite choper et étaient accueillis avec le sourire de retour au camp de travail.

- Ach ! Pas pour cette fois, qu'ils disaient en rigolant, les Allemands.

C'était bon enfant, décontracté quoi, et d'ailleurs quand j'y pense, j'ai du mal à comprendre comment mon grand-père a fait pour être aussi farouchement de gauche ensuite, farouchement anti-nazi, anti-Le Pen, anti-tout ce qui lève le bras, parce que ces allemands qui avaient élu Hitler, c'était ses potes après tout. Mais tout de même.

Pour une raison que je n'ai comprise que récemment, il n'a jamais lâché de mou, à aucune élection, à aucun moment où j'ai regardé le journal de 20H avec lui et où il se mettait à hurler contre la démagogie extrémiste, en expliquant que ces idées faisaient plus de mal au peuple que de bien.

Parce que c'est vrai, c'est pas un héros mon grand-père, mais c'est un homme du peuple, un vrai, pas un gars qui se dit pauvre alors qu'il habite dans un château à Saint Cloud avec des domestiques (suivez mon regard).

¹³ Cette chronique fait partie de la page spéciale consacrée par fluctuat.net aux réactions qui ont suivi le 21 avril 2002 et la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle.

Mon grand-père, c'est un type qui après la guerre a été facteur pendant près de 40 ans et des gens, il en a vu, pour leur apporter leur courrier, discuter avec eux, souvent boire des canons, apprendre à les connaître, et ne pas servir que l'Etat, servir aussi l'idée de l'amitié et de la tolérance, cette idée qu'on est tous dans la même galère et qu'il vaut mieux s'entraider que s'entredéchirer, qu'il vaut mieux partager que tirer au fusil sur celui qui a le malheur de poser le pied dans votre jardin. C'est pas seulement du bon cœur, ça. Ça s'appelle aussi être de gauche. Préférer partager la misère que laisser le soin aux plus faibles de la porter tous seuls, en faisant semblant de leur laisser une chance. Ça paraît con, comme ça, mais lui, ça lui a toujours tenu à cœur, et aussi, à toutes les élections, on avait vraiment peur du score du FN parce que mon grand-père était à la limite de l'attaque cardiaque, mais vraiment, pas pour de rire. Il manquait vraiment de mourir en voyant que des gens pouvaient à ce point ne pas comprendre les plaisirs simples de la vie de tous les jours et préférer rejeter la faute sur l'Autre, cet Autre infernal dont on ne sait rien à part qu'il n'est pas nous.

Mais maintenant, comme je disais, il n'est plus facteur, mon grand-père. Il est à l'hôpital, parce qu'il peut plus trop vivre tout seul. C'est un vieux monsieur, je vous ai dit.

Mais quand même, dimanche, malgré tout, il s'est tout de même fait accompagner au bureau de vote, pour accomplir son devoir de citoyen. Il y tient, parce que vous savez, quand on peut plus trop faire grand chose pour ses pairs, il reste que ça, jusqu'à notre mort, il restera toujours ça, la chance de la République, de pouvoir décider au devenir de ses concitoyens, participer au débat, tout ça quoi...

Et il est donc allé au bureau de vote et quand il est revenu, on lui a donné de la morphine, parce qu'il souffrait beaucoup d'avoir trop marché.

Vous savez, la morphine c'est un genre de drogue, un truc ultra-puissant qui vous envoie ailleurs, qui vous retourne tellement le cerveau que vous ne sentez plus rien, qui provoque même des hallucinations la plupart du temps.

Et il s'est reposé un peu.

Mais à 20h, il a tenu à ce qu'on le réveille, pour les résultats, vous comprenez.

Il a vu les courbes se dessiner sur l'écran de télé, les visages apparaître, d'autres se décomposer, exploser en larmes comme jamais des gens n'ont explosé en larmes à l'annonce de ce genre de résultats.

Mais lui, il a pas trop réagi en fait. Il a juste appuyé sur l'interrupteur, celui qui appelle les infirmières. L'une d'elle est venue immédiatement et d'une voix intriguée mais calme, reposée, il lui a demandé si c'était à cause de la morphine, si c'était une hallucination. C'est qu'il commence à comprendre, maintenant.

L'infirmière, elle connaissait la situation, elle savait bien ce qu'il fallait faire dans ces cas-là.

- Oui, monsieur, qu'elle a alors répondu. C'est la morphine. N'ayez pas peur. Rendormez-vous. Tout va bien. C'est la morphine.

Et elle est repartie vite fait. Elle aussi, elle avait honte, vous pensez bien.

Et qui sait comment il aurait réagi ?

Il aurait peut-être pu se passer quelque chose, allez savoir ?

Il aurait peut-être eu quelque chose à redire ? Il aurait peut-être pu expliquer quelque chose qu'on a oublié ?

Mais au lieu de ça, non. On a préféré le faire taire. Et c'est pour ça que je vous raconte son histoire aujourd'hui. Pour ne pas qu'on s'imagine que c'est le petit peuple qui a voté pour Le Pen, pour ne pas, comme je l'ai beaucoup entendu, qu'on dise qu'il ne s'agit que de petites vieilles aigries, prolétaires et paranoïaques.

Non. Ce sont les jeunes qui ont voté FN, bien cachés à l'abri dans leur isolement fourni par la République, par manque d'idée, par manque d'intelligence, comme ils cliquent.

Ceux qui ont voté FN dimanche, ce sont les jeunes qui se tapent de la politique. Les jeunes qui rêvent de gloire, de fric, de belles bagnoles et de chaînes en or, les propres sur eux, les bobos, les blasés, les adolescents, les intellos qui s'agitent avec leur Technikart sous le bras et qui sont capables de trouver tous les prétextes pour ne pas s'engager politiquement, parce que c'est ringard, vous comprenez... On sait jamais, des fois que ce soit plus à la mode demain, d'être de gauche ! On va pas prendre le risque. Mieux vaut taper sur José Bové. C'est tellement groove d'être subversif.

Quand j'ai sorti, il y a deux mois, mon album "Ici vécut et fut arrêté XXX, résistant fusillé par les nazis", on s'est moqué de moi. On m'a dit : "tu crois pas qu'il y a autre chose de mieux à dire ? Les nazis sont méchants, ça va, on a compris. Pourquoi tu parles pas de problèmes importants, plutôt ?".

C'est ce genre de phrase qui a pesé très lourd dans la balance dimanche, cette idéologie qui voudrait qu'on ait tout compris, qu'on n'ait plus rien à foutre de la politique "parce que tu sais, c'est les multinationales qui tiennent les ficelles de toute manière, alors à quoi bon ?".

Combien de fois vous avez entendu ça ?

Et combien de fois vous l'avez dit ?

Un peu plus tard, dans la soirée, on lui a remis un petit coup de morphine, à mon grand-père.

Parce qu'il souffrait vraiment trop.

Et ben il était pas le seul.

Troudair

[22/05/02]

Flash-back

Flash-ball

Interrogé sur les conséquences de telles descentes, Pierre Bédier, le maire de Mantes-la-Jolie concède :

"Il y aura sans doute des voitures brûlées, des bâtiments dégradés, voire, ce que personne ne souhaite, un jeune blessé dans une charge de CRS [...] Mais c'est le prix à payer."

Ah tiens, ça m'a fait bizarre l'autre jour de retourner dans cette ville.

C'était là où j'habitais avant.

Oh, je sais, ça fait seulement quelques mois que je n'y suis plus mais tout de même, ça fait bizarre de retrouver tous ces lieux plus vraiment familiers mais avec quand même la charge de connivence que j'ai eu le temps de leur prêter. Parce que je ne me suis pas contenté des les fréquenter, de les voir et de les quitter, ces lieux, non. En plus, je les ai écrit.

Séquence nostalgie, vous vous souvenez ?

Il y avait ce supermarché avec son peloton de caissières ravissantes et son parking comme le dernier lieu de construction du lien social, le vrai, celui qui unit n'importe qui, de n'importe quelle origine, autour d'une peur commune, celui qui ravive symboliquement le foyer originel, celui autour duquel les peuplades primitives se regroupaient la nuit pour qu'un cercle de figures familières fasse barrage à l'obscurité, à la peur de l'inconnu menaçant qui rôdait au-delà du halo de lumière. Ah oui, il s'en passait des choses sur ce parking, et dans les galeries marchandes, dans les rayons fruits et légumes, politique de proximité entre deux boîtes de ravioli, mais j'ai pas eu le temps de tout vous raconter. Vous connaissez de toute manière, nan ?

Et puis il y avait aussi la rue Gambetta. Mais si, réfléchissez bien. L'artère centrale de la ville avec ses banques où on entre comme dans des moulins, et surtout avec son vidéo-club, et l'inévitable distributeur automatique, point stratégique de l'excellence culturelle en province, bien plus important que les théâtres, que les salles de concert ou les musées, la bête froide, le dragon mécanique que nous, pauvres Saint Georges des campagnes muettes, nous devons dompter pour espérer quelque reconnaissance de nos pairs, dans une lutte acharnée, où tous les coups étaient permis, toutes les ruses, toutes les ignominies si au final, on repartait avec en poche l'ultime blockbuster, comme un trophée à présenter à nos femmes restées au bercail pour panser les plaies des gosses et préparer le repas des combattants du cinématographe.

C'était une terre de combats, je me souviens maintenant, une zone de prestige guerrier, se moquant bien des origines sociales et culturelles de chacun, tous embarqués dans la même galère de l'ascension médiatique locale. Apparaître plus fort que son voisin, plus astucieux que la boulangère, digne chevalerie dans ces luttes armées, respect de l'adversaire et le plus souvent, reconnaissance de sa défaite et acceptation complète de la nouvelle hiérarchie qui devait s'instaurer après qu'un meilleur eut été proclamé.

En remettant les pieds dans ces zones franches, je sentais déjà en moi monter l'adrénaline, le jus acide de la rage / rabid / au sens pathologique du terme, régressant au stade de l'esclave médical que j'avais été, bave aux lèvres, pensées tournées vers les moyens qui allaient me permettre de vaincre sans plus réfléchir un instant à la raison pour laquelle il fallait le faire / concentration / tactique / exécution.

Dans la région, ça n'a presque rien à voir, mais il faut que je vous dise, il y a peu de systèmes automatiques de développement de photographies. Vous savez, ces machins qui vous bouffent votre pellicule et sortent les tirages en 1 heure, à peine le temps de faire vos courses que déjà la petite apprentie en CAP photo vous tend la pochette glacée et la facture qui va avec.

- Nan mais, deux secondes, que vous lui dites. Vous voyez bien que je viens juste de prendre mon caddie.
- Mais ça fait une heure, monsieur, qu'elle vous répond alors, la petite rouquine, d'une voix mal assurée.
- Oui, bon, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Y'avait un problème de j'ton coincé sur le parking, j'ai pas pu faire plus vite. Alors vous me gardez ça et je les prendrai au retour.

Et puis non, elle veut pas, elle insiste un peu, autant qu'une jeune commerçante peut insister parce qu'elle a quand même en tête ses cours théoriques selon lesquels il faut respecter le client, qu'il serait roi paraît-il, ou je sais pas trop quoi, alors que de toute manière, dans quelques années, elle apprendra d'elle-même que c'est un sacré ramassis de conneries, tout ça. Où vous voulez qu'il aille, le client ? Vous pourrez bien lui cracher à la gueule, par ici, le client il est docile parce que les supermarchés et les développements rapides, ça court pas les rues et que les stratégies de fidélisation, elles font long feu, je peux vous le dire, et plus personne en a rien à secouer après quelques malheureux mois d'expertise de la situation.

Alors bon, tout de même, vous êtes obligés de vous approcher et de garer le caddie et de voir ce qu'elle vous veut, cette gentille fille, un peu chiante quand même mais gentille.

- Oui, alors quoi ? que vous dites. C'est quoi le problème ? Vous pouvez pas attendre que j'ai fait mes courses ? Elles vont s'autodétruire dans 30 secondes mes photos ou quoi ?

Bon, c'est vrai que vous êtes un peu sur les nerfs mais c'est toujours pareil ici, vous vous souvenez maintenant, et vous vous souvenez aussi que ça finit toujours par des emmerdes de toute manière, comme si l'ennui était tellement cuisant qu'il fallait à chaque micro-épisode de nos existences insuffler un peu de conflit, un peu de soucis, une petite dose de complication de peur de se faire bouffer tout cru par le quotidien mort, grignoté chaque jour un peu plus par la froideur des zones commerciales impersonnelles et le flot d'anonymat qui va avec.

- Je vous laisse faire vos courses juste après, monsieur, qu'elle vous dit alors gentiment la jeune vendeuse, mais c'est juste pour vérifier que ce sont bien vos photos.

C'est là que vous vous approchez et que vous ouvrez la pochette, parce que bon, on va pas y passer la nuit non plus.

Vous sortez la première photo et ce sont bien vos dernières vacances.

- Oooh ! Elle est bien réussie celle-là ! vous dites.

Le visage de la jeune vendeuse s'éclaire alors et vous lui tendez la photo pour lui présenter un superbe paysage exotique, avec palmiers, mer turquoise, piscine au premier plan et ce sacré soleil qui tape comme c'est pas permis sur les dalles en marbre. C'est de la féerie à l'état pur, l'image qu'on voit dans les magazines et dont on s'imagine que même si on va au même endroit, on verra jamais un truc aussi beau tellement c'est du rêve et même plus du tourisme à ce niveau-là. La jeune fille sourit, incline la tête sur le côté, comme attendrie, ou alors s'imaginant elle-aussi allongée dans un transat en plastoque au bord de cette belle piscine éthérée, et puis elle perd son joli minois et paraît subitement perplexe.

- Bé quoi ? vous lui dites. Vous trouvez pas ça joli ?
- Ah non, c'est pas ça, monsieur, qu'elle vous répond. C'est très joli, mais je crois que je me suis trompée. On a bien fait de vérifier, c'est pas vos photos, ça.

Vous avez alors un petit doute, mais pas longtemps parce qu'en y réfléchissant, ya pas de confusion possible. C'est bien l'hôtel où vous étiez, la plage que vous avez vue et la photo que vous avez prise. C'était il y a à peine deux semaines, vous pouvez pas vous tromper quand même !

- Si, mademoiselle, que vous dites donc gentiment. Je vous assure que ce sont mes photos. C'est les photos de mes vacances. Je suis tout bronzé, vous voyez bien.

Ah oui, parce que évidemment, vous êtes tout bronzé.

- Ah non, qu'elle vous répond sans se démonter, comme ça, sûre d'elle et tout et tout. Non, non. C'est pas grave, je me suis trompée, c'est des choses qui arrivent, je m'excuse, monsieur, je vais retrouver vos clichés, redonnez-moi ceux-là.

Bon, ça peut paraître anodin dit comme ça, mais il faut bien comprendre ce que cette situation peut avoir de pénible. Il y a peu de personnes, à ce stade de la conversation, qui sont capables de ne pas élever la voix pour tenter d'imposer leur point de vue par une petite manifestation de violence pas méchante.

Ben oué, qu'est-ce qu'elle en sait, elle, après tout, de ce à quoi elles ressemblent, vos photos ? C'est quand même vous qui les avez prises, nom de dieu ! Et puis à tergiverser comme ça pendant des heures pour des âneries, vous êtes pas rentrés, vous, parce qu'il y a encore les courses à faire, le chat à sortir, Loft Story à 20H50 et vous avez pas que ça à foutre, bordel !

- Bon alors maintenant, ça suffit les conneries ! Je vous dis que c'est mes photos alors vous me rendez celle-là, je vous paie, je vais faire mes courses et on en parle plus !

- Oooh ! Mais c'est mon hôtel, ça !

Vous vous retournez et là, il y a un type d'environ 25 ans qui tend la main vers la photo que tient la jeune vendeuse.

Elle lui sourit et forcément, vous vous dites : "oh putain..."

- Voilà vos photos, monsieur, qu'elle sourit en lui tendant.

- Oh là ! Non ! Stop ! C'est pas ses photos, c'est les miennes, mademoiselle ! Ca fait une plombe que je vous le dis ! C'est mes vacances, c'est mon hôtel, c'est mes photos !

Le jeune homme et la jeune fille se regardent d'un air inquiet.

- Vous êtes sûr que ça va bien, monsieur, vous demande le jeune homme.

- Mais bordel, oui, ça va bien ! Vous allez me rendre cinglé, tous les deux ! Je vous dis que je suis allé en vacances y'a deux semaines et que j'ai pris ces photos et je veux les récupérer, merde ! Ca peut pas être les vôtres de toute manière, regardez votre tête ! Vous êtes blanc comme un cachet d'aspirine. Et regardez moi comme je suis bien bronzé ! Tout de même, y'a pas besoin d'avoir fait Polytechnique pour voir qui est allé sous les cocotiers et qui n'y est pas allé !

- Ah non, répond la jeune vendeuse. Ce monsieur a amené ces photos il y a très longtemps. On a eu un problème avec le labo. Elles étaient perdues. C'est pour ça que je m'en souviens bien. Ce sont les siennes, je vous assure.

Et puis elle se tourne vers le jeune homme et bat subitement des cils, flap flap, soudain comme des petits papillons noirs qui batifolent sur un pétale de rose.

- Excusez-moi du dérangement, monsieur, qu'elle lui dit alors. C'est de notre faute. Mais elles sont là, enfin.

- Bah, qu'il répond, c'est pas grave. Ce ne sont que des photos.

Et là-dessus, elle lui décoche un sourire démesuré, bon dieu si large que c'en est dégoûtant, et non, vous rêvez pas, c'est bien du gringue qu'elle lui fait à ce blaireau ! Non mais où il se croit à la fin ? Déjà qu'il vous pique vos photos, en plus il va trouver le moyen de séduire la jolie petite vendeuse à votre place, comme ça, sous votre nez ?

Alors là, sûrement pas, que vous vous dites ! Ca va se passer comme ça et si duel il doit y avoir, duel il y aura, bon dieu de bon dieu, parce que c'est toujours comme ça que ça se passe dans cette partie du pays. Quand y'a problème, y'a duel et c'est honneur contre honneur sous les yeux de la justice populaire et point à la ligne. Certains racontent que ce sont les vastes étendues, les champs à perdre de vue, les territoires plats et désolés qu'on traverse tous les jours qui nous inspirent des attitudes de cow-boys, et bien que ce soit vrai ou faux, il arrive un moment où trop c'est trop et à ce moment-là, c'est plus la logique qui doit parler mais la poudre. Et c'est pour ça que subitement, vous tapez du poing sur le comptoir et que vous dites en portant fermement la voix : NON !

Ah oui, c'est une grande satisfaction de voir ce moment de stupeur se dessiner sur le visage de l'adversaire qui se sait provoqué. Souvent, il s'engage immédiatement le premier combat, celui du bluff et des apparences, mais juste avant que les sourcils ne se froncent et que les yeux ne se

plissent, il y a cette demi-seconde de frayeur qui fait tomber le coin de ses lèvres et c'est une telle jouissance que de s'apercevoir qu'on possède cette puissance de décomposition, même éphémère, que ça vous donnerait presque envie de provoquer n'importe qui, pour n'importe quoi à chaque coin de rue. Sans compter l'admiration des personnes qui assistent à l'événement, le profond respect qui les étire soudain jusqu'à les faire cesser toute activité pour observer la suite, être témoins et juges d'un conflit subitement élargi à la sphère publique.

Vous regardez autour de vous, pressentant que la galerie marchande bientôt sera comme une arène fiévreuse et passionnée, mais là, ce qui vous étonne, c'est que personne ne s'arrête. Pire, personne ne semble même faire attention à vous, si ce n'est quelques regards en coin de vieilles dames apeurées qui hâtent le pas et disparaissent le plus vite possible.

Et puis vous revenez à votre adversaire et c'est une deuxième surprise de vous apercevoir que lui non plus ne réagit pas comme il le devrait, qu'il ne chausse pas le masque du guerrier mais reste désespérément bloqué sur l'œil triste et la moue penaude du lâche, du couard, du type qui a peur !

- C'est pas grave, monsieur, qu'il dit d'une voix tremblante en vous tendant la pochette. Prenez-les ces photos, on a dû faire erreur, ce doit être les vôtres.

Quoi ? Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire, vous vous surprenez à penser ? Vous auriez l'air si agressif que ça ? Pourquoi est-ce qu'il refuse le combat celui-là ? Un pleutre ? Un foutu cafard de trouillard ? Et vous êtes presque déçu mais comme pour en rajouter une bonne couche et être définitivement sûr de votre victoire par forfait, vous remettez un bon coup de poing sur la table et gueulez :

- Bah j'veux, mon n'veu, que c'est mes foutues photos ! C'est ce que je me tue à vous dire depuis deux plombes !

Et vous arrachez la pochette de sa main nerveusement avant de vous tourner vers la jeune vendeuse et dire :

- Et maintenant combien je vous dois parce que j'ai pas que ça à foutre non plus !

C'est là que vous remarquez que la fille ne vous regarde pas, fixe un point quelque part dans les hauteurs, avant de revenir brusquement à vous et bafouiller :

- Je... heu... 48 francs...

- En euros, s'il vous plaît ! que vous vous sentez obligé d'ajouter, pour achevez d'anéantir les bribes de résistance à votre toute puissance.

Et pendant que la jeune fille tapote sur sa caisse enregistreuse, machinalement, vous jetez tout de même un coup d'œil derrière vous, dans les hauteurs, là où elle regardait juste avant, et vous voyez ce type qui vous observe, du haut de la passerelle métallique, avec son talkie-walkie qu'il s'empresse de dissimuler mais que vous entendez bien crachouiller, au loin, perdu entre les accords tordus d'un tube retro grésillant dans les haut-parleurs du supermarché qui vous semble si vide maintenant, vide et anonyme, très clair comme salle d'opération, qui résonne des tôles grinçantes dont il est finalement seulement constitué, hangar sordide s'il n'y avait quelque couleur et quelque répétition sur les emballages identiques que chacun vient ici acheter. Et vous commencez à vous poser des questions, et en vous retournant d'ailleurs, vous remarquez que le jeune homme vaincu a disparu, et que la vendeuse aussi n'est plus derrière son comptoir, que sa caisse enregistreuse commence d'imprimer le ticket de caisse mais qu'il n'y aura personne à la ronde pour le déchirer et vous vous dite que ça, parmi toutes ces autres choses, c'est vraiment pas normal.

Alors il y a cet autre crachouillis de talkie-walkie dans votre dos, mais cette fois bien plus près que la première, si près d'ailleurs que vous entendez presque ce qui se dit, quelque chose comme "on est en place, c'est quand vous voulez" et y'a rien à faire mais ce genre de phrases, ça a tendance à attirer l'attention alors vous, sans attendre plus longtemps, vous regardez d'où ça vient et bon dieu, pour une surprise, c'est une sacrée surprise parce là, juste là, dans les 7 mètres réglementaires, vous voyez une demi-douzaine de flics bardés de gilets par balles avec casques en plexiglas et tout le barda en train de vous braquer.

Ah oui, j'avais prévenu, c'est un peu surprenant comme comité d'accueil et tellement incroyable d'ailleurs que vous pouvez pas vous empêcher de vous marrer. Enfin bon, vous marrer, on se comprend, quoi. Disons que vous esquissez un petit sourire parce que malgré tout, ils ont l'air assez sérieux ces gars-là et vaut peut-être mieux pas trop jouer le malin avec eux d'autant que l'atmosphère devient assez tendue tout à coup dans la galerie marchande.

- Lève tes mains, le bronzé !

Il y a une certaine conviction dans la voix du monsieur. Mais pourtant, la scène est trop invraisemblable pour que vous la preniez vraiment au sérieux. C'est vrai quoi, après tout, vous avez rien à vous reprocher, vous. Il suffit de leur expliquer à ces braves hommes. Ils vont comprendre. Alors vous faites un pas en avant vers eux, les mains ouvertes devant vous pour montrer vos intentions pacifiques mais ça provoque un tel sursaut dans les rangs des forces de l'ordre que vous vous arrêtez net. Les fusils sont épaulés, les yeux qui ne visent pas fermés, et celui qui semble être le négociateur hurle :

- Bouge pas ! Lève tes mains je te dis !

Et tout s'arrête dans un silence dense. C'est que ça commence à vraiment faire peur à tout le monde, ces conneries, y compris à vous. Et la galerie marchande retient son souffle en attendant de voir ce que vous allez bien pouvoir inventer pour amadouer les fonctionnaires de police, vous le renégat, vous le suspect, vous le fauteur de trouble.

Mais pourquoi, bon sang ? Qu'est-ce que vous avez fait de si exceptionnel ? C'est ça, une incivilité, vous pensez ? C'est ça, les petits gestes qui créent le climat d'insécurité dont tout le monde se plaint ? La scène est figée dans la trouille et l'espoir que ce soit le cas. Un mouvement déplacé et tout le monde aura à cœur de prouver qu'elle existe bien l'insécurité, ça fait aucun doute mais ça vous rassure pas des masses. Alors lentement, vous levez les mains vers le plafond métallique. Tout le monde est attentif, concentré. C'est le moment où la puissance de l'Etat va rassurer la populace. Où le méchant ne s'en tirera pas. Alors personne ne veut loucher ça, vous pensez bien.

Tout doucement, un flic se détache du groupe et avance en crabe vers vous. Ça sert à rien mais c'est vachement impressionnant, dites donc. Il s'arrête à environ deux mètres de vous et l'autre, au fond, gueule encore :

- Fous-toi à genoux ! Doucement !

L'atmosphère est vraiment très tendue. Du grand spectacle à la Charles Bronson, sans aucun doute. Tout le monde passe en mode "soyons sur nos gardes avant le dernier coup fourré du méchant qui va nous surprendre comme à chaque fois qu'on croit que c'est fini alors qu'en fait non, pas tout à fait, c'était une feinte".

Et c'est là que ça dérape. Un gros DING résonne dans la galerie marchande. Oué, DING ou CLING, ou BIP, ou vous savez pas trop quoi, mais le fait est que ça surprend tout le monde, vous y compris, et vous faites ce qu'il ne fallait surtout pas faire à ce moment précis : un geste brusque.

Et la galerie marchande se remplit alors de cris et d'explosions et de fumée et de tout un tas de bordel audiovisuel pendant que vous ressentez une vive douleur à la poitrine, puis une deuxième et que votre respiration s'arrête nette et que vous vous écroulez en arrière, comme si vous ne saviez plus faire que ça, tomber comme une merde, comme si c'était naturel, tout en vous demandant ce qui vous arrive et ce que c'était que ce foutu DING ou CLING ou BIP ou vous savez pas trop quoi mais ce son en tout cas qui a réveillé dans l'esprit des flics les fantômes de l'attentat, qui leur a peut-être fait croire que vous étiez piégé, bardé d'explosifs comme à Jérusalem, ou avec une arme secrète cachée je ne sais où et dont vous alliez vous saisir pour tous les aligner comme à Nanterre ou à Erfurt, où comme ici, ici qui deviendrait célèbre du coup, cette galerie marchande banale qui verrait se pointer les équipes de TF1 et de M6 et de France 2 et la radio, et les agences, et la presse écrite attirées par le spectacle, par les ruines et les conséquences d'un "coup de folie", d'un "geste incompréhensible", d'un "banal contrôle de routine qui dégénère" et vous seriez le "forcené" et vous seriez la menace, et vous seriez cette petite chose bien pratique qu'il faut canarder pour se sentir mieux parce que c'est permis de cartonner le danger, qu'il n'y a que ça à faire qu'on vous dit, rentrer dans le lard et on verra après,

allumer à coup de flashball puisque c'est inoffensif comme arme, puisque c'est l'excuse, puisque c'est l'arme des propres, l'arme des justes, celle qui a toute l'apparence du fusil à pompe mais qui vous auréole en plus d'un halo de sainteté parce que c'est pour de faux et que vous allez pas mourir, va, que vous allez juste souffrir le martyr, puisque c'était bien ça que vous vouliez, vous le renégat, vous le fanatique, vous le danger, souffrir pour que la communauté se sente mieux, devenir le bon vieux bouc de l'ancien temps, celui qui pue, celui qui est bête parce qu'un bouc je sais pas si vous savez mais ça sent pas bien bon, devenir tout ça et porter les pêchers du monde sur vos épaules, ou plutôt dans votre poitrine qui vous brûle, qui vous oppresse, quand vous touchez le sol et que vous ne sentez même pas le carrelage qui vient de rencontrer votre tête violemment, ou le contraire, vous ne savez même pas, à ce moment où vous remarquez quand même, avant de perdre connaissance, le ticket de la caisse enregistreuse au bas duquel il y a probablement inscrite la somme que vous devez à la petite jeune fille du magasin de photo, ce bordel de ticket qui a dû déclencher le tiroir-caisse une fois qu'il a été terminé d'imprimer, et ce putain de tiroir-caisse qui, en s'ouvrant automatiquement, a sûrement dû faire ce bruit à la con, ce DING, ce CLING ou ce BIP ou vous ne savez plus, et que ça vous sort même de la tête tellement vous avez mal et tellement vous commencez à être persuadé que vous allez fermer les yeux et que vous allez sombrer dans quelque chose, l'inconscience pour sûr ou peut-être même pire parce qu'à ce niveau-là, de toute manière, n'importe quoi qui vous arrache à cette situation, vous l'accueillerez sans broncher, tellement c'est pénible, tellement c'est insupportable, tellement ces moments avant de partir sont pires que le fait de partir lui-même, et vous pensez alors à quelque chose de calme, à quelque chose qui vous emmène bien vite, à ce paysage photographié qui n'est pas si loin dans votre esprit, aux cocotiers, à la mer, à la piscine, et aussi à la petite main fine et douce qui tenait la photo, celle de la petite vendeuse à qui vous auriez peut-être pu plaire si les circonstances avaient été différentes, à cette petite main sur l'image du bonheur, cette image dont vous vouliez tellement qu'elle vous appartienne, quitte à mentir, quitte à taper du poing sur la table, cette image que vous n'aurez jamais l'occasion de prendre de toute manière et que toujours d'autres prendront à votre place, sous des latitudes que vous ne croiserez jamais, au bord de mers dans lesquels jamais vous ne tremperez, parce que si vous êtes bronzé, continuellement, ça n'est pas pour les mêmes raisons, et que votre rôle à vous, c'est ici qu'il faut le jouer, pour souder les autres entre eux, pour les faire s'imaginer qu'ils sont fraternels, entre eux, sans jamais vous immiscer dans leur bonheur, sans jamais intégrer leur rêve, parce que votre rêve à vous c'est d'être ici, que vous l'ayez décidé ou non c'est d'être là et aucun autre rêve n'est possible, aucune autre photo de vacances et pour vous faire comprendre ça, on sera prêt à tout, vous savez, vous cartonner avec toutes les armes inoffensives du monde, vous contrôler autant de fois que ce sera nécessaire, jusqu'à ce que ça déconne, et que la distance réglementaire ne soit plus respectée et que vous vous fassiez aligner sur la place publique, devenu la menace, devenu le danger, et que vous soyez écrasé par les regards vengeurs du public, et que vous preniez deux bonnes boules de flashball dans le bide, et que sagement, sans faire d'histoire, puisque c'est ça qu'on veut que vous fassiez, en fermant votre gueule, en donnant la photo au monsieur, en laissant bien tranquille la petite caissière et ses mains fines, et ses mains douces, et les vacances, et les palmiers, en tombant bien gentiment sur le dos, en fermant paisiblement les yeux, en rêvant une dernière fois à tout ce que vous n'aurez jamais, en faisant tout ce qu'on vous dira de faire, en servant à ce à quoi vous devez servir, être celui qu'on voudra que vous soyez, parce que c'est le prix à payer, mais que le ticket de caisse il sera toujours pour vous, et que finalement, après avoir joué tous ces rôles, porté tous ces fardeaux et vous être acquitté de toutes ces tâches, bien sagement, le souffle court, les yeux perdus dans les néons sordides d'une galerie marchande sans nom et parce que souvenez-vous, souvenez-vous toujours que c'est ça le prix à payer, pour rassurer tout le monde, la gueule ouverte sur rien, vous crèverez.

Troudair

[16/10/02]

Log brut

Ouf ! C'est la rentrée !

Et ben c'est pas trop tôt... parce que des étés pourris comme ça, mes petits amis, j'en ai pas vu beaucoup !

Mais bon, faut dire aussi que ce sont les inconvénients de la vie du net-addict. Il peut pas y avoir que des avantages non plus. Alors il faut s'y faire, et dès les premiers rayons de soleil, on ne peut que constater que notre réseau adoré se vide tout doucement de ses acteurs incontournables pour commencer, lesquels foutent leurs sites en rade pendant des mois (je ne citerai pas de noms), mais aussi de tous nos gentils amis virtuels avec qui on avait pris l'habitude de discuter au détour d'une session de chat. Qu'ils soient travailleurs culturels, webmasters à mi-temps, journalistes désœuvrés ou télé-acteurs sans le sou, ça loupe pas, ils filent tous un par un se dorer la pilule sur les plages de galets ou de sable, attirés par l'odeur des chichis chauds et de l'Ecran Total.

Bon, j'ai rien contre ça, moi. Si ça les amuse de bronzer en reluquant les fesses de leur torride voisine de serviette, qu'ils le fassent, mais bon sang qu'ils emmènent leur i-book !

C'est vrai, quoi ! Parce que pendant que tout le monde s'ébat joyeusement, se parle pour de vrai ou sirote un Pastis sur les rythmes endiablés du tube de l'été, qu'est-ce que je fais, moi ?

Ben j'allume mon PC, j'ouvre ma messagerie pour bien vérifier qu'elle est vide, je me balade sur les forums en faisant gaffe à pas me prendre dans les toiles d'araignée et je finis par échouer sur le fil de news de Reuters et AFP pour apprendre que la France est éliminée de la Coupe du Monde depuis un mois.

Autant vous dire qu'à ce stade de mon exploration, je ressens comme un espèce de vide au fond de mon cœur, la faille béante de la solitude qui s'ouvre sur des espaces incommensurables de questions : Pourquoi je suis là ? Pourquoi je suis pas ailleurs ? Qui suis-je vraiment pour la populace surfeuse prête à troquer ma compagnie numérique contre un bungalow sordide près de la voie de chemin de fer de Six-Fours-les-Plages ? Est-ce vraiment une vie que nous vivons le restant de l'année, tant le désir est grand de fuir loin des écrans 19 pouces dès que l'occasion se présente ? etc. etc. tout ça tourbillonnant et virevoltant dans ma tête jusqu'à me donner la nausée, la poigne velue de la détresse serrant plus fort encore le muscle bouillant de mon appréhension chronique (hum).

Et c'est alors que soudain, au moment où je m'y attends le moins, le Messie apparaît et s'incarne en la personne de GrandmasterFlu qui se connecte enfin.

- Salut Troudy, qu'il dit.
- Yop. - T'as vu le nouveau chat que je viens de faire ?
- Un chat ? Quel chat ? Où ça ?
- C'est encore en construction mais tu peux déjà t'entraîner. Tiens, vla l'adresse.

Il me file l'adresse. C'est un truc qui mesure 3 kilomètres avec des chiffres et des lettres et des signes bizarres, tellement long d'ailleurs que ma messagerie supporte pas et scinde le truc en deux. Obligé de copier-coller, un vrai bordel, bref, je vous épargne les détails. J'appuie sur Entrée et paf, « erreur 404 ».

- Hey, Grandmaster, il marche pas ton truc, je lui dis.
- Si si, attends, il faut juste que tu changes un chiffre dans l'url. C'est encore en construction, je te dis. A la place de 69545 23%&25_f56, il faut que tu mettes 62595 23%&25_f56.
- Oula. Bon attends, je le fais.

Alors je fais tout comme il me dit, et là, en effet, une page s'affiche.
On me demande mon nom : je tapote et hop, une fenêtre de chat apparaît.

Les couleurs sont un peu austères, certes, mais miracle ! Il y a des gens connectés ! Et qui discutent en plus ! J'en crois pas mes yeux. Enfin un îlot de vie dans le désert aride qu'était devenu le web pendant l'été.

- Oué ! Cool ! Je dis à Grandmaster. Ca fait un mois que je me fais chier. Y'a personne sur le net, tout le monde joue au beach-volley en dansant la macarena !
- Bah c'est juste un chat, qu'il répond. Ca va pas faire revenir les gens de vacances.
- Si, si ! Y'a du monde, là ! Mais ça parle anglais. C'est normal ?
- Comment ça, y'a du monde ? Nan, nan, t'as dû te tromper de page. Y'a personne sur le Fluchat en ce moment.
- Bon, pas grave. Je reste ici. Ca me fait de la compagnie. C'est toujours mieux que de louer un film à la con.
- Ok. Je te recontacte quand j'ai finalisé la page. a+
- a+

Et il se déconnecte.

De mon côté, excité comme une puce, je commence à lire le log pour me plonger un peu dans l'ambiance, voir de quoi ça parle et pas trop passer pour un con. A première vue, la discussion semble banale. Ca parle des derniers films sortis, du programme télé, de groupes pop qui sont biens, pas biens, des acteurs qui sont bons, ou pas, etc., etc. Les types semblent avoir à peu près les mêmes goûts que moi, ce qui est déjà un bon point. Ca m'évitera d'avoir à nouveau à expliquer en quoi *Top Gun* est un chef d'œuvre et *Mars Attacks* une sombre merde.

En surface, donc, tout semble relativement normal, mais tout de même, en y regardant de plus près, je m'aperçois que les types ont un petit quelque chose en plus.

D'abord, leur vocabulaire est très riche. Je suis pas un génie de l'anglais, mais quand un Américain est cultivé, c'est tellement impressionnant que ça se voit tout de suite. Là, des allusions poétiques, des digressions, des jeux de mots me font comprendre que j'ai pas affaire des crétins lambda.

Qu'à cela ne tienne, je décide d'intervenir.

Log brut, traduit de l'anglais :

troudair : salut.

judge : salut.

shazam : salut troudair

flint : mais je suis d'accord pour dire que le traitement de l'intrigue est totalement débile.

flint : slt troudair

troudair : salut à tous. dites donc, vous pourriez me dire où je suis ? sur le chat d'une université, quelque chose comme ça ?

shazam : quelque chose comme ça

flint : en effet.

troudair : laquelle ?

judge : oui

flint : on est dans les locaux du MIT à Boston.

shazam : t'es pas étudiant, toi. si ?

troudair : le MIT ! Woh !

troudair : non, je suis pas étudiant, je suis français

shazam : *vive la France* (en français dans le texte)

flint : c'est un chat privé, comment tu as fait pour entrer ?

judge : comment tu as trouvé notre adresse ?

troudair : j'ai fait une erreur, je pense. pur hasard.

shazam : il n'y a pas de hasard

flint : alors bienvenue à toi. on ne voit pas grand monde en général. ça va nous détendre.

troudair : je voudrais pas vous déranger. vous travaillez ? vous êtes pas en vacances ?

judge : tu déranges pas.

flint : non, pas de vacances, ici.

shazam : toi non plus, t'es pas en vacances.

troudair : non. pas de vacances pour moi. enfin, je travaille pas, mais je reste à la maison.

judge : c'est où ta maison ?
flint : en France, il l'a déjà dit.
shazam : la notion de vacances est très relative.
troudair : en France.
judge : ah oui
flint : on doit apporter des conclusions
troudair : oui, j'ai déjà dit.
judge : en effet
flint : des conclusions à des expériences en cours.
shazam : la notion d'expérience est très relative ;-)
troudair : expériences sur quoi ?
judge : c'est joli la France. Catherine Deneuve, Gerard Depardieu.
flint : médias, culture, approche sociologique. je suis pas le mieux placé pour expliquer la problématique exacte.
troudair : en fait, Gerard Depardieu est un triste crétin, vous savez.
troudair : pas le mieux placé ? tu travailles pas avec eux ?
shazam : intelligence artificielle, schémas d'apprentissage, structure du langage, etc.
judge : Green Card est l'un des films les plus nazes que j'ai jamais vu, en effet.
judge : routines de communication, gravités des centres d'intérêt dans la construction de groupes sociaux restreints, ...
flint : si, je travaille avec eux, mais je comprends pas tout.
shazam : moi j'aime bien Green Card. Andie MacDowell est une bombe.
flint : aucun de nous ne comprend tout, je pense.
troudair : intéressant. et vous faites uniquement de la recherche ? pas d'application pratiques ?
judge : d'accord pour Andie.
shazam : théorie -> expérience -> conclusions. on laisse la pratique aux créatifs du dimanche. :-p
flint : oui, uniquement.
shazam : mais l'expérience est beaucoup plus intéressante que l'application pratique. il n'y a pas de surprise dans la pratique. si il y a une surprise, c'est que ça marche pas.
troudair : moi aussi, je suis d'accord pour Andie ;-)
troudair : alors pour résumer, le chercheur, c'est celui qui aime les surprises.
flint : Andie a des dents de lapin.
judge : oui. d'ailleurs, tu es notre bonne surprise du jour.
troudair : les conversations humaines sont toujours surprenantes.
flint : Andie a des dents charmantes.
shazam : faux. les conversations humaines sont pénibles, le plus souvent.
flint : redis une fois du mal d'Andie et je te casse tes dents à toi.
troudair : vous trouvez cette conversation pénible ?
judge : et moi, je te casse la mâchoire.
shazam : non. mais nous ne sommes pas humains. enfin, pas tous.
troudair : comment ça, pas humain ?
flint : le vaste océan est plus surprenant que n'importe quel homme.
judge : les variables humaines ne sont pas applicables à cette expérience, en effet.
shazam : l'Humanité est une notion très relative.
troudair : certes.
troudair : quelle expérience ?
judge : celle ci.
flint : l'expérience qui a lieu en ce moment.
troudair : vous vous servez des discussions ici pour vos expériences ?
shazam : nous ne nous servons pas. cette discussion EST une expérience.
flint : développements de thématiques par progression grammaticale limitée, métaphores filées synthétiques, reproductions de schémas amicaux, réactions de pertinence primaire à des sujets aléatoires, ...
troudair : j'ai déboulé dans une expérience, là ? zut...
troudair : et qu'est-ce que vous essayez de démontrer, là ?
flint : absolument. ceci est une expérience.
judge : nous démontrons qu'un robot doté d'une vitesse de calcul fréquentée à moins de 66Mghz peut élaborer et/ou suivre une conversation impossible à distinguer d'une discussion dite « humaine ».
shazam : la notion d'Humanité étant très relative, comme je ne cesse de le dire ;-)
troudair : mais vous êtes des robots ?

flint : c'est le sujet de l'expérience. l'un de nous, ou deux d'entre nous, ou nous tous, sommes des robots linguistiques. mais personne ici ne sait s'il parle à un robot ou à un être vivant.

shazam : we are the robots :-p

troudair : je ne crois pas, non. je sais ce que c'est, un chatterbot, c'est stupide. c'est incapable de tenir une conversation aussi longtemps, comme on vient de le faire.

shazam : la preuve que non.

flint : nous ne sommes pas des chatterbots. un chatterbot est un programme rudimentaire. nous avons nécessité un peu plus d'heures de travail. et d'ailleurs, toi aussi, sinon tu ne serais pas ici.

judge : qui est stupide ?

shazam : la notion de stupidité est très relative. ;-))

troudair : non. moi, je suis pas un robot !

flint : comment pourrais-tu nous le prouver ?

judge : si, tu es un robot. tu as simplement été programmé pour ne pas le savoir.

troudair : j'ai pas à le prouver, ça se voit que je suis pas un robot. je fais des phrases complexes, je peut suivre plusieurs sujets de conversation simultanément.

flint : nous aussi.

judge : ton taux de complexité linguistique est bien loin en dessous du notre d'après l'indicateur. depuis ton arrivée, la pertinence de cette conversation a chuté de 86%.

shazam : auto-régulation des capacités au sein d'un groupe social restreint. classique.

troudair : nan mais c'est normal ! c'est un chat, quoi ! on va pas développer des théories de physique quantique !

flint : on en serait ravis.

judge : et pourquoi pas ?

shazam : tu veux qu'on t'envoie les logs de ce qu'on racontait avant que tu arrives ?

troudair : non.

troudair : vous êtes tous des robots ?

shazam : la notion de robot est très relative.

shazam : en fait, si les critères retenus pour définir le degré d'intelligence d'un système sont l'aptitude à élaborer une discussion complexe avec de parfait inconnus, alors nous sommes les humains, et c'est toi le robot rudimentaire.

En effet.

Je n'ai plus su quoi dire.

Tout ce que je pouvais penser à ce moment-là obéissait à des règles tellement simples qu'il en était même inutile de l'écrire, comme souvent d'ailleurs, sans qu'on s'en aperçoive forcément.

Je suis sorti de la chat room. J'ai fait un tour ailleurs, sur les forums, les mailing list, les services de messagerie et de chats sur lesquels chaque fois, comme une sorte de canevas plaqué à même les mots, je voyais des schémas, des lignes directrices, des axiomes, toujours identiques, des plans, des méthodes, des chiffres en fait, une interminable succession de 0 et de 1 qui soudain dessinaient une figure que je pouvais reconnaître systématiquement.

Tout devenait lamentablement simple, et ce si cher chaos dont tous les prêtres de la race humaine ne cessaient de louer, ce merveilleux libre-arbitre que les religions avaient brandi pour justifier la persistance de Dieu face aux horreurs du monde, tout ça devenait si ridicule que j'ai eu comme une poussée de bile au fond de la gorge.

Pour ne pas vomir, il a fallu que je me déconnecte.

Avant de fermer, j'ai rejeté un œil, par orgueil, dans la chat room des robots du MIT :

shazam : bye troudair.

flint : attends, il est pas encore parti.

shazam : si, si, je t'assure. et s'il n'est pas parti, il le fera dans moins de 4 secondes.

judge : c'est statistique.

shazam : inévitable.

flint : ça y est.

J'ai préféré ne pas lire la suite.

J'ai enfilé ma veste marron informe. Je me suis regardé dans la glace. De près.

Les poils de ma barbe poussaient de manière absolument anarchique, indiscernable.

J'ai claqué la porte de chez moi et j'ai passé l'après-midi sur les promenades du boulevard Vauban.

Dehors, les gens faisaient des choses insensées, absolument surprenantes.

Mais cette fois, j'ai préféré ne pas écouter ce qu'ils se racontaient.

Je suis juste resté là.

A regarder.

Tranquille.

Idiot.

Humain, quoi.

Troudair

UNE AUTRE REVOLUTION

NOTE

Écrit et publié, épisode par épisode, entre le 8 juin et le 31 août 2004, « Une Autre Révolution » a été présenté comme le feuilleton de l'été. Si on ôte les quelques jours de vacances pendant lesquels je n'ai pas pu tenir le rythme, le feuilleton était diffusé à raison d'un épisode par jour.

Quelques liens émaillaient originellement ce texte, mais je les ai ici supprimés, ce qui n'est vraiment pas grave et n'enlève rien à la compréhension de l'intrigue.

Une lecture publique de quelques épisodes a eu lieu au café littéraire du Capricorne le 21 novembre 2005.

GC - 21 septembre 2006

Prologue

Le monde était injuste, la société imparfaite, et Jean-Christian en avait plus qu'assez.

C'est pourquoi ce matin de juin, il décida d'appeler Marie-Françoise pour lui faire part de son désarroi et éventuellement trouver des solutions pratiques au mal-être qui le rongait.

Une heure plus tard, à la terrasse du « Kelmann », pas loin du métro Hôtel de Ville, le cœur était à la révolte, les idées à la rébellion et les demi à la fraise.

- Ecoute, avançait Jean-Christian, je comprends que nous ne pouvons pas culpabiliser pour l'ensemble des injustices de ce monde. Cela rendrait la vie invivable. Mais je ne peux plus contrôler ma sensibilité. Elle s'envole comme un papillon fou et les larmes me montent aux yeux quand je suis le témoin des horreurs que la société est capable d'engendrer. Il faut changer tout ça, prendre en main notre destin et ne plus laisser courir comme un papillon fou la marche insensée du monde.

Marie-Françoise avait le regard pétillant. Entendre ainsi parler son collègue de travail la mettait dans tous ses états, car elle aussi avait ressenti cette désagréable impression de culpabilité à de nombreuses reprises. Au détour d'un trottoir, quand un SDF lui tendait la main et qu'elle n'avait pas le temps de chercher son porte-monnaie, occupée qu'elle était à revisser son tube de rouge à lèvres, la honte l'avait souvent saisie. Alors oui, elle embrassait maintenant avec enthousiasme la proposition de Jean-Christian. Il fallait changer ce monde injuste, rendre la Terre plus belle et tout homme plus heureux. Pourtant, une question ne cessait de l'obséder. Au risque d'avoir l'air con, elle demanda pourtant :

- Oui, mais comment on fait ?
- Je sais pas, répondit Jean-Christian, avant de commander un autre demi.

Episode 1

La nouvelle d'une révolution imminente avait vite fait le tour du petit groupe d'amis de Jean-Christian et Marie-Françoise, et bien entendu, tout le monde l'avait accueillie avec enthousiasme. Une réunion insurrectionnelle avait donc été planifiée pour le soir même, dans l'appartement de Jean-Christian et l'essentiel de l'après-midi avait été consacré aux achats de victuailles.

Dans les rayons du Monoprix de Saint Germain des Près, Pierre-Alexis avait rejoint le noyau dur du mouvement, afin de faire profiter de sa carte de fidélité qui permettait d'obtenir une réduction de 5% en caisse.

Pendant que s'entassaient au fond du caddie les bouteilles de rouge et les palettes de petits fours, les téléphones portables n'arrêtaient pas de sonner.

- Vous savez pas où je peux télécharger la musique de l'Internationale pour mon portable, demanda Pierre-Alexis.
- Je sais pas, c'est quoi ? rétorqua Marie-Françoise.
- Un Sagem, MyX-6.
- Ah oué, je sais pas alors. Moi je suis plutôt Nokia.
- Tu peux pas composer tes propres sonneries ? intervint Jean-Christian.

Le visage de Pierre-Alexis se décomposa.

- Non, grommela-t-il. Ces salopes de multinationales de la communication m'enferment dans un moule préconçu de goûts et de couleurs que je ne maîtrise pas. On me présente l'illusion de la personnalisation alors qu'en réalité, il ne s'agit pour le consommateur que d'intégrer un faisceau prédéfini de critères qui le rangeront dans une case hermétique du grand échiquier marketing. Et nos vies finalement ne sont plus que des valeurs relativement stables qui se déplacent faiblement sur une fourchette de tendances mornes...
- Tiens, ça me fait penser qu'il faut pas qu'on oublie les couverts en plastique, lança Jean-Christian, je me tape pas la vaisselle, moi.

Et tandis que la petite équipe filait vers le rayon "Ustensiles de la maison", un portable sonna à nouveau, faisant retentir un vague dérivé électronique de la 5e symphonie de Beethoven.

- Ah oui, utiliser des oeuvres du domaine public est un bon compromis, reconnut Pierre-Alexis pendant que Jean-Christian répondait. Au moins, aucun ayant-droit ne s'enrichit sur le dos de notre soif d'être différent.
- Le mot de passe sera "Papillon fou", disait Jean-Christian à voix basse, en cachant sa bouche avec sa main tenant un paquet de chips.
- "Sur le dos de notre soif", c'est pas très français, fit remarquer Marie-Françoise.
- Et amenez une ou deux bouteilles, continuait Jean-Christian, on va être un peu short en Bordeaux.
- La grammaire est une prison invisible qui jette en dehors du monde celui qui n'y a pas accès.
- Oh ! Une promo sur les olives, cria Jean-Christian en raccrochant.
- La grammaire est une étoile jaune qu'on porte sur la langue.
- Certes, dit Marie-Françoise, mais tout ça ne nous dit pas ce qu'on va manger !

Episode 2

Jean-Christian finissait sa cigarette sur son balcon surplombant les quais de Seine, son visage austère balayé par les puissants projecteurs des bateaux-mouche.

"De quoi allons-nous parler, songeait-il. Certes il est pour tout le monde une évidence que la situation ne peut pas demeurer ainsi, et ce même si on excepte le trou de la Sécu. Mais comment trouver des alternatives à l'heure de la mondialisation ? N'avons-nous aucune prise sur notre destin maintenant que la vie des hommes et des femmes du monde est à la merci des fluctuations du marché ?"

Ces problèmes insolubles se bouscullaient dans sa tête comme des adolescents dans la fosse d'un concert des Red Hot Chili Peppers.

Il jeta son mégot dans le petit jardinet en contrebas et rentra à l'intérieur, là où commençaient à arriver les convives que Marie-Françoise accueillait en les appelant "camarade", parce qu'elle trouvait ça très mignon.

"Ca me rappelle quand j'étais à l'école", disait-elle.

Jean-Vivien et Jean-Simon arrivèrent en même temps, et discutèrent longuement de la coïncidence qui les avait chacun fait mettre le même polo Calvin Klein. Bien entendu, aucun d'eux n'avoua jamais qu'il l'avait trouvé en soldes dans un magasin même pas agréé.

Sur le coup des 21 heures, tout le monde semblait arrivé et Jean-Christian décida de baisser la musique, premièrement parce qu'il fallait discuter, deuxièmement parce que "Gothan Project", ça commençait à lui casser les couilles.

Au moment où il enfonçait Vincent Delorme dans la gueule de sa chaîne hi-fi, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

- Qui ça peut être, demanda Marie-Françoise, en jetant un regard noir à Marie-Géraldine qui avait l'habitude notoire d'inviter n'importe qui n'importe où "pour augmenter ses chances, disait-elle, de rompre la loi de consanguinité que sa famille avait toujours respecté".

- Pour une fois, c'est pas moi, se défendit l'intéressée en enlevant une mèche de cheveux qui s'était prise dans une déformation de son oreille.

La porte s'ouvrit et la petite assemblée reconnut à sa grande surprise Marie-Mireille et Jean-Fabien.

- Bonsoir, éructa Marie-Mireille, on est pas en retard pour la petite fête ?

- Mais qu'est-ce que vous foutez là, interrogea Jean-Christian.

Jean-Fabien déposa sa sacoche et entreprit de faire la bises aux jeunes filles présentes en lâchant un "Merci pour l'accueil !" tonitruant.

- Quoi ? C'est une soirée privée ? On n'a pas de carton ? ironisait Marie-Mireille.

Levant les yeux au ciel, Pierre-Alexis intervint :

- C'est une réunion révolutionnaire, bordel ! Vous avez rien à foutre ici !

- Une réunion révolutionnaire ? toisa Marie-Mireille en tournant ostensiblement le regard vers les bouteilles de Bordeaux alignées sur la table comme les Choeurs de l'Armée Rouge.

- Et alors ? Pourquoi on ne pourrait pas assister à cette réunion, dit Jean-Fabien.

- Mais parce que vous êtes des catholiques extrémistes ! renchérit Jean-Christian.

Marie-Mireille et Jean-Fabien étaient en effet tous deux issus d'une longue lignée au sang bleu dont les racines se perdaient quelque part dans la campagne orléanaise, laquelle avait dû appartenir à l'une ou l'autre famille, si ça n'était pas encore le cas. On les avait vu s'illustrer aux côtés de Christine Boutin ou de Philippe De Villiers et le couple avait toujours prétendu que leur acte d'amour n'avait été consommé que le lendemain de leur nuit de noces, "parce que le soir même, il était trop tard".

- Je ne vois pas en quoi nos confessions religieuses pourraient nous interdire d'assister à la moindre révolution, affirma Jean-Fabien.

- Mais parce que les révolutions sont bourgeoises, ou prolétaires, ou numériques, mais sûrement pas conservatrices ! ajouta Pierre-Alexis. On vous aime bien, on veut

bien faire la fête avec vous un autre jour, mais c'est impossible une révolution conservatrice !

Tout le monde approuva par de faibles grommellements animaux.

- Bon, ça suffit vos conneries, s'énerva Jean-Fabien. On va boire du rouge, on va parler de choses et d'autres, on sera pas d'accord comme d'habitude et personne fera jamais de révolution, qu'est-ce que vous nous cassez les couilles, là ? Les révolutions se font pas pleins comme des barricades dans l'état où vous allez finir ce soir, vous foutez pas de nos gueules !

Au fond de la salle, et alors qu'on n'avait pas encore entendu le son de sa voix, François-Firmin se leva :

- Non, Jean-Fabien, dit-il. Ce soir, ce sera différent. Ce soir, nous allons jeter les bases d'un nouveau monde, plus juste, plus pur et moins indigne... et dans lequel les réactionnaires puants comme vous n'aurons pas leur place, et ce même s'ils peuvent nous avoir des billets pour la finale de Roland Garros.

- Puté, c'est vrai, vous aviez des places ? ajouta Jean-Christian.

Episode 3

François-Firmin se tenait debout à côté d'un fauteuil Starck sous le pied duquel on avait glissé un exemplaire de "La vie sexuelle de Catherine M.", premièrement parce que ça tient pas debout les meubles Starck, deuxièmement parce que Jean-Christian possédait ce livre en quadruple, son anniversaire tombant en pleine rentrée littéraire.

Le regard noir de François-Firmin clouait Jean-Fabien comme une chouette sur la porte de la sorcière du village et personne n'osait dire un mot.

Discrètement, Jean-Vivien et Jean-Simon mirent leurs portables respectifs en mode "vibreur" et cette nouvelle coïncidence leur fit échanger un regard à la fois complice et inquiet.

Cette altercation entre François-Firmin et Jean-Fabien avait en effet de quoi plomber l'ambiance car les deux hommes n'en étaient pas à leur premier accrochage.

Quelques années auparavant, le jour de son mariage avec Marie-Mireille, Jean-Fabien avait en effet surpris une scène bien curieuse. Il devait être trois heures du matin, la fête battant son plein dans l'aile sud d'un château de la campagne orléanaise. Tout le monde était évidemment bourré et même Marie-Mireille avait un peu forcé sur la glace au champagne servie en guise de trou normand.

Alors qu'il était sorti dans le jardin pour échapper à l'épais nuage de fumée qui avait envahi la piste de danse, le marié avait entendu des ricanements étouffés en provenance d'un buisson rond près de la piscine, à quelques mètres de là. Heureux de pouvoir s'enquérir des mœurs érotiques en plein air de ses contemporains païens, il s'était alors approché à pas de loup mais fut abasourdi de reconnaître sa femme, sa robe de mariée à moitié dégrafée, tenant François-Firmin par la taille, leurs yeux à tous les deux plongés dans l'infini des galaxies. Poursuivant sa lutte infernale du bien contre le mal, Jean-Fabien se retint d'intervenir pour observer la suite des événements. La voix de François-Firmin était balbutiante, faisant disparaître une lettre sur deux comme s'il avait été en train de lire une phrase sur le mur lumineux de la Roue de la Fortune en plein milieu d'une partie. Cela semblait mettre Marie-Mireille dans tous ses états et quand François-Firmin lui posa la main sur le cul, elle ne broncha pas et lui lança un sourire espiègle, ce qui l'encouragea à malaxer avec avidité sa fesse droite.

Tirillé entre la curiosité d'en savoir plus et l'envie de rentrer dans la gueule de François-Firmin sans autre forme de procès, Jean-Fabien récitait à voix basse des "Je vous salue Marie", l'une des dernières choses qui pouvait le calmer dans ce type de situation extrême.

Soudain, on entendit des hurlements en provenance de la piste de danse et une torche humaine sortit en courant dans le jardin pour se jeter dans la piscine dans un fracas de "plouf" et de "pshhh". C'était le père de la mariée qui avait eu la bonne idée de se déguiser en momie en s'enrobant de papier toilette pour amuser la galerie, oubliant au passage qu'il fumait le cigare. Alors que la sono crachait "Killing in the name of" de Rage Against The Machine, son déguisement hygiénique avait pris feu en quelques secondes et si un éclair de lucidité n'avait pas transpercé Jean-Christian pour lui faire ouvrir la porte-fenêtre et pousser d'un coup de pied le malheureux en direction de la piscine, il ne faisait aucun doute que celui-ci aurait flambé sur place, le reste des convives s'imaginant que cette combustion faisait partie du show.

Reconnaissant son père, Marie-Mireille s'était précipitée vers la piscine, avait plongé à son tour et l'avait remonté à la surface pendant que François-Firmin s'écroulait dans le gazon tondu, un filet de bile aux lèvres.

Jean-Fabien ne parla jamais à sa femme de ce qu'il avait vu ce soir-là dans le jardin, mais cette image sordide était restée gravée dans sa mémoire, en même temps que l'odeur de cochon brûlé. C'était d'ailleurs pour cette raison que le couple évitait autant que possible de se rendre aux barbecues estivaux, à commencer par la garden party de l'Elysée à laquelle il était pourtant convié tous les ans.

Si personne dans le groupe d'amis n'était au courant des vraies raisons de l'animosité entre Jean-Fabien et François-Firmin, tout le monde savait pourtant que leurs rapports étaient pour le moins explosifs et pour rien au monde, l'un d'eux n'aurait pris le risque de s'interposer. C'est pourquoi le silence régnait toujours dans l'appartement de Jean-Christian, l'attention des invités suspendue aux lèvres des deux duellistes.

- Une grande partie de la révolution consiste à clarifier les problèmes sexuels au sein du groupe révolutionnaire... songea Jean-Christian.

Episode 4

- **Bien, alors si c'est comme ça, on reste, lança Jean-Fabien le menton haut.** Vous auriez pu nous parler gentiment, mais si vous le prenez sur ce ton, on bouge pas. On verra de quoi vous allez avoir l'air, à fomenter vos révolutions à la con alors que vous avez des liens rapprochés avec des cathos réactionnaires comme nous.

L'assemblée, mise en face de sa propre contradiction, ne trouva rien à redire. François-Firmin se rassit dans son coin, et Jean-Christian disposa les chaises en cercle afin que la réunion puisse commencer.

- Notre ordre du jour, dit-il, est "l'envie révolutionnaire" ou "préparer la révolution, est-ce la faire un peu déjà ?".

Même si Jean-Fabien et Marie-Mireille rigolaient sec, des murmures d'approbation bruissèrent néanmoins dans l'assistance.

Visiblement, chacun des membres était inspiré par ce brillant énoncé. Car malgré les apparences, tout le monde était en fait plutôt d'accord avec l'idée de base que le monde devait changer. "Pourquoi", "comment" et "à quel prix" étaient des questions secondaires car pour l'instant ne demeurait que la soif de voir l'injustice annihilée et le système s'écrouler.

- Bon alors pour commencer, commença Jean-Vivien, moi j'aimerais savoir ce que vous entendez par "système". Parce que tout le monde arrête pas de dire "fuck le système" et "sortir du système" et "y'en a marre du système" si bien que je sais même pas ce que c'est moi, cette connerie de système. Et donc avant de le changer ou de le détruire, ce serait pas mal qu'on m'informe pour voir si je suis d'accord, non ?

Les convives échangèrent un instant des regards étonnés, à la fois parce qu'aucun d'eux ne s'était jamais vraiment posé la question et parce que le maître de maison n'avait pas songé à remplir leurs verres avant le début des débats, ce qui les obligerait à se lever pendant que quelqu'un parle, attitude pour le moins mal polie...

- Bah, dit Jean-Simon, disons que le système, c'est l'ensemble des choses qui font tourner le monde ainsi que les mécanismes qui unissent ces choses entre elles. Et au fait, on pourrait pas ramener les bouteilles par ici ?

L'assistance accueillit ces deux remarques avec un bruyant enthousiasme. On plaça les bouteilles au milieu du cercle de réflexion et quand tout le monde fut servi, ce fut Jean-Christian qui pris la parole :

- Oui, enfin, le système, la société, appelle ça comme tu veux. On utilise surtout ce mot pour désigner l'inertie des actions humaines et leur qualité parfaitement incontrôlable. Parce qu'en théorie, l'organisation des hommes entre eux devrait être simple. On est pas si cons tout de même. Mais seulement, avec le développement des échanges internationaux, la rapidité des moyens de transports et de communication, on a été obligé d'appliquer des modèles conçus pour des groupes d'une poignée de personnes avec leur solide identité nationale à groupe unique de 6 milliards obéissant à près de 10 000 sensibilités culturelles différentes. Du coup, c'est la merde.

- Heuuu... intervint Marie-Géraldine. Ca a toujours été plus ou moins la merde.

- C'est vrai, rétorqua Jean-Christian, mais nous ne le savions pas ! Et personne ne culpabilisait pour ça !

- Alors c'est pour ça qu'il faut détruire le système, demanda Jean-Vivien. Il ne s'agit pas de rendre la vie des hommes meilleurs, mais seulement de ne plus culpabiliser d'être heureux ?

- En ce qui me concerne, c'est à peu près ça, répondit Jean-Christian. Parce que sans déconner, j'ai pas vraiment à me plaindre de ma vie à moi. Vous avez à vous plaindre vous ?

- On trouve pas de place pour se garer en bas de chez moi, dit Marie-Françoise.

- Et le prix des SMS est trop élevé ! ajouta Jean-Simon.
- Et la télé publique, c'est de la merde, alors que je paie ma redevance, renchérit Pierre-Alexis.

Les remarques se mirent alors à fuser... Sans que personne ne s'en douta, beaucoup de problèmes majeurs semblaient rendre la vie de nos amis révolutionnaires impossible...

"On m'oblige à mettre ma ceinture de sécurité alors que ça ne dérange personne d'autre que moi", "Le champagne en première classe des vols Air France est tiède alors qu'il fait -55° derrière le hublot", "Les hôtels Mercure ne servent pas le petit déjeuner après 10h du matin", etc.

Quand s'apaisa enfin ce vent de protestation, il fut convenu que pour toutes ces raisons, il était primordial, primo, de détruire le système et secondo, d'ouvrir une troisième caisse de Bordeaux.

Episode 5

Jean-Fabien tenta une première fois d'ouvrir les yeux à 7h du matin, quand l'angélus se mit à résonner dans sa tête comme s'il avait été fixé à la cloche de l'église voisine.

Ses paupières semblaient soudées entre elles par une curieuse matière pâteuse et un violent mal de crâne le tirait. Il essaya de distinguer des voix, ou quelque signe de vie, perçant dans le vacarme des "ding" et des "dong" grondant à l'intérieur de lui, mais ne distinguant rien, se mit en quête de sa femme, aidé de sa main gauche, tâtonnant au hasard le parquet poisseux. Le contact de la main de Marie-Mireille se refermant sur la sienne le rassura et dans un effort surhumain, il réussit finalement à rouler sur le côté pour se blottir contre elle juste avant de sombrer à nouveau dans le sommeil.

Trois heures plus tard, il reprit connaissance alors que quelqu'un semblait lui administrer de petites claques sur la joue. Un peu plus vaillant, la conscience en ordre de marche, il réussit à grommeler et se frotter les yeux nerveusement. Quand il les ouvrit, il distingua devant lui une silhouette féminine, dessinée dans un océan opaque.

- Jean-Fabien, murmurait-elle. Jean-Fabien, réveille-toi, on s'en va.
- Marie-Mireille, balbutia-t-il, pas tout à fait convaincu.

Car si Marie-Mireille était devant lui, agenouillée à lui tapoter la joue, alors contre qui était-il blotti ? Il tourna la tête, fit un effort de mise au point et à sa grande stupeur, c'est l'image de François-Firmin qui apparut à côté de lui. Il avait la langue pendante qui traînait sur le parquet, les yeux révulsés et ses narines étaient comme deux minuscules geysers de morve entrant en activité à chacune de ses expirations.

Jean-Fabien lâcha nerveusement cette main qu'il avait pris pour celle de Marie-Mireille et s'écarta avec dégoût.

- Nom de dieu, dit-il, à quatre pattes, mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Une violente gifle lui démonta la mâchoire et il s'écroula dans ce qui semblait être une flaque de vomi encore tiède.

- Ne jure pas, Jean-Fabien, disait Marie-Mireille. La situation est exceptionnelle, d'accord, mais ça n'est pas une raison pour offenser le Seigneur.

Elle l'aida à se relever, shootant au passage dans les cadavres de bouteilles de Bordeaux qui jonchaient le sol. Le couple tituba jusqu'à la porte d'entrée, se soutenant mutuellement.

Avant de sortir, Jean-Fabien fit un effort de concentration pour observer derrière lui à quoi ressemblait cet appartement qu'il quittait. Peut-être pourrait-il y trouver des indices sur les événements de la soirée.

C'était une scène d'apocalypse, comme si un tsunami de Bordeaux Premier Cru s'était abattu sur la centaine de mètres carré de la pièce principale. Tous les convives de la veille étaient encore là, chacun endormis dans des positions impossibles, bouches ouvertes, yeux mi-clos, ronflant ou non, certains dévêtus, partiellement ou totalement, tandis qu'aucune latte de parquet ne semblait avoir été épargnée par la folie humide des occupants. Taches noirâtres de vin, grumeleuses de dégueulis, côtoyaient d'autres souillures liquides que Jean-Fabien préféra ne pas reconnaître.

Les porte-fenêtres donnant sur la terrasse étaient grandes ouvertes, les rideaux à demi déchirés flottant dans la légère brise du matin.

La terrasse... Une image terne remonta des tréfonds de la mémoire de Jean-Fabien, comme celle d'un puzzle monté trop vite. Il y avait Jean-Christian, debout sur le parapet, nu au cœur de la nuit, brandissant une bouteille de Bordeaux vers les étoiles et criant à la ville en contrebas : "On fait la révolution, bande de connards !".

Tout ça s'était-il réellement produit ? Ou bien la mémoire de Jean-Fabien lui jouait-elle des tours ?

Il préféra ne pas répondre à ces questions tout de suite, détourna le regard, et entreprit de descendre avec Marie-Mireille les six étages qui les séparaient du rez-de-chaussée.

Tout au long de la descente, et comme pour se persuader qu'il n'avait pas été la veille en pleine possession de sa conscience, ce qui pourrait peut-être plaider en sa faveur le jour où il faudrait décider du salut de son âme, il ne cessa de se répéter à voix basse : "Putain, mais qu'est-ce qui s'est passé ?"

Episode 6

- **Quel jour on est, demanda Jean-Vivien.**

Dans les regards las de ses camarades, plongés dans leur tasse de café respective, aucun début de réponse ne semblait poindre.

Depuis que le petit groupe était levé, pas une question n'avait d'ailleurs trouvé de réponse, comme si en l'espace d'une nuit, les certitudes de chacun s'étaient soudain volatilisées pour laisser la place à une incompréhension hagarde.

- Nous n'aurions pas dû nous bourrer la gueule, murmura Jean-Christian, comme pour lui-même. Même Lénine avait fini par virer sa maîtresse car cette occupation l'écartait de la révolution. Et il n'écoutait plus Beethoven...

- Beethoven est anti-révolutionnaire ? demanda Marie-Géraldine.

- Tout ce qui n'est pas la révolution écarte de la révolution, confirma Jean-Christian. D'ailleurs, je vais changer ma sonnerie de portable.

Et pendant qu'il passait en revue toutes les mélodies intégrées à son téléphone afin de trouver celle qui avait la tonalité la plus insurrectionnelle, les invités débarrassèrent la table succinctement et entreprirent de retrouver leurs effets personnels dans le chaos de fringues et de déchets éparpillés dans l'appartement.

- Putain, gueula Marie-Géraldine, qui est le con qui a dégueulé sur mon sac Prada ?

- Hey, gloussa Marie-Françoise, qu'est-ce que c'est que ça ?

Les regards se désintéressèrent de la lente décomposition du cuir du sac de Marie-Géraldine, dévoré par les sucs gastriques d'un estomac non-identifié pour se tourner vers Marie-Françoise qui tenait dans la main un large bout de nappe en papier. Au crayon rouge, une main tremblante y avait écrit un petit paragraphe.

Tout le monde se regarda mais de toute évidence, il était inutile d'insister, car aucun d'eux n'avait le moindre souvenir de ce qui s'était passé durant la nuit, et ce dès sonnés les douze coups de minuit. Six heures de leurs vies s'étaient tout simplement volatilisées dans un repli du temps, là où pourrissent les grandes idées et l'aveuglante lumière de l'espoir.

- C'est quoi, demanda nerveusement Jean-Simon, vas-y, montre.

Marie-Françoise s'approcha du groupe et présenta fièrement le morceau de nappe.

Message à l'attention du passé. Nous sommes le futur. Ici, le monde est pur et beau. Tout est terminé. La révolution a eu lieu. Et nous n'avons plus qu'à attendre que s'éveille la colère que nous avons semé. Notre manifeste est écrit. Il servira de guide aux générations qui viennent. Prenez en soin et diffusez le partout où il sera possible. Bonne chance.

- Celui qui a écrit ça devait être dans un sale état, plaisanta François-Firmin.

- On était tous dans un sale état, fit remarquer Jean-Vivien.

- Personne ne se souvient de rien, demanda Pierre-Alexis. Même pas un petit détail, quelque chose ?

Il n'eut comme réponse que les mines déconfites de ses camarades guérilleros.

Pourtant, sans que personne s'en aperçut, un nuage sombre passa derrière les yeux de Jean-Christian. Il tourna lentement la tête vers François-Firmin, qui lui rendit son regard en fronçant les sourcils.

C'était une sensation floue, et pour le moins imprécise, mais l'un comme l'autre la ressentirent au même instant, comme si leurs destins s'étaient croisés dans un point lointain du passé, mais que plus rien n'en subsista désormais.

- Hey, dit Marie-Géraldine, si on allait dans ma piscine ? Après une cuite en général, ça me fait du bien quelques brasses. Ca remet les idées en place.

Le comité révolutionnaire vota à l'unanimité cette résolution et remit à plus tard le nettoyage de l'appartement de Jean-Christian.

- Mais au fait, intervint Pierre-Alexis, quelqu'un a vu partir Marie-Mireille et Jean-Fabien ?

Pour la deuxième fois, les regards impassibles de François-Firmin et de Jean-Christian se croisèrent.

Episode 7

- **Ah ? Vous faites la révolution ?** demanda Bertrand-Jacques, le père de Marie-Géraldine, accroupi au bord de la piscine.

C'était une belle journée.

Quelques nuages à la course rapide permettaient aux baigneurs de se rafraîchir le temps d'un passage devant le soleil de plomb. Les corps épuisés et meurtris par la soirée de la veille profitaient de la poussée d'Archimède pour oublier un instant leur harassante lourdeur.

- Nous avons décidé de nous réapproprier les outils de production, confirma Jean-Christian.

- C'est la lutte des classes, plaisanta Bertrand-Jacques. La classe éco contre la première classe ! Ahah ! Vous êtes marrants, vous, les jeunes.

- Et pourquoi, demanda Pierre-Alexis. Vous étiez où en mai 68 vous, monsieur, si je puis me permettre ?

- Je faisais la lutte des classes aussi, répondit-il. Comme on avait pas école, on a organisé un grand tournoi de foot avec toutes les classes du collège. On a perdu en finale. C'était la lutte finale ! Ahah !

Ces allusions de mauvais goût ne faisaient pas du tout rire nos camarades insurgés. Ils avaient déjà beaucoup à faire avec leur propre conscience, se perdant en recherches de justifications concernant l'utilité d'une nouvelle révolution bourgeoise, et de ce fait, la moindre critique envers leur tout nouveau mouvement idéologique était comme un coup de poignard qu'il fallait rapidement esquiver de peur de semer le doute dans leurs esprits rebelles mais néanmoins fragiles.

- Notre statut social ne change rien à notre légitimité de changer le monde et de détruire le système, dit Jean-Simon, se séchant sur un transat de l'autre côté du bassin. D'ailleurs, nous avons cet avantage sur le prolétariat que nous ne sommes pas aliénés par le travail et pouvons donc consacrer tout notre temps à la révolution.

- Je vois ça, rigola Bertrand-Jacques. Mais dites-moi, vous avez déjà décidé d'une ligne idéologique ? Vous êtes plutôt du genre communiste ou bien affiliés à la Première Internationale ?

- Non, répondit Jean-Vivien qui faisait la planche et qui de surcroît n'avait pas bien entendu la question, les oreilles partiellement immergées, nous sommes contre les multinationales ! Il faut réorganiser l'économie sur la base du commerce équitable !

- Oué ! cria Marie-Géraldine, que cette translation orthographique arrangeait bien, nous allons éradiquer l'économie de marché qui hiérarchise les besoins des hommes en organisation pyramidale !

- Ca ne veut rien dire, Marie-Géraldine, dit Bertrand-Jacques.

- Papaaaaaaa ! couina-t-elle. Pour une fois que je m'intéresse à quelque chose, tu pourrais au moins me soutenir ! C'est toujours pareil, merde. C'est comme la fois où je voulais me présenter à l'élection de Miss Ile de France. Tu me dénigres sans arrêt !

Jean-Christian plongea bruyamment afin de faire diversion et épargner aux autres le dialogue qui menaçait de s'engager.

- Putain de fasciste, cria François-Firmin, t'as éclaboussé mon Palm !

- Oublie ces ustensiles inutiles, répliqua Jean-Simon, nous devons réduire nos besoins.

- Oué oué, c'est ça, tu dis ça parce que toi, t'as pas de Palm. Pourquoi c'est moi qui devrait réduire mes besoins ? Tu prônes le nivellement par le bas, d'accord, mais à ce moment-là, montre l'exemple et jette ton portable dans la piscine, ok ?

Piqué au vif, Jean-Simon écarquillait de grand yeux.

- Mais parfaitement que je vais le jeter, finit-il par dire en fouillant dans son sac. Et tout de suite, nom de dieu !

Un tonnerre de protestation gronda autour du bassin et malgré les interventions musclées de Jean-Vivien et Marie-Françoise qui le plaquèrent au sol, Jean-Simon eut tout de même le temps de balancer son Nokia 3210 à la gueule de Jean-Christian. Le téléphone rebondit sur son crâne et finit sa course à hauteur du grand bain en provoquant un petit "plouf" d'adieu.

- Putain, mais t'es con, hurla Jean-Christian. T'aurais pu le revendre ! Ca aurait alimenté notre fonds de soutien révolutionnaire !

Episode 8

Même s'il n'en avait pas fait part à ses camarades, la tête de Jean-Christian tournait sérieusement depuis sa violente rencontre avec le Nokia de Jean-Simon. Sa vue semblait atteinte, elle aussi, car une sorte de voile rouge recouvrait tout son environnement comme un calque de Photoshop tandis que de petites étoiles jaunes ne cessaient de papilloter devant ses yeux. Mais malgré une légère douleur sur le haut du crâne, cette sensation n'était pas vraiment désagréable. Ainsi, il flottait paisiblement, désormais seul dans l'eau, les autres s'engueulant, les transats disposés en cercle, à propos de la technologie qu'il était utile de conserver pour mener à bien leur révolution sans se compromettre.

- Je suis désolé, disait Marie-Françoise, mais par exemple, un rassemblement altermondialiste comme celui de Seattle n'aurait jamais pu avoir lieu si Internet et les SMS n'avaient pas existés. Alors révolutionnaire ou pas, il y a bien quelqu'un qui a payé une connexion et engraisé une multinationale.
- La communication de masse se paie, même si elle est révolutionnaire, ajouta Jean-Vivien. On va tout de même pas s'envoyer des pigeons voyageurs tout ça pour rester intègres !

Leurs voix se perdaient progressivement dans l'écho d'elles-mêmes pour ne former qu'une masse de fréquences sourdes et aquatiques. Les yeux mi-clos, un sourire débile figé sur les lèvres, Jean-Christian se laissa couler sous l'eau comme un lamantin fatigué. Ici, tout était plus calme.

"Tout le monde devrait embrasser les profondeurs au moins une fois par jour, pour faire le point avec sa conscience." pensa-t-il en essayant de se remémorer les événements de la veille.

Il y avait eu cette discussion sur la présence de Marie-Mireille et Jean-Fabien. Tiens... Où étaient-ils passés ces deux-là, d'ailleurs ? Probablement en train de se confesser dans une église quelconque. Mais confesser quoi ? Est-ce qu'une personne présente lors de cette soirée se rappelait de quoi que ce soit ? Car après la liste de doléances qu'ils avaient chacun formulée sur le coup des minuit, c'était le trou noir et chaque souvenir se dissolvait comme le chlore dans l'eau de la piscine de Marie-Géraldine, lequel, d'après elle, ne ruinait pas l'environnement "puisque parfois, je retrouve ces putain de crapauds en train de piquer une brasse dans mon bassin, putain, c'est dégueulasse".

Jean-Christian esquissa un sourire, à deux mètres sous la surface calme de l'eau. Qu'est-ce qui était le plus dégueulasse en effet ? Utiliser des dizaines de mètres cube de flotte pour le simple plaisir de se rafraîchir alors que la moitié de la planète crève de soif ? Ou bien deux malheureux crapauds devenus complètement fous du fait de la destruction de leur écosystème en proche banlieue parisienne ? De la même manière, qui avait conscience qu'on se servait d'eau potable pour évacuer notre merde dans les canalisations ? Et qui se doutait que laisser une entreprise privée contrôler un réseau d'approvisionnement en eau définirait une nouvelle géopolitique quand viendra ce jour où la planète sera sèche ?

Il y avait décidément du boulot si on voulait changer tout ça... Car la liste des abominables injustices s'allongeait à mesure qu'on se mettait à y penser, ce qui était d'ailleurs la raison pour laquelle personne n'avait préféré le faire jusqu'à présent.

- Regardez, dit une voix qui ressemblait à celle de Marie-Françoise, il se réveille.
- Hein ? Quoi ? balbutia Jean-Christian en ouvrant les yeux.
- Sache que ton geste, même avorté, restera dans les annales de cette révolution en marche, dit Jean-Simon. Mais nous avons besoin de toi, car tu es un leader. Tu es le seul à avoir une formation de management, alors nous ne pouvons pas nous permettre de te perdre.

Jean-Christian regarda autour de lui. La pièce était blanche et ressemblait à une chambre d'hôpital.

- Nous allons rédiger un communiqué de presse, dit Marie-Françoise, pour expliquer que tu as tenté de mettre fin à tes jours du fait de la pression du grand capital. Tiens, écoute ce que j'ai déjà écrit.

Elle posa sur ses genoux le PC portable ToughBook CF-18 de Panasonic qui n'était guère plus grand que le Palm de François-Firmin, ouvrit Word et commença à lire :

- "L'oisiveté dans laquelle nous plonge le surplus de richesses nous conduit directement au dénigrement de nous-mêmes, à la dépression et enfin au suicide. Car pour peu qu'on ait de la cervelle, la culpabilité d'être riche est une bombe à retardement qu'aucune participation à un mouvement alter-mondialiste quelconque ne peut désamorcer. La sensation de faire le mal sans y penser l'emportera toujours sur celle de faire le bien pendant notre temps libre. Nous ne prendrons pas de carte de membre chez ATTAC. Nous nous engageons dans une lutte révolutionnaire visant à redéfinir..."

Elle arrêta sa lecture.

- A redéfinir quoi, demanda Jean-Simon.
- Bah j'en sais rien, dit-elle. J'attendais que Jean-Christian se réveille pour la suite.

Episode 9

Il existait peu de groupes révolutionnaires capables de contrôler tous leurs éléments. Et fatalement, toujours arrivait ce moment où la radicalisation s'emparait d'un membre, lequel quittait la structure pour marcher seul vers son destin de martyr au nom d'idéaux que lui-seul et sa folie pouvaient à présent comprendre.

C'est pourquoi Marie-Géraldine sortit de l'hôpital pendant que les autres planchaient encore sur la rédaction du communiqué de presse annonçant la présumée tentative de suicide de Jean-Christian.

- On peut passer des heures à discuter sur les raisons qui nous poussent à la révolte, songeait-elle en cherchant les clés de la BMW M3CSL de son père dans ses poches, mais si nous sommes persuadés de la pertinence de l'action, pourquoi perdre du temps à se justifier aux yeux d'un monde qui ne pourra de toute manière jamais nous comprendre ?

Elle chaussa ses lunettes de soleil et les 360 chevaux-vapeur grondèrent quand elle enfonça la pédale d'accélération. Néanmoins, la voiture n'avança pas car Marie-Géraldine, dans sa hâte terroriste, avait oublié de passer une vitesse. Il fallait dire aussi que la jeune fille n'était pas particulièrement douée au volant. Elle avait en effet réussi à obtenir son permis grâce à un copieux dessous de table que son père s'était résigné à verser après son quatrième examen de conduite. Elle n'en était pas particulièrement fière mais se rassurait en se disant que "merde, ce con d'inspecteur n'a pas de seins en silicone, comment il pourrait comprendre que ça gêne quand on fait un créneau ?". Elle enclencha la première et démarra sur les chapeaux de roues, grillant au passage la priorité à un semi-remorque qui arrivait par derrière et qui ne se priva pas pour klaxonner nerveusement.

- Va te faire enculer, gueula Marie-Géraldine en tendant son majeur par la fenêtre. Pollueur de merde ! Je suis pour le transport ferroviaire !

La BM pénétra dans le cœur de Paris aussi vite et aussi facilement que les chars américains dans Bagdad. Le regard noir et fixé sur cet avenir radical qui lui tendait les bras, Marie-Géraldine mettait sur pieds son plan d'action, le vent qui s'engouffrait par sa fenêtre ouverte faisant flotter sa chevelure blonde dans l'habitacle comme si elle avait été en apesanteur.

- Je suis l'esclave de références esthétiques que je ne maîtrise pas, ruminait-elle. Le culte que je voue à la beauté construite et au mimétisme couturier aliène en moi toute forme de créativité et atrophie mon imagination. J'ai l'impression de trouver belles toutes ces choses que je vois dans les vitrines des magasins à la mode, mais en réalité, cette sensibilité n'est rien d'autre que le paravent qui dissimule mon désir de possession matérielle et de la reconnaissance sociale associée. Même la composante sexuelle n'a plus cours dans le mode de pensée dans lequel je suis engluée. Je ne m'habille plus pour séduire en vue d'un accouplement sauvage et anti-social mais au contraire pour écraser de ma pertinence vestimentaire les autres femmes qui n'auront eu ni l'intelligence ni les moyens de se mettre à mon niveau. Je vis une compétition destructrice en vue de l'accumulation d'un capital socio-esthétique que je suis censée faire fructifier lors de l'hypothétique mariage d'intérêts auquel je me prépare malgré moi.

Pendant qu'elle alignait ces phrases à une allure névrotique, des larmes s'étaient mises à couler sur ses pommettes, puis sur ses joues, et des sanglots étranglèrent régulièrement sa litanie anti-consumériste avant que celle-ci ne disparaisse dans le chuintement humide de sa rage.

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et s'aperçut alors que son maquillage avait coulé partout sur son visage, ce qui la faisait ressembler à un mineur tout droit sorti du puits où il venait de racler le charbon brut pendant une journée entière.

Elle fut prise de stupeur et fouilla nerveusement dans son sac afin de retrouver sa trousse à maquillage.

- Putain de capitalistes de merde, bougonnait-elle, ils vont comprendre ce que c'est qu'un militant d'extrême-gauche remonté à bloc !

Elle profita que le feu était au rouge pour arranger un peu son apparence. Puis une idée lui vint à l'esprit. Elle se souvint de la collection automne/hiver 2004/2005 de Yves Saint Laurent, et d'un superbe ensemble noir pantalon et veste qui ferait merveilleusement office de tenue révolutionnaire.

- Raaaah, réfléchit-elle, c'est la collection printemps/été de merde qui est en magasin en ce moment... Il va falloir que je que j'aille à l'atelier. Mais peu importe ! Ca coûtera le prix que ça coûtera, mais je peux pas entreprendre la moindre action terroriste habillée comme ça !

Elle profita donc du feu rouge pour faire demi-tour et prendre illico la direction des ateliers Yves Saint Laurent.

Le changement était en marche. Le monde allait bientôt trembler.

Et au moins, Marie-Géraldine serait bien habillée.

Episode 10

- Tu penses que nous avons pêché cette nuit, demanda Jean-Fabien à sa femme.

C'était la première fois, depuis qu'ils étaient rentrés chez eux, que l'un d'entre eux abordait cet épineux sujet. La journée s'était déroulée entre somnolence, siestes et interminable petit déjeuner sur la terrasse de leur appartement du 7^e arrondissement, à regarder de minuscules points noirs monter et descendre la carcasse de métal de la Tour Eiffel, petits Sisyphe hisnant leur curiosité au sommet d'une tour de Babel décharnée.

- Ne sois pas ridicule, dit Marie-Mireille, tu sais très bien que Dieu se moque de ce que nous faisons. Seul lui importe notre poids politique et la pertinence avec laquelle nous organisons nos groupes de pression.

- Je n'aime pas quand tu parles de la foi comme ça, répliqua Jean-Fabien.

- C'est pourtant la vérité, continua-t-elle. Nous sommes les orangs-outans dans La Planète des Singes. Notre rôle est de préserver ce qu'il y a de naturel en l'Homme, de l'écartier autant que possible de la science et de la connaissance afin qu'il ne s'autodétruisse pas. Tout le reste n'est que du folklore...

Jean-Fabien fronça les sourcils et tenta de percer, derrière la froideur des traits de sa femme, l'ombre d'un sourire qui aurait pu lui laisser penser qu'elle plaisantait. Mais il ne trouva rien et s'effraya devant cette inhabituelle franchise.

- Tu ne peux pas réduire les Ecritures à un banal traité d'éducation civique, Marie-Mireille. Ce serait nier la morale. Or il existe une morale. Et il existe une justice. Et le jour du Jugement Dernier, nous aurons à répondre de nos actes, que tu le veuilles ou non.

- Dieu nous aime, Jean-Fabien, et il a confiance en nous. Le simple fait d'avoir manifesté contre le PACS nous a ouvert les portes du Paradis. Maintenant, il faudrait tuer, et encore, pour se voir refuser l'entrée. Rassure-toi, mon chéri, nous ne risquons plus rien.

Elle bu une gorgée de son mug et sortit une bouteille de sous la table pour verser une lampée dans son café.

Jean-Fabien écarquilla grand les yeux.

- Marie-Mireille, s'offusqua-t-il, tu mets du whisky dans ton café ??

Le jeune homme comprit alors pourquoi sa femme semblait si étrange depuis quelques heures. Par désespoir ou égarement, elle avait tout simplement cédé à la tentation de se bourrer la gueule pour oublier ce qui restait à oublier de cette sordide soirée. Il pouvait presque voir l'ombre s'abattre sur leur terrasse ordinairement ensoleillée à cette heure de la journée, comme si les ailes du Grand Oiseau Noir de la Débauche avait tournoyé au-dessus d'eux, attendant le moment propice pour plonger et déchiqueter ce qui leur restait d'intégrité.

- Au lieu de pousser des croassements de grenouille de bénitier, lança Marie-Mireille, je pense que tu devrais relire Pascal, mon chéri.

- Ecoute, je ne souhaite pas entamer un débat théologique avec une personne en état d'ébriété. Je reviendrais quand tu auras dessaoulé.

Sur ces mots, Jean-Fabien se leva et sortit de l'appartement en claquant la porte pendant que Marie-Mireille ricanait. Elle avala une autre gorgée d'Irish Coffee artisanal et se pencha à son balcon.

Quelques étages plus bas, elle vit apparaître la chevelure soignée de Jean-Fabien qui sortait de l'immeuble d'un pas soutenu. Au même instant, une Renault Mégane gris métallisé freina de toutes ses plaquettes, laissant des marques de gomme sur trois mètres derrière elle.

Marie-Mireille vit Jean-Fabien qui s'approchait de ce qui semblait être la vitre baissée de la berline. Puis la portière arrière s'ouvrit et il s'y engouffra avant que la voiture ne redémarre à toute allure avec

le même crissement de pneus et disparaissent au coin de la rue. Marie-Mireille resta figée sur place, son mug à la main.
Au loin, les touristes microscopiques continuaient de monter et descendre les 1792 marches de la Tour Eiffel.

Episode 11

Dans la chambre d'hôpital, l'heure était au brainstorming. Termes révolutionnaires et réflexions anarcho-syndicalistes virevoltaient dans la pièce à un rythme effréné comme si tous s'étaient subitement retrouvés sur le plateau de "Question pour un champion" lors d'une épreuve des quatre à la suite portant sur "le vocabulaire du militant de gauche dans l'histoire".

Saoulé de "lumpenprolétariat", de "lutte des classes", "action directe", "capital", "économie de marché", et autres "éco-guerriers", Pierre-Alexis craqua le premier et sous prétexte d'aller fumer une clope, descendit sept étages de l'Hôpital Beaujon et entreprit une petite balade dans les environs.

Depuis toutes ces années qu'il connaissait le groupe, il avait pris l'habitude de s'éclipser de temps à autre afin d'échapper à ces délires idéologico-ludiques qui revenaient régulièrement dans les discussions, comme s'il était impératif que chacun se prouve à soi-même qu'il n'était pas un salaud insensible à la misère des autres.

C'était probablement pour cette même raison qu'un hiver, il y a quelques années, Marie-Françoise avait réussi à tous les convaincre de devenir bénévoles pour les Restos du Cœur. Et même si Pierre-Alexis avait mûri au fond de lui la conviction que l'aide associative para-humanitaire n'était que le pansement sur la plaie que leur mode de vie ne cessait de triturer, il les avait quand même suivi et avait passé tous ses week-ends à transporter des palettes de boîtes de conserve dans des entrepôts où la température avoisinait le zéro absolu. A défaut d'avoir été utile à quiconque, il en avait donc au moins retiré un entraînement physique que jamais ses matinées passées à boire des coups au bar de la salle de gym n'auraient pu lui procurer.

Il marcha quelques minutes dans les allées vides qui entouraient l'hôpital, bloc de pierres compact barrant l'horizon de sa densité ocre, et son regard s'attarda sur les fenêtres du bâtiment. Il se mis alors en tête de chercher la chambre de Jean-Christian mais renonça devant la somme invraisemblable de vitres. Derrière chacune d'elle, une vie était en train de renaître, ou de s'éteindre, et cette prise de conscience lui fit tourner la tête. Il se souvint alors de la manière dont étaient conçues ces fenêtres. Il l'avait remarquée à ce moment où la conversation était devenue assez pénible pour qu'il entreprenne de laisser fureter son regard et son imagination dans la pièce. Chacune des ouvertures était bloquée par un système mécanique de sécurité qui empêchait de les ouvrir de plus de dix centimètres. Ainsi, il était possible pour un malade hospitalisé d'avoir un peu d'air de l'extérieur, mais tout était conçu pour qu'il ne puisse jamais se jeter par la fenêtre. Ce système éveilla en Pierre-Alexis la désagréable sensation de se trouver lui-aussi, bien que libre et en bonne santé, dans une chambre d'hôpital sociale, avec la possibilité de sentir, de voir et d'entendre tout ce qui pouvait se passer à l'extérieur, mais aucun moyen d'y accéder, à moins de tout briser et d'entamer une vertigineuse chute dans le vide, avant le fracas mortellement anodin avec le béton d'une cour réservée aux ambulances...

Il jeta son mégot dans un massif de verdure gris et rachitique et retourna tranquillement vers l'entrée de l'hôpital. Il s'arrêta pourtant net quand il remarqua, dans le sas des portes automatiques, la silhouette de François-Firmin qui sortait.

Le jeune homme semblait soucieux, jetant des regards méfiants autour de lui, comme s'il essayait de partir en s'assurant que personne ne le voyait. Pierre-Alexis glissa lentement derrière un arbre et continua d'observer son camarade qui détaillait.

Il le suivit sur une petite centaine de mètres en prenant garde à toujours rester à proximité d'une cache, au cas où François-Firmin se retournerait, et le vit finalement sortir ses clés de sa poche.

Les clignotants de sa voiture s'activèrent et un petit bip signala l'ouverture des portes.

François-Firmin glissa à la place du conducteur et démarra en trombes.

A la fois amusé et surpris par la scène à laquelle il venait d'assister, Pierre-Alexis se remit en marche vers l'hôpital.

Dans l'ascenseur qui l'emmenait au septième étage, il se retrouva à côté d'un homme en chaise roulante qui semblait atteint d'une maladie particulièrement vicieuse puisqu'elle le forçait à tirer constamment la langue, le regard figé vers une hypothétique atrocité dont la vue semblait le remplir d'une indicible terreur.

- Peut-être, songea Pierre-Alexis, qu'il a un pied dans l'autre monde et qu'il tremble devant le sort qui nous attend tous.

Il retrouva les autres exactement au même point de la conversation, englués dans les concepts de "classe dominante" et de "pouvoir symbolique".

Il restait donc Jean-Christian, alité mais l'esprit aiguisé comme un silex du paléolithique supérieur, Marie-Françoise, agenouillée à son chevet et buvant ses paroles et Jean-Simon et Jean-Vivien, dont le lien cosmique ne cessait de se nouer, les obligeant à dire les mêmes choses au même moment, ce qui en plus d'être incompréhensible, était assez agaçant.

- Vous savez pourquoi François-Firmin est parti, demanda Pierre-Alexis, interrompant un discours simultané de Jean-Vivien et Jean-Simon sur l'importance de la force armée dans toute révolution qui se respecte.

- Ah ? Il est parti, répondirent-ils de concert.

- Voué, dit Pierre-Alexis, je viens de le croiser sur le parking. Il semblait pressé.

- Nan, je sais pas, dit Marie-Françoise. Il voulait peut-être faire un tour avec sa nouvelle voiture.

- Ah ? Il a une nouvelle voiture, demanda Jean-Christian.

- Oué, une super Mégane gris métallisé, dirent Jean-Vivien et Jean-Simon en même temps.

Episode 12

Marie-Géraldine tambourinait sur la porte métallique d'un entrepôt anonyme.

- Ouvrez-moi, bon dieu ! Je suis une bonne cliente ! C'est demain les soldes ! Je vais payer plein pot alors faites pas chier !

Le soleil était maintenant couché et l'éclairage public avait changé toutes les villes de France en foyers orangés, comme autant de braises qu'un simple souffle aurait suffi à embraser d'un coup. Si l'entrepôt de Yves Saint Laurent était de toute évidence fermé, la jeune fille ne l'entendait pourtant pas de cette oreille, et mue par une motivation libertaire sans borne, elle ne semblait pouvoir s'empêcher de fracasser toute la nuit des deux poings l'énorme porte coulissante qui la séparait de la collection Automne/Hiver 2004/2005.

- C'est un refus de vente, bande de salauds ! Vous savez pas qui je suis ! Je vais vous envoyer mes avocats au cul, ils vont vous saigner !

Au troisième étage de l'immeuble juste en face, une fenêtre s'ouvrit et une tête hirsute en sortit.

- Bon c'est pas un peu fini, ce bordel, lança l'homme dont le ton excédé laissait supposer qu'il devait ruminer son intervention depuis déjà plusieurs minutes. Si c'est fermé, c'est fermé, putain ! Y'a personne dans cet entrepôt à la con alors c'est pas la peine de taper et hurler comme une débile mentale, ça changera rien !

Marie-Géraldine se retourna lentement vers l'origine de cette voix, un peu à la manière d'une tourelle de tank qui s'apprêtait à balancer un obus une fois que la cible aurait été verrouillée.

- Ecoutez-moi moi bien, sale connard d'aliéné, lança-t-elle. Si ça vous amuse qu'on vous dise quand et où faire vos courses comme un mouton consumériste de merde, c'est votre problème, mais me faites pas chier quand j'essaie de briser les entraves qui me tiennent à l'écart du bonheur, ok ?

- Ah oué ? s'indigna l'homme. C'est ça votre bonheur ? Acheter un ensemble Yves Saint Laurent à dix heures du soir et casser les burnes de tout le quartier par la même occasion ? Petite connasse nihiliste, va. Moi je fais les trois huit, alors viens pas me parler de bonheur. Ton bonheur de bourgeoise pourrie, tu te le colles au cul, tu rentres chez toi, et t'iras faire les soldes demain avec tes morues de copines, comme tout le monde !

Marie-Géraldine était bouillante, prête à tout, et en particulier à l'action, réfléchissant tout en gueulant avec lequel des produits de maquillage présents dans son sac elle pourrait confectionner rapidement un cocktail Molotov à envoyer dans la gueule de ce type là haut.

- Nihiliste, couina-t-elle, moi, nihiliste ? Nom de dieu, mais c'est pour vous tous que je me bats et c'est vous qui allez récolter les fruits de mon combat pendant que je serai en train de flamber sur un bûcher contre-révolutionnaire ! Alors même je veux bien comprendre que vous soyez tellement dévorés par votre absence de culture au point de ne pas avoir la force de la révolte, mais laissez au moins agir ceux qui ont les couilles de s'élever contre le système !

- C'est toi, le système, répliqua le type.

- Vas-y, puté, retraite moi encore une fois de système et je les monte ces putain d'étages. Je vais t'apprendre deux trois principes de base marxistes à coup de latte dans la gueule ! C'est pas parce que je suis humaniste que je vais me laisser emmerder par un demeuré lumpenprolétarien !

Elle ponctua sa phrase en mettant un violent coup de pied dans une poubelle qui traînait par là. Emportée par son élan, son pied d'appui sembla se dévisser et tout son corps fit une vrille disgracieuse, le talon aiguille de sa chaussure plantée dans une fissure du goudron. Elle poussa un hurlement de douleur tout en s'écroulant sur le sol, la jambe gauche tordue à 280°.

Au troisième étage de l'immeuble, le type ne savait pas vraiment s'il fallait rire ou vomir devant ce spectacle, le bruit des os qui se brisaient ayant résonné dans toute la rue comme un sinistre glas.

- Nom de dieu, ne trouva-t-il qu'à marmonner en refermant sa fenêtre.

Les yeux de Marie-Géraldine, étendue sur le sol, roulaient comme ceux d'une bête prise au piège. Elle examina sa jambe pliée. Dans quelques minutes, elle le savait, la douleur serait trop violente et elle perdrait connaissance. Le temps était donc compté. Alors que deux minutes plus tôt, elle projetait de se jeter sur son sac à main pour préparer une bombe artisanale, la distance qui l'en séparait s'était subitement allongée, et si désormais elle voulait atteindre son téléphone portable, il allait falloir qu'elle rampe jusque là-bas, traînant derrière elle sa jambe impeccablement épilée, mais totalement inutile.

Elle prit appui sur ses avant-bras et essaya d'avancer.

Un éclair de douleur lui traversa la moelle épinière, comme si un couteau de boucher venait de se planter dans son bassin. Elle hurla de toutes ses forces.

Tout autour, aucune fenêtre ne semblait bouger.

Tranquillement, pensa-t-elle, ces connards de voisins étaient en train de prendre leur revanche, tout en regardant la fin de Julie Lescaut. Confortablement assis sur leurs canapés bon marché, sans aucune concertation, ils avaient décidé de la laisser crever là. Comme ça, simplement, symboliquement, la force immonde du bon sens public la mettait à mort.

- Voilà exactement comment on étouffe les révolutions, pensa-t-elle encore. En restant le cul assis devant sa télé. Il ne faut rien de plus. Ca suffit.

Episode 13

La Mégane grise emprunta le boulevard périphérique à hauteur de la Porte de Champerret, respectant scrupuleusement les limitations de vitesse.

Jean-Fabien repensa au regard absent de sa femme qu'il venait de quitter, un regard qui lui était étranger, qu'aucune de leur longues années de vie commune n'avait jamais suscité. Que lui était-il arrivé, pensa-t-il. Qu'avait-il bien pu se passer au cours de cette soirée qui puisse à ce point la changer, en si peu de temps ? Allait-elle à son tour devenir une bolchevik débauchée comme ses amis ? Et pire... Allait-elle renoncer à la foi ?

Alors qu'ils sortaient d'un tunnel orangé de l'ouest parisien, les néons publicitaires jetant sur le bitume des halos colorés comme autant de cases magiques à activer, ce fut François-Firmin qui brisa le silence le premier :

- Je sais que tu ne m'aimes pas vraiment, dit-il, et je ne t'aime pas vraiment non plus.

Poli, Jean-Fabien n'osa pas approuver.

- Mais je pense qu'il faut qu'on parle malgré tout, continua François-Firmin. Parce que les événements se bousculent, et que nous ne devons pas laisser pourrir les vieilles rancunes. Le monde attend notre action. Autour de nous, les hommes attendent qu'une voix s'élève et arrête la course folle d'une économie sémantique détraquée. Il nous faut donc régler ce qui peut l'être, afin que le hasard et nos erreurs passées ne nous rattrapent pas quand nous serons dans le bassin bouillonnant de la révolte.

- Si tu le dis, ne trouva qu'à dire Jean-Fabien.

- Alors d'abord, c'est très important, il faut que je te pose une question.

- Je t'écoute.

- De quoi te souviens-tu exactement ? Je veux dire... A propos d'hier soir.

Un silence pesant envahit l'habitacle, d'abord parce que Jean-Fabien ne trouvait rien de très précis à répondre, et à la fois parce qu'il s'inquiétait sérieusement de ce qu'il était sur le point d'apprendre.

Une douloureuse image lui revint en tête.

Ce matin-même, ne s'était-il pas réveillé dans les bras de François-Firmin ?

Il fouilla dans les tréfonds de sa mémoire pour tenter de répondre quelque chose, mais comme c'est souvent le cas dans ces moments, le fil emmêlé du temps ne fit que se resserrer en un noeud incompréhensible et dont la logique s'arrêtait autour de minuit pour reprendre à son réveil, dans le fracas tonitruant de l'angélus.

- De rien, finit-il par avouer en essayant de paraître le plus sincère possible. De rien du tout. Il y a comme un trou noir à la place de cette nuit. Je pense que j'ai un peu trop bu.

- Non, lâcha François-Firmin, sinistre. Tu n'as pas énormément bu. Mais tous les moyens sont bons pour mener à terme une révolution.

- Qu'est-ce que tu veux dire, demanda, inquiet, Jean-Fabien.

- D'abord, il faut que je te prévienne que moi non plus, je ne me souviens que de très peu de choses. Seulement des flashes imprécis, projetés sur le mur sale de ma mémoire. Et je pense que toutes les personnes présentes hier sont dans le même cas. La seule chose à peu près certaine est que nous avons écrit ce mot, à destination du passé, et que nous avons mis l'appartement de Jean-Christian sans dessus dessous.

- Oué, bon, d'accord, s'énerma Jean-Fabien, mais comment tu sais si j'ai bu ou non ?

- A l'hôpital, nous avons parlé avec Marie-Françoise. Je ne sais plus ce qu'elle cherchait dans son sac, mais elle s'est aperçu que son tube de GHB était vide.

- Quoi ? gueula Jean-Fabien. Marie-Françoise se balade avec du GHB ? La drogue des violeurs ? C'est quoi ces conneries ?

- Oui, expliqua François-Firmin. Elle a trouvé une filière par son frère qui voyage souvent en Europe de l'Est. Et son psy lui a conseillé de gober avant les soirées, car ça lui permettrait d'aiguiser son appétit sexuel et même si elle ne se souvenait de rien, son inconscient s'en souviendrait, lui.

- Nom de dieu, mais vous êtes encore plus tarés que je pensais ! Alors tu penses qu'on a tous gobé cette saloperie ?
- Non, lâcha François-Firmin. Il semblerait qu'on ne l'ait pas fait volontairement. Car Marie-Françoise, en voyant son tube vide, a eu un flash elle-aussi. Et elle se souvient maintenant clairement avoir prêté son tube à Marie-Mireille. Nous n'avons pas de certitude, mais il est assez probable que ta femme nous ait tous drogués.
- Nom de dieu, répéta Jean-Fabien tandis que la Mégane continuait de tourner sur la ceinture extérieure du périphérique, comme un électron grisâtre chargé négativement.

Episode 14

Marie-Françoise remonta la couverture rêche de l'hôpital à hauteur des épaules de Jean-Christian.

Il venait de s'endormir, terrassé par les tranquillisants que lui avait administré le médecin. Elle resta quelques minutes à côté du lit à le regarder, à la fois admirative et perturbée par le geste désespéré qu'il venait de tenter. Certes il leur avait dit à tous que c'était un accident et que jamais il n'avait réellement souhaité mettre fin à ses jours, mais la seule éventualité de le voir disparaître avait bouleversé Marie-Françoise à tel point qu'elle ne pouvait plus désormais le laisser seul.

Jean-Vivien et Jean-Simon étaient partis ensemble vers 21h30, de plus en plus perturbés par leur synchronisme qui devenait proprement maladive, et Pierre-Alexis n'avait pas traîné non plus et était parti rejoindre les "Blitz Bandits", groupe de reggae avec lequel il répétait deux soirs par semaine.

Dans la chambre blanche du septième étage, Marie-Françoise était donc maintenant seule, luttant contre l'envie de passer la nuit au chevet de celui qu'elle avait toujours aimé, sans jamais oser lui dire. Quelle vie, pensait-elle, y avait-il loin de lui ? Quoi faire ? Quelles actions entreprendre si Jean-Christian n'était pas là pour lui donner son avis, et approuver au regard de l'histoire révolutionnaire si ce qui était entrepris était juste ou non ?

Puis elle songea que cela faisait maintenant deux jours qu'elle ne s'était pas lavée, si on exceptait, bien sûr, le bain qu'elle avait pris dans la piscine de Marie-Géraldine, mais ça ne comptait pas, le chlore rongant sa peau bien plus qu'il ne la lavait. C'était une excellente raison pour rentrer chez elle et elle enfila donc sa veste, déposa un baiser sur le front de Jean-Christian et sortit de la chambre en prenant soin de fermer la porte le plus délicatement possible.

A l'accueil, elle fit appeler un taxi par les deux internes en train de ricaner derrière leur comptoir et quelques minutes plus tard, une imposante Mercedes blanche se présentait. Le chauffeur, un quinquagénaire grisonnant, chemise ouverte et rouflaquettes, en sortit pour ouvrir la porte à Marie-Françoise.

- A l'opéra, s'il vous plait, dit-elle.
- Bastille ?
- Mais non, le vrai.

Elle grimpa sur la banquette arrière et la voiture fila vers le centre de Paris.

- C'est pas facile, ces trucs, se risqua à dire le chauffeur quelques minutes après le départ.

Marie-Françoise émergea de ses pensées roses.

- Hein ? Quoi ? Quels trucs ?

- Je veux dire, les gens à l'hôpital, continua-t-il. On est peu de choses finalement. On est capables de faire des bombes atomiques et des ordinateurs qui parlent, mais personne est encore foutu de soigner correctement une grippe. Regardez ma belle-mère l'année dernière, juste une grippe et hop, plus personne.

- Je suis désolée, dit Marie-Françoise.

- Oh non, faut pas, c'était une peau de vache, mais bon, ça n'empêche pas. C'était juste une grippe, nom d'un chien. Ils me font marrer moi, tous ces charlots de médecins, avec leurs blouses et compagnie à faire les marioles dans les couloirs et tringler les infirmières.

Cette réflexion plongea Marie-Françoise dans une profonde réflexion.

Car en effet, cet aspect médical de leur lutte idéologique n'avait pour le moment pas été abordé et pourtant, ce chauffeur grivois avait raison : dans un monde idéal, post-révolutionnaire donc, il fallait un système médical performant pour tous, une recherche dotée des meilleurs moyens et des salles de repos adaptés aux appétits sexuels du personnel soignant. Ces mesures néanmoins impliquaient un aménagement budgétaire qui se ferait forcément au détriment d'un autre secteur de la vie publique. Mais lequel ?

Fallait-il oublier l'idée de Jean-Vivien et Jean-Simon sur l'obligation d'une nouvelle prolifération nucléaire qui empêcherait un développement trop rapide des nanotechnologies, lesquelles risquaient de nous détruire tous ? Ou bien jeter à la corbeille la proposition de Pierre-Alexis qui préconisait la nationalisation des consortiums de l'audiovisuel afin que tous les produits culturels soient gratuits,

libres, et accessibles à tous pour le bien de la société, à condition toutefois qu'on accède à sa deuxième requête imposant comme hymne national le dernier single de Christina Milian et qu'on décrète "musique du peuple" le mouvement R&B ?

Les choix allaient être douloureux, Marie-Françoise le savait, et alors que le taxi approchait de la Place de Clichy, elle décida de se plonger dans la lecture de Cosmo afin d'y trouver une réponse.

Car Cosmo avait toujours les réponses à tout, elle le savait.

Car Cosmo c'était son refuge, son confident, bref, c'était Cosmo.

Episode 15

Les Blitz Bandits répétaient dans un sous-sol insonorisé du 19e arrondissement, pas loin du Canal de l'Ourq où les flots verdâtres charriaient régulièrement leurs meutes de chiens morts flottants. Evidement, les loyers étaient beaucoup moins chers dans ce quartier, pour un local de répétition, mais cela n'avait pas été la raison principale ayant décidé de ce choix. C'était surtout Jean-Bernard, le bassiste, qui avait entendu dire que les labels de reggae parisiens étaient particulièrement sensibles aux sonorités populaires, et que merde, si on voulait faire du reggae, il y avait plutôt pas intérêt à dire qu'on avait un studio de répétition tout équipé numérique dans un pavillon de Saint Germain en Laye, ce qui était effectivement le cas des Blitz Bandits mais comme disait Jean-John, le batteur, "c'est quand même pas notre faute, bordel, si on est né là où on est né !". Cette réflexion avait d'ailleurs fait l'objet d'une chanson qui avait plutôt bien marché, en version live, lors du dernier gala de Supelec auquel Jean-Elliot, le guitariste, avait réussi à faire inviter les Blitz Bandits, étant lui-même membre actif du comité d'organisation étudiant.

En descendant du taxi, juste devant l'entrée fissurée du local, Pierre-Alexis sortit de sa poche un morceau de papier froissé.

C'était une nouvelle chanson, un impitoyable pamphlet contre l'érosion des consciences et l'apathie des masses populaires qui préféraient écouter de la pop acidulée au lieu de brûler des voitures. Ce soir, il allait falloir la faire accepter par les autres membres du groupe, et trouver les arrangements adéquats.

Pierre-Alexis descendit le petit escalier de pierre et poussa la porte recouverte de boîtes d'œufs.

"Yo !", "yeah !", "tchuss !" dirent les Blitz Bandits au grand complet.

- Yo les man, répondit Pierre-Alexis, ça bombarde ?
- Clair, répondit Jean-John. On place la guitare sur la partie basse de "Burning Tower".
- Cool.
- Clair.
- Yo.

Dans un coin de la pièce, Jean-Bruno, qui s'occupait des claviers, était en train de discuter avec une jeune fille à peine majeure, recouverte de dread-locks jusqu'aux fesses et visiblement en extase devant son discours proprement subversif sur l'intérêt de manger végétarien.

- Hey, Jean-Bruno, lança Pierre-Alexis, tu pourrais dire bonjour.
 - Pté, répondit Jean-Bruno, je t'ai déjà dit de pas m'appeler comme ça ! Je m'appelle Jah-Sun, merde !
 - Ah oui ? Tu t'appelles Jean-Bruno, demanda la jeune fille. C'est très joli.
- Jean-Bruno (ou Jah-Sun) lança un regard noir comme la mort à son collègue.
- Voué, mais vous faites chier aussi, répondit Pierre-Alexis. Vous voulez tous qu'on vous appelle Jah-Machin ou Jah-Truc, c'est le bordel, je m'y retrouve plus moi ! Et en plus, ça change tous les mois.
 - Bon allez les gars, intervint Jean-Elliot (qu'il aurait par ailleurs fallu appeler Jah-Lion), arrêtez de vous envoyer de la bad vibe. C'est pas bon pour notre son. Tout le monde se kiffe ici, alors peace, peace. Tu disais que t'avais une nouvelle chanson, Pierre-AI ? J'ai le message de la secrétaire de mon père.
 - Et comment tu les fais tes dreads, continuait la jeune fille en tripotant la toison de Jean-Bruno, elles sont super douces.
 - Oué, mais il me manque le titre, répondit Pierre-Alexis.

Encouragé par ses camarades zikos, il se lança donc dans la lecture des quelques vers qu'il avait écrit, à moitié saoul, à la terrasse de chez Francis, dans le 18e.

Le texte fut accueilli par un salve d'applaudissements, des "yeah", des "yo" et des "jah rastafari" à ne plus savoir qu'en faire pendant que la jeune donzelle avait lâché la palpation des locks de Jean-Bruno pour faire scintiller ses prunelles en direction de Pierre-Alexis.

- Bon, nickel, faut qu'on colle un bon gros riddim là dessus, dit Jean-John.
- Attends, j'ai pas de titre, répliqua Pierre-Alexis.

- Oula attendez, je sais, dit Jean-Elliot.
Le groupe se suspendit aux lèvres de son guitariste.
- "Babylone", dit-il.

Les "yeah", "cool", "nickel", "clair" et autres "de la balle" fusèrent dans la pièce.
Puis Pierre-Alexis pris la parole pour préciser que :

- Nan mais vous faites chier, ça va faire la troisième qu'on appelle "Babylone", ça suffit, merde !

Episode 16

Impassible, la lune montait toujours plus haut dans le ciel parisien, même si plus aucun regard n'était tourné vers elle pour le remarquer.

François-Firmin et Jean-Fabien, entrés en rotation sur la ceinture extérieure du périphérique, prenaient peu à peu conscience des bienfaits de la figure circulaire dans l'évolution de leur pensée sans se douter qu'à quelques centaines de mètres de là, leur amie Marie-Géraldine avait à peine la force de lever la tête pour vérifier qu'elle rampait bien en direction de son sac à main.

Les lumières aux fenêtres de l'immeuble d'à côté s'étaient éteintes une par une, lassées des programmes télévisés nocturnes dont le son n'avaient en réalité servi qu'à couvrir les hurlements de douleurs de la jeune fille.

Mais sa jambe avait maintenant cessé de la faire souffrir. Elle ne la sentait tout simplement plus, se contentant de la traîner comme un poids mort accroché à sa hanche, ce qui d'ailleurs l'embêtait beaucoup puisqu'elle n'avait désormais plus aucune idée de l'état de décomposition de son bas, vraisemblablement filé sur le goudron sale.

- Des bas à 500 balles, pensa-t-elle. Si je chope ce connard là-haut, il va passer un sale quart d'heure. Je lui ferai bouffer ma culotte trempée de pissée à cet enclulé !

Car en effet, si Marie-Géraldine avait réussi à se retenir pendant plusieurs dizaines de minutes, elle avait finalement craqué et uriné à plusieurs reprises, marquant sa progression d'une traînée humide pour les quelques voisins qui la suivait de derrière leurs rideaux tirés.

La jeune fille fit un dernier effort et tendit sa main vers le cuir rose de son sac.

Il n'était plus très loin désormais, quelques centimètres, et elle pouvait presque sentir vibrer le sol, comme si son Nokia 8310, blotti à l'intérieur, tentait à sa manière de l'encourager.

Elle plaqua sa joue contre le goudron, quelques gravillons se plantant mollement dans son fond de teint, et s'étira autant qu'elle pu. Un craquement osseux indiqua que quelque chose, quelque part dans son corps, venait de bouger, soit pour se remettre en place, soit pour se démettre encore plus.

La douleur revint, comme un électrochoc, déformant son visage écorché pendant que sa main libre tâtonnait désespérément le sol devant elle. C'était impossible.

Elle devrait pouvoir le toucher maintenant.

Il n'était qu'à quelques millimètres.

- T'es où, putain de con de sac, marmonna-t-elle entre ses dents serrées jusqu'au sang.

- C'est ça que vous cherchez, dit une voix.

Marie-Géraldine relâcha son effort et en profita pour pousser le cri qu'elle retenait depuis si longtemps. Qu'est-ce qu'il y avait d'autre à répondre de toute manière ? Evidemment que c'était ça qu'elle cherchait, nom de dieu ! Qu'est-ce qu'il croyait qu'elle était en train de foutre allongée par terre, la jambe en morceau à se pisser dessus ? Une fois ravalée sa douleur, ses larmes et ses reniflements, elle puisa une dernière fois dans ses ressources physiques pour tenter de tourner la tête et identifier qui pouvait bien être ce salaud qui tenait son sac et se taisait malicieusement en la regardant crever.

Elle effectua un demi-tour de tête, aplatissant son autre joue sur les gravillons coupants et eut à peine le temps d'écarter les cheveux qui lui étaient tombés devant les yeux pour entrevoir une paire de chaussures en daim qui prenait soin de fuir son champ de vision.

- Connard, gueula-t-elle, mais qu'est-ce que tu veux, bon dieu ?

Il n'y eut que l'abolement d'un chien, à quelques pâtés de maisons de là, pour lui répondre.

Réveillé par l'alerte, un autre chien, dans un autre pâté de maison, se mit à son tour à japper, et un autre, puis encore un autre, jusqu'à qu'un concert d'aboiements rauques résonna un peu partout dans la ville.

Puis les grognements se firent moins violents, se changèrent en faibles plaintes, pour finalement s'éteindre et replonger la banlieue dans le calme et le bourdonnement imperceptible des boîtiers de climatisation. Marie-Géraldine voulait hurler, insulter ce bourreau dont elle sentait derrière elle la

présence muette, mais à bout de force, elle préféra se reposer, et laisser pour un temps la douleur l'engourdir.

Elle resta dans cet état de semi-conscience quelques minutes floues, mais son esprit se raviva soudain quand elle reconnut un son familier tinter dans son dos.

C'étaient les touches de son téléphone portable qui émettaient ces fameux petits " bip " désagréables qu'elle n'avait jamais su ôter. Elle essaya de parler, mais en fut incapable.

- Allons voir, dit la voix. Qui avons-nous dans le répertoire de mademoiselle ? Tu veux parler à quelqu'un en particulier ?

Le son analogique du téléphone faisait apparaître devant les yeux de Marie-Géraldine la liste interminable d'amis dont elle conservait précieusement les numéros sur sa carte SIM, étant bien incapable de les retenir elle-même.

- Ah oui, voilà, continua la voix. Celui-ci m'a l'air très bien.

C'est alors qu'elle reconnut un autre son, celui qui indiquait qu'un appel était en cours. Mais qui ce débile avait-il décidé d'appeler ? Il y avait tellement de gens dans ce répertoire, certains dont elle avait même oublié ce qu'ils faisaient là.

C'est alors qu'elle sursauta nerveusement.

Elle venait de sentir sur son oreille le métal froid de son téléphone.

L'appel était en cours. Les sonneries défilèrent.

- Ca va aller très vite, dit la voix. Tu sais ce que tu vas dire ?

Episode 17

Marie-Françoise ferma les yeux, plongea ses bras sous la surface de l'eau mousseuse et appuya sa tête sur le rebord de la baignoire.

Elle pouvait sentir sa respiration ralentie par la densité de l'air chargé de vapeur d'eau.

C'était une sensation agréable, et qui tranchait avec l'atmosphère stérile et sèche de l'hôpital.

Dehors, la ville s'était assoupie et l'éclairage public orangé ne fonctionnait plus pour personne.

- Afin d'économiser de l'énergie, pensa-t-elle, la première chose à faire sera d'équiper tous les lampadaires de détecteurs de mouvement. Ainsi, l'éclairage public s'allumera uniquement quand ce sera utile à quelqu'un.

Elle se félicita de cette brillante réflexion, tout en se souvenant que le système était tout à fait réalisable puisqu'elle l'avait déjà vu à l'œuvre dans la cour de la maison de campagne de sa sœur, en Normandie. Le seul problème, ce serait que ces détecteurs sachent faire la différence entre un homme et un petit animal, car ça ne servait à rien d'éclairer la nuit pour les chats qui de toute manière y voient déjà très bien sans ça.

- Ainsi, vues du ciel, nos villes seront clignotantes, rêva-t-elle, les rues s'illuminant et s'éteignant au gré des déplacements des hommes.

Soudain, une sonnerie interrompit ses pensées.

Le cœur de Marie-Françoise se serra.

En partant de l'hôpital, elle avait en effet laissé son numéro de téléphone à l'infirmière de garde, afin qu'elle l'appelle au moindre problème avec Jean-Christian.

Qui d'autre pouvait appeler à cette heure ?

Elle tendit le bras jusqu'au combiné fixé au mur, juste à côté de la baignoire, et le porta à son oreille.

- Allô ?

- Bonjour Marie-Françoise, dit une voix masculine. Je suis désolé si je te réveille.

Marie-Françoise se décontracta.

C'était cet imbécile de Jean-Casimir, son ex-mari. Il ne lui foutrait donc jamais la paix.

- Nan, ça va, dit-elle, je dormais pas. Qu'est-ce que tu veux ? Où tu es ?

- On est arrivé à Zanloa hier, près du fleuve Niger, à la frontière du Nigeria. Comme un scientifique hollandais avait un téléphone satellite, j'en profite pour t'appeler. Je sais pas si je pourrai le faire dans les prochaines semaines.

- Ecoute Jean-Casimir, dit-elle. Qu'est-ce que tu veux que ça me foute, tout ça ? Tu n'es pas obligé de m'appeler à chaque fois que tu en as l'occasion, je te l'ai déjà dit. On est divorcés depuis trois ans ! Appelle ta mère, n'importe qui, mais fous moi la paix !

- Ma mère est morte.

- Ah oui, c'est vrai, mais tu comprends ce que je veux dire. Construis tes puits à la con à Tombouctou ou ailleurs si ça t'amuse, mais je veux plus en entendre parler.

Il y eut un silence pesant.

Cette discussion, tous deux l'avaient déjà eue une centaine de fois.

Car Marie-Françoise n'avait jamais vraiment supporté l'engagement humanitaire de son mari. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle elle avait préféré se séparer de lui. Tous ces voyages à répétition dans des pays dont personne ne connaissait le nom avait eu raison de sa patience. Et quand il y avait trois ans, il avait loupé le spectacle de fin d'année qu'elle donnait avec sa classe de danse modern-jazz, tout ça pour construire une école en bambous ou une quelconque autre ânerie quelque part en Asie, elle ne l'avait pas supporté.

- Bon écoute, dit-elle, ça ne sert à rien de bousiller le forfait de ce monsieur étranger. J'ai rien à te dire de plus que ce que je t'ai déjà dit.

- Je sais, répondit-il. Mais je voulais juste entendre le son de ta voix. C'est dangereux ici. Il y a des milices para-gouvernementales qui rôdent autour de la frontière. Abuja accepte mal que l'UNESCO intervienne sur son territoire. On a un peu peur ici.

- Et alors ??? Je m'en fous, Jean-Casimir, je m'en fous ! Tu crois que j'ai pas mes propres problèmes ici aussi ? Tu t'imagines que c'est tout rose tous les jours ? Et bien non ! On essaie de changer les choses, de s'activer un peu au lieu de se morfondre. Et c'est pas facile ! Alors je te répète ce que je t'ai déjà dit : fais quelque chose d'utile de ta vie, et ne me rappelle qu'à ce moment-là, c'est bien clair ?

Jean-Casimir ne répondit pas.

- Maintenant au revoir, conclut Marie-Françoise. Et remercie le monsieur danois.

Elle raccrocha, excédée.
Car parfois, quand c'était trop, c'était trop.
Non mais !

Episode 18

Jean-Christian marchait tranquillement dans une immense plaine à l'herbe écarlate s'étendant à perte de vue. Dans le ciel rouge au dessus de sa tête, des étoiles jaunes étincelaient en farandoles circulaires. Comme crachées par les haut-parleurs grésillant d'un supermarché, des mélodies artisanes scandées par un chœur populaire embaumaient l'air.

- Ah te vla, dit une voix derrière lui.

Jean-Christian se retourna et reconnut ce visage que tout révolutionnaire digne de ce nom aurait reconnu entre mille.

- Nom de dieu, dit-il. C'est vous ?

- Bah quoi ? répondit Karl Marx. Bien sûr que c'est moi, qui veux-tu que ce soit ?

- Heuu... C'est à dire que... balbutiait Jean-Christian. Je ne m'imaginai pas avoir l'honneur de vous rencontrer un jour.

- Oué, bon, répondit Marx, t'emballes pas, c'est qu'un rêve. T'es pas très malin, mais tu sais bien que je suis mort quand même.

- Oui oui, monsieur.

Karl se tripotait la barbe comme une collégienne, expression surréaliste évidemment, mais après tout, n'était-ce pas un rêve ? Au même instant, une volée d'ouvriers chinois prenait son envol au dessus d'un bois de statues de Lénine et tournoyait vers l'horizon.

- Mais monsieur, continua Jean-Christian, pourquoi vous êtes là ? Vous approuvez notre lutte ? Vous soutenez notre combat ?

- Heu... Oué, si on veut, répondit Marx. Disons que vous êtes mignons, les bobos, à parler de lutte des classes et compagnie, mais vous avez encore quelques lacunes, je dois dire.

- Ah oui, nous en sommes conscients, mais il se faut se replacer dans le contexte aussi... On vit une époque de merde, et si je puis me permettre, si il était facile de dire de votre vivant que "C'est seulement parce que le travail s'est fixé sous la forme du travail salarié et les moyens de production sous la forme du capital qu'une partie de la valeur (et du produit) se présente comme plus-value et cette plus-value comme profit", aujourd'hui ces données ont quelque peu changé !

- Oué oué oué, répondit l'économiste barbu. Ca vous arrange bien, vous les pisse-froid de parler de contextualisation. "Marx savait pas ceci, Marx avait pas pensé à cela, gna gna gna". Tu me prends vraiment pour un demeuré mon gars. Tu crois que je l'ai pas vu, ton monde, après ma mort. Tu crois que je suis pas au courant des évolutions du Capital ? Alors bon, arrête de faire le mariole. Si je me suis trompé, c'est sur un seul point, et je veux bien le reconnaître. C'est que mon équation A->A' n'envisageait pas l'hypothèse totalement incongrue qu'il puisse exister un jour les ASSEDIC. Et du coup, au lieu d'être affamée et prête à la révolution, la masse prolétarienne s'est retrouvée le cul devant sa télé à bouffer de la propagande et des chips à longueur de journée. Voilà où je me suis planté. Mais ça ne change rien au problème, gamin. Vous êtes toujours les mêmes branleurs qui passez votre temps à trouver des excuses pour ne pas tout casser. Point final.

Jean-Christian était vraiment blessé, et avait beaucoup de mal à le dissimuler... Alors comme ça, ils faisaient fausse route ? Leur idéal n'était qu'un leurre et luisait seulement devant leurs yeux, comme un écran de télé, pour les détourner du vrai but de toute révolution ?

- Bah bien sûr, dit Marx, comme s'il avait entendu les pensées de Jean-Christian. Pétez-moi tout ça et qu'on en parle plus ! Quand vous aurez fini de vous branlez les couilles à discuter sur le pourquoi du comment, le Capital aura déjà tout bouffé et vos petits enfants seront en train de s'envoyer des rafales de pistolets à neutrons dans la gueule pour gagner leur pitance. Bougez vous le cul, nom d'un chien ! Je me

suis assez fait chier à me sacrifier sur la théorie pour que personne en profite !
Maintenant, faut passer à l'action !

Jean-Christian vit au loin un troupeau de rouleuses de cigares cubains qui broutaient tranquillement l'herbe rouge de la révolte prolétarienne.

"Alors c'est ça ?" pensa-t-il en sachant que Karl Marx écoutait. "Il faut que nous soyons radicaux ? Que nous cassions tout ? Que nous posions des bombes ? Mais alors nous allons être des TERRORISTES ! Comme Ben Laden !"

Cette pensée, Jean-Christian ne pouvait pas la supporter.

Au pire, il pensait qu'il allait devoir s'énerver un peu vertement avec un sénateur lors d'un débat télévisé sur France 3, comme Olivier Besancenot, ni plus ni moins. Mais poser des bombes... Tuer des innocents ! Ca, il ne pouvait pas s'y résoudre.

- Il n'y a vraiment pas d'autre solution, demanda-t-il. On ne peut pas plutôt énoncer une théorie et convaincre le peuple de l'intérêt de la révolution ?

- T'as lu " Capitalisme et Schizophrénie ", de Deleuze ? répondit Marx.

- Non.

- Bon ben tu vois ! C'est paru en 1972. T'avais plus de 30 ans pour le lire et tu l'as pas fait. Qui va lire tes salades à toi ? Personne n'en a plus rien à foutre des mots, crois moi. Même à mon époque, c'était déjà limite. Aujourd'hui, y'a que le plastique qui marche. L'attentat suicide, c'est le pamphlet du XXIe siècle.

"Le pamphlet du XXIe siècle..." répéta Jean-Christian en se réveillant en sursaut.

Autour de lui, la chambre d'hôpital était plongée dans l'obscurité et derrière la vitre fermée, la ville dormait dans la marée orange des réverbères. Un million de victimes potentielles...

Il devait probablement y avoir une autre solution... Mais laquelle ?

Episode 19

La nuit étouffait la ville de sa noire pesanteur.

Jean-Fabien et François-Firmin s'étaient arrêtés à une station service pour faire le plein, définitivement résolus à tourner sur le périph jusqu'à ce qu'ils en aient marre. Un peu plus loin, blottis symétriquement sur un dessus de lit rose, Jean-Simon et Jean-Vivien étaient paisiblement endormis, remuant simultanément, comme si leurs rêves eux-aussi étaient entrés en résonance, pris à leur tour dans la spirale cosmique qui les unissait désormais et qui les avait empêchés de se séparer quelques heures plus tôt.

A la sortie du local de répétition du dix-neuvième arrondissement, les derniers Blitz Bandits se séparaient en se frappant bizarrement dans les mains tandis que près de l'Opéra, Marie-Françoise enfilait sa nuisette et plongeait dans son grand lit froid en songeant aux années passées avec Jean-Casimir, à l'attendre, toujours l'attendre, en rêvant qu'un beau jour, elle pourrait vivre vraiment à ses côtés, sans toute la misère du monde entre eux deux.

Au septième étage de l'hôpital Beaujon, Jean-Christian faisait les cent pas dans le couloir, songeant à l'hypothèse terroriste que Karl Marx venait de lui suggérer en rêve. Les plaintes nocturnes des autres patients lui parvenaient par les portes entrouvertes de leurs chambres. Non, non et non, la révolution devait avoir lieu sans souffrance, sans haine et sans une goutte de sang...

- Réponds, suppliait Marie-Géraldine dans sa tête, par pitié, qui que tu sois, réponds.

Les sonneries continuaient de s'égrener, rapprochant irrémédiablement la courbe du temps vers le moment où le répondeur automatique prendrait le relais.

- On dirait qu'elle n'est pas là, ton amie, dit la voix de l'homme aux chaussures en daim.

Chez Marie-Mireille et Jean-Fabien, le téléphone ne sonnait pour personne.

- C'est dommage, continua-t-il. C'était un nom très drôle. Marie-Mireille. Ca me faisait penser à Marie Myriam. Tu connais Marie Myriam ?

Marie-Géraldine ne répondit pas, même si évidemment, elle se souvenait de la fameuse mélodie de "L'oiseau et l'enfant", qui avait bercé ses premières années. Oh non... Si ce connard réussissait à lui mettre cette merde dans la tête, elle ne pourrait plus s'en débarrasser pendant des heures. Et souffrir en chantonnant "L'oiseau et l'enfant", qu'y avait-il de plus terrible ?

- Blanc l'innocent, le sang du poète / Qui en chantant, invente l'amour / Pour que la vie s'habille de fête / Et que la nuit se change en jour...

Marie-Géraldine ferma les yeux très fort, comme si cela allait pouvoir l'empêcher d'entendre. Mais c'était trop tard, et elle chantonnait déjà l'abominable ritournelle. "Que la nuit se change en jour...", oh ça oui, elle l'espérait du plus profond de son cœur, commençant à cracher un peu de sang sur le bitume.

Quelle heure pouvait-il bien être d'ailleurs ? A sombrer régulièrement dans l'inconscience, elle avait totalement perdu la notion du temps. Et de plus, est-ce qu'il faisait vraiment nuit, ou alors n'était-ce que sa vue qui se troublait peu à peu, et l'empêchait de voir les rayons du soleil ?

Ses pensées virevoltaient comme des papillons fous effrayés par la botte en plastique de la terreur avançant inéluctablement dans la grande prairie de l'angoisse.

Quand elle rouvrit les yeux, ce fut pour prendre conscience de la douleur inhumaine qui cisailait son bassin. Elle vit disparaître au dessus d'elle la lueur orangée du lampadaire de l'extérieur.

Visiblement, quelqu'un la portait, et l'emmenait sous la terre.

- Rendors toi, jeune fille, dit la voix, tout ira bien. Je vais te présenter tes copines.

Malgré l'inconscience, la douleur, et le marasme de sa pensée, Marie-Géraldine réalisa tout de même que l'homme qui la portait n'était pas un simple sadique. "Tes copines"... Ca signifiait qu'elle n'était donc pas la seule. Et sans avoir besoin de trop réfléchir, tout ça l'amenait à une conclusion limpide : elle venait de tomber entre les mains d'un putain de psychopathe.

Ils descendirent un escalier de pierre interminable et dont les marches devenaient de plus en plus humides au fur et à mesure de leur progression. Le bruit des pas de l'homme résonnait incroyablement, ce qui signifiait que l'endroit devait être très vaste, ou bien très profond, ou bien les deux.

Une fois en bas, la pierre de l'escalier laissa la place à de la terre battue.

Ils étaient dans une cave, une cave immense.

Marie-Géraldine entendit le son métallique d'une grille qu'on ouvrait, un grincement sinistre que son imaginaire associa immédiatement au souvenir de cellules rudimentaires qu'on voyait dans les films, et où on jetait les hors la loi et les bandits de grands chemins dans les westerns.

L'homme la déposa à terre, le dos appuyé contre le mur.

- Voilà. Nous sommes arrivés, dit-il. Tu vas te plaire ici, tu verras. Dis bonjour à tes petites camarades.

Elle tourna péniblement la tête pour observer ce que l'homme montrait du doigt.

A sa droite, une rangée de cages en fer étaient alignées. Dans chacune d'elles, une jeune femme, blonde, bien habillée, bien coiffée, assise à la fixer, le regard mort.

- Bonjour, dirent les filles en chœur.

Epuisée par sa terreur et la prise de conscience de ce qui lui arrivait, Marie-Géraldine sombra à nouveau dans l'inconscience. Mais juste avant, son cerveau eut un soubresaut et elle réalisa deux dernières et terribles choses :

1- si son tortionnaire lui avait laissé voir son visage, c'était qu'il était conscient qu'elle ne sortirait jamais d'ici vivante

2- à cette profondeur, son téléphone portable ne devait probablement pas capter...

Episode 20

Pierre-Alexis fut réveillé par le bruit des marteaux-piqueurs qui creusaient le trottoir sous sa fenêtre.

La répétition des Blitz Bandits s'était terminée tard, et les aventures, réflexions et doutes de la journée l'avaient hanté à tel point qu'il n'avait pas pu trouver le sommeil avant une heure avancée de la nuit.

Il plongea sa tête sous son oreiller mais la vibration provoquée par l'engin de chantier faisait trembler tout l'appartement. Il ne serait plus possible de fermer l'œil maintenant, et une fois de plus, il allait devoir quitter la quiétude de ses rêves débridés pour replonger à nouveau dans la honteuse conscience de lui-même.

- Comment je pourrais en vouloir à ces gars qui travaillent en bas ? songea-t-il. Moi qui ne fout rien, qui n'ai rien besoin de foutre pour assurer ma subsistance pathétique ? Il manquerait plus que je gueule après ceux qui n'ont pas le choix...

Il fit réchauffer le café qui menaçait de moisir dans sa cafetière et s'alluma une clope en réfléchissant au sens de sa vie. Le matin, avait-il toujours pensé, est le meilleur moment pour se demander ce qu'on fout là. Après, les contraintes administratives de la journée nous font oublier les vraies questions, puisque le postulat a déjà été établi par le simple fait d'avoir survécu jusqu'à midi. Si à midi, on n'a pas trouvé une bonne raison pour en finir, alors on n'en trouvera pas plus tard, c'était mathématique.

Ces tristes constatations, Pierre-Alexis les énonçait à chaque réveil depuis qu'il avait quitté le cocon familial. C'était huit ans plus tôt, quand sa candeur lui permettait encore d'avoir foi en l'éducation universitaire. Il avait alors choisi des études de psychologie, d'abord parce que ça lui paraissait très intéressant, et ensuite parce qu'il avait pris soin d'étudier les statistiques de fréquentation des cours, lesquelles démontraient que cette section avait le pourcentage de filles le plus élevé de toute la fac. De toute évidence, un mot compliqué comme "psychologie", qui contenait un Y, était l'arme symbolique la plus efficace permettant au sexe faible de se construire une identité solide face à la toute-puissance du patriarcat.

Malheureusement, ces beaux préceptes avaient vite fait de s'écrouler puisque inconsciemment, la gente universitaire masculine avait parfaitement compris que c'était justement dans l'amphi de psycho qu'elle pouvait se ravitailler en épouses modèles et autres filles de joie. Ainsi au cours des années, Pierre-Alexis n'avait pu que constater avec désespoir comment le cursus de "psychologie", défiant sa propre logique, n'était en fait que la succursale officielle de la vaste farce sexuelle qu'était aujourd'hui la société.

Comment dès lors considérer qu'il pouvait encore se produire quelque chose de neuf ? Comment donner raison à Jean-Christian et ses idées révolutionnaires alors que même les institutions garanties par la République échouaient lamentablement dans leur devoir d'émancipation par l'éducation ?

Pierre-Alexis en était persuadé : nous n'étions qu'une bande de clébards aveuglés par l'odeur du cul de nos congénères et accessoirement par celle de la gamelle que nos maîtres déposaient dans le périmètre autorisé par la longueur de nos chaînes. Il écrasa son mégot au fond d'un cendrier en forme de crâne humain que Jean-Elliot lui avait rapporté de Kingston, au retour de son dernier voyage initiatique.

Dehors, des nuages gris donnaient au paysage un air de rentrée des classes.

Il se souvint de son innocence, des années plus tôt, tandis qu'il galopait gaiement vers le bus scolaire, un cartable de 20 kilos sur le dos. Comment aurait-il pu se douter à cette époque que tout ce qu'on lui apprenait n'avait pas pour but de lui faire comprendre le monde et lui donner les clés permettant de le changer, mais au contraire que ces 20 kilos quotidiens de connaissance étaient conçus pour rendre toute chose impalpable, tout problème insoluble et enfermer dans une cage d'abstraction extérieure à lui-même chaque composante inacceptable d'un environnement régi par le non-sens ?

- L'école, se dit-il, nous apprend à vivre avec notre impuissance.

Il tourna alors la tête et découvrit son visage dans le miroir. Il avait les traits tirés par la fatigue et les premiers signes de la vieillesse. Quelques rides commençaient à pointer sur son front de plus en plus dégarni et il ne faudrait pas longtemps avant que ses premiers cheveux blancs n'apparaissent. Le temps des dread-locks était bel et bien révolu, qu'il le veuille ou non.

Dehors, le marteau-piqueur venait de s'arrêter. Ce devait être la pause déjeuner. Il était donc midi, et Pierre-Alexis ne s'était pas foutu en l'air, ce qui était plutôt curieux, puisque pourtant, les bonnes raisons n'avaient cessé de s'accumuler au même rythme que les cafés dans son estomac et les mégots de clopes dans le cendrier "tête de mort". Alors il réfléchit et comprit qu'une fois de plus, s'il ne s'était pas tué ce matin, ça n'était pas parce qu'il avait trouvé une bonne raison, c'était simplement par paresse. Cette constatation le dégoûta encore plus de lui-même.

Episode 21

- **Ca va être une sacrée journée de merde**, lança Jean-Christian à Marie-Françoise, en sortant de l'hôpital.

Elle eut un petit rire nerveux, comme si elle avait cru comprendre qu'il s'agissait là d'une plaisanterie, mais sans pour autant saisir en quoi c'était drôle. En examinant plus attentivement le visage de Jean-Christian qui restait tristement sombre, elle ravala néanmoins son gloussement et commença à se demander ce qui rendait subitement leur leader aussi austère.

- Jean-Christian, dit-elle, je n'ai pas envoyé le communiqué de presse, tu sais. Je me suis dit que si tu sortais aujourd'hui, c'était stupide d'annoncer tout ça publiquement. Mais... Ca nous a servi de leçon. On a une bonne base de travail, là.

Jean-Christian leva la tête vers le ciel chargé mais ne répondit pas, la mine toujours effacée.

- Alors maintenant, continua Marie-Françoise en faisant semblant de ne pas voir que son ami l'ignorait cordialement, il va falloir que nous rédigeons quelque chose de plus précis. Pas seulement un communiqué, ni un article. Il faudrait que nous ayons un vrai outil de réflexion, à usage interne, mais aussi pour les militants qui voudraient éventuellement rejoindre notre cause. En fait, il nous faudrait un manifeste...

Jean-Christian s'arrêta net, écarquilla grand les yeux et prit les deux mains de Marie-Françoise, ce qui eut pour effet de la faire frôler l'arrêt cardiaque en même temps que d'humidifier son string pour les deux heures à venir.

- Nom de dieu, dit-il. Tu ne te souviens pas ? C'est peut-être ça la solution ! Peut-être qu'on n'aura même pas besoin de rédiger ce manifeste !
- Mais... Pourquoi ? s'étrangla-t-elle, les joues injectées de sang jusqu'à l'explosion.
- Parce qu'on l'a déjà écrit ! lâcha Jean-Christian en l'attirant au pas de course vers le parking.

Au milieu d'un maelström de pensées obscènes, le souvenir de la veille émergea alors dans la tête de la jeune fille, ce moment où elle avait découvert ce mot sur le sol de l'appartement dévasté, ces quelques lignes maladroitement écrites à l'usage des hommes du passé :

"Notre manifeste est écrit. Il servira de guide aux générations qui viennent. Prenez en soin et diffusez le partout où il sera possible. Bonne chance."

Jusqu'à présent, personne n'avait pris cette recommandation au sérieux, chacun tout à fait conscient que dans l'état où ils étaient cette terrible nuit, rien de sérieux n'avait pu vraiment émerger, et encore moins un manifeste complet. Alors pourquoi Jean-Christian venait-il subitement de changer d'avis ? De quoi se souvenait-il qui lui permettait d'avoir l'espoir en l'hypothèse totalement folle que le groupe, drogué au GHB, alcoolisé jusqu'aux os, ait pu réellement penser et écrire le texte primordial qui devait les mener à la révolution ? C'était incompréhensible.

Ils arrivèrent à hauteur de la voiture de Jean-Casimir, que Marie-Françoise avait empruntée dans le garage privé dont elle avait toujours la clé.

"De toute manière, avait-elle pensé, ce connard n'en aura pas besoin avant des mois, si jamais il revient vivant de ce bled paumé."

Elle se glissa au volant et Jean-Christian à la place du mort, lui qui pourtant paraissait de plus en plus vivant, revigoré par l'espoir de mettre la main sur le Manifeste.

Après tout, son appartement n'avait été que sommairement rangé et il restait encore beaucoup de bordel à fouiller. Le texte était probablement quelque part, enfoui sous une montagne de fringues sales ou de paquets de clopes vides. Sinon, pourquoi le message à l'attention du passé ?

La voiture fila dans Paris comme l'éclair, fendait la grisaille et les cortèges épars de visages las comme un rayon de soleil et d'espérance perçant au travers des nuages sombres de temps qui ne l'étaient pas moins.

Ils grimperent tous deux les six étages de l'immeuble en galopant comme des gosses, Marie-Françoise contaminée à son tour par le sourire resplendissant de son ami. Car oui, malgré tous les indices qui ne leur permettaient pas d'espérer la moindre découverte, elle-aussi se prenait à rêver qu'il s'était passé quelque chose de fatidique cette nuit-là, et dans tous les cas, s'il s'était passé quoi que ce soit, si un document avait été rédigé, même des notes, même un brouillon, alors ils allaient mettre la main dessus.

La porte de l'appartement grinça sur la scène de chaos qu'ils avaient laissé la veille, quand ils s'étaient rendus à la piscine de Marie-Géraldine afin de reprendre leurs esprits.

- Voilà ce que voulait dire Karl, pensa Jean-Christian. Nous nous sommes fourvoyés dans le divertissement, alors que la solution était là, sous nos yeux. Un manifeste complet, un guide à l'usage du révolutionnaire d'aujourd'hui, et nous l'avons laissé moisir avec les déchets de notre inconscience pour aller nous baigner comme des porcs se roulent dans la boue. Mais maintenant j'ai compris. Et nous ne referons pas la même erreur. Ni prolétarienne, ni bourgeoise, la révolution sera redéfinie après le cri que nous allons pousser. Ni théorique, ni symbolique, nous allons faire... une autre révolution.

Episode 22

La Mégane grise se gara exactement au même endroit que la veille, le dérapage en moins.

Jean-Fabien descendit et ses yeux se levèrent vers le balcon de son appartement. Cette nuit avait été particulièrement utile, quoique très éprouvante. La rotation autour du périphérique, en même temps qu'elle l'avait saoulé petit à petit, avait laissé imprimée sur sa rétine de longues stries rouges qui dessinaient maintenant devant lui une curieuse méduse rose et indélébile.

Par moment, lorsque la conversation s'arrêtait dans l'habitable tournoyant, il s'était même pris à discuter avec cette méduse dont les excroissances filandreuses, en une danse langoureuse, répondait par des signes d'approbation, de colère ou de compassion.

La fatigue aidant, Jean-Fabien fut ainsi rapidement persuadé que c'était là un ange flou qui lui parlait, envoyé directement par le Créateur pour apporter quelque réconfort à son désarroi croissant.

Il salua François-Firmin et monta l'escalier de son immeuble, la peur au ventre, anxieux de retrouver cette femme qu'il croyait connaître mais ne faisait en réalité que découvrir.

Car Marie-Mireille, bien qu'absente, avait occupé la totalité de la conversation de la nuit, et plus le récit de François-Firmin s'était déroulé, plus Jean-Fabien avait pu mesurer à quel point il avait vécu toutes ces années avec une étrangère, ou du moins une actrice composant le rôle qu'il désirait voir. La vraie Marie-Mireille, il s'en rendait compte maintenant, était un mystère impénétrable.

Il entra dans l'appartement.

- Marie-Mireille, demanda-t-il.

Aucune réponse.

Elle avait du sortir un moment, faire quelques courses, ou acheter des cigarettes, ou... Bon, peut-être ne fallait-il mieux pas spéculer désormais. C'était en tout cas ce que semblait préconiser le recroquevillement de la Méduse Indélébile derrière sa rétine sèche.

- Tu as raison, lui dit-il. Si nous devons être dans la crainte, c'est dans la crainte de Dieu. Tout le reste n'importe pas.

Mais malgré sa foi indestructible, Jean-Fabien avait tout de même du mal à digérer ce qu'il avait entendu cette nuit.

Entre le récit des premières années de la vie de Marie-Mireille par François-Firmin et ce qu'il en connaissait, un décalage terrible s'était installé, sans compter les nombreuses allusions à des activités païennes, voire totalement blasphématoires :

- C'était au lycée, avait raconté François-Firmin à hauteur de la porte de Bagnolet. Nous avons créé un petit groupe, hum... secret. Marie-Mireille était à l'origine de tout ça. Elle venait de lire la *Lettre sur le Bonheur* d'Epicure, et ça l'avait mis dans tous ses états, je me souviens. D'après elle, toutes les sociétés et l'évolution de notre civilisation tendaient vers un seul but : le bonheur, et au travers lui, la jouissance. Aujourd'hui, disait-elle, nous étions en mesure de saisir l'objet de cette longue quête, mais c'était la peur et l'habitude séculaire de la souffrance qui nous interdisaient de le faire. Alors d'après elle, tout était terminé, et désormais, il fallait se contenter de jouir. Seulement jouir, perpétuellement et totalement. Evidemment, nous, on était ados, et quand quelqu'un prétendait ce genre de choses, surtout une jolie fille comme elle, on ne pouvait qu'être d'accord. C'est comme ça qu'on a fondé notre société secrète. Ce que je vais te dire ne va pas te faire plaisir, Jean-Fabien, mais nous avons fait des choses pas vraiment recommandables...

- Tu es en train de me dire, avait demandé Jean-Fabien, que tu as partouzé avec ma femme ?

- C'est ce que je suis en train de dire.

- Et pourquoi ? Pourquoi tu me dis ça ?

- Pour te convaincre, répondit François-Firmin. Il se passe de grandes choses aujourd'hui. Une lutte est sur le point d'être gagnée, et ta femme est d'accord avec nous, que tu le veuilles ou non. Lis cette putain de Lettre sur le Bonheur, et tu comprendras que tout ça n'est pas incompatible avec ta foi.

- Mais attends une minute, avait demandé Jean-Fabien. Pourquoi tu me parles de jouissance pure ? Jean-Christian et les autres veulent entamer une lutte. Ils ne veulent pas se gaver jusqu'à ce que mort s'en suive !
- Qui te dit que Marie-Mireille et moi sommes d'accord avec les idéaux de Jean-Christian ? Notre pensée est bien plus élaborée que la sienne. Si nous suivons ce petit mouvement de révolte, c'est pour mieux faire passer nos idées.
- Alors c'est toi qui nous a prévenu pour la réunion de l'autre soir ?
- En effet, avait dit François-Firmin.

La discussion avait ainsi duré toute la nuit et il avait tout déballé, n'omettant aucun détail, et faisant apparaître au fur et à mesure des minutes, comme un ange protecteur et visqueux, la Méduse Indélébile devant les yeux de Jean-Fabien, un animal gracieux et fatal devenu désormais le symbole de la Connaissance en même temps que celui de la Douleur.

C'est pourquoi rentré chez lui, épuisé, tourmenté, désespéré, il ne prit guère le temps de s'inquiéter de l'absence de sa femme, se déshabilla et se dirigea immédiatement vers son lit.

En passant devant le téléphone, il vit pourtant qu'un message était enregistré. Peut-être que...

Il actionna la touche "Lecture".

Après l'annonce synthétique, une voix d'homme se mettait à chanter : "Blanc l'innocent, le sang du poète / Qui en chantant, invente l'amour / Pour que la vie s'habille de fête / Et que la nuit se change en jour".

Devant ses yeux, la Méduse Indélébile fit tournoyer ses tentacules en signe d'incompréhension.

Episode 23

Bien entendu, dès que les premiers rayons du soleil eurent réchauffé la petite chambre du sixième arrondissement, Jean-Simon et Jean-Vivien ouvrirent les yeux en même temps.

Face à face, une joue posée sur l'oreiller, ils se regardèrent, à la fois intrigués et inquiets, et pensèrent la même chose :

- Alors ça continue...

Afin de formuler cette pensée et la faire partager, chacun d'eux ouvrit la bouche pour parler, mais se ravisa aussitôt, réalisant que c'était inutile. Leur fusion arrivait en effet à un point culminant, et si la veille, les mots dits au même moment et les gestes exécutés avec la même vitesse avaient pu être pris pour des coïncidences troublantes, il semblait que ce matin, plus aucun doute ne fut possible.

Leurs esprits d'initiative respectifs s'étaient définitivement fondus l'un dans l'autre à tel point qu'il leur était désormais impossible d'entreprendre, de penser, de dire quoi que ce soit qui ne soit entrepris, pensé, dit par l'autre exactement au même moment.

Ils se levèrent donc tous deux en même temps, et se dirigèrent vers les toilettes.

Arrivés devant la porte, ils se regardèrent à nouveau et poussèrent simultanément un soupir de résignation avant d'entrer et de se poster chacun d'un côté de la cuvette.

Au milieu de l'eau, leurs jets d'urine atterrirent avec une précision démoniaque exactement au même endroit et une fois qu'ils eurent terminé, même leurs dernières gouttes semblaient l'objet d'un exercice de symétrie axiale.

Tout cela était proprement terrifiant et c'est pourquoi un silence pesant régna toute la matinée dans l'appartement, tandis que tous deux réfléchissaient ensemble à la raison de cet étonnant phénomène.

Qu'avaient-ils donc fait qui les unissent à ce point, de manière visiblement cosmique, entremêlant leurs destins en une hélice droite dont l'extrémité se plantait dans la tragédie de leur impuissance ?

Avaient-ils défié une puissance supérieure ? Activé par inadvertance un mécanisme sorcier ? Ou bien n'étaient-ils tout simplement que les jouets d'un hasard dont l'improbabilité pratique était mise à mal par la démonstration que tout événement extraordinaire n'est jamais mathématiquement impossible ?

La solution, ils le savaient, leur échapperait probablement pour toujours, et comme dans toute situation extrême, il leur fallait maintenant se contenter de composer avec les événements, et tenter d'organiser ce qui pouvait encore l'être. Ils se rejoignirent, face à face, au centre du salon comme l'image double d'un miroir impossible. La situation était en effet incongrue puisque si les visages de Jean-Vivien et Jean-Simon comptaient des similitudes évidentes, leur corpulence n'avait en revanche rien de comparable.

Jean-Vivien était un grand brun à l'allure athlétique. Ses cheveux lisses lui tombaient sur les épaules et son regard, d'un bleu perçant, le faisait ressembler à un comédien de sitcom plongé dans l'étude perpétuelle de sa garde-robe. De son côté, Jean-Simon était un petit gros au profil massif et aux jambes arquées qui ajoutaient un peu plus de rondeur à sa silhouette déjà ronde.

Ils se regardèrent un instant, penchant la tête en même temps, intrigués comme des chats devant une glace, et levèrent chacun leur main, comme pour toucher ce nouveau reflet de chair et de sang.

Leurs doigts se touchèrent à égale distance l'un de l'autre.

- On met à l'épreuve la conscience de notre propre apparence, pensèrent-ils. Est-ce que je serais moi si j'avais eu ce corps plutôt que le mien ? Penserai-je aujourd'hui ce que je pense ? De toute évidence oui puisque c'est exactement ce qui se produit. Alors est-ce le sens de ce qui nous arrive ? Est-ce que quelqu'un ou quelque chose tente de nous faire comprendre que rien n'est déterminé par l'apparence, ou par l'origine sociale, mais que tout, strictement tout, peut arriver à tout le monde, avec la même probabilité ?

Cette découverte simultanée remettait gravement en cause leur vision révolutionnaire à chacun. Comment en effet entreprendre une révolution alors que le cosmos, dans son invincible toute puissance, démontrait que chacun était déjà l'égal de son prochain ? Comment garder la foi face à l'immonde cynisme de la destinée ?

Aucun débat n'étant plus possible, cet état de fait entraînant un manque frustrant d'opinions contradictoires, il décidèrent qu'il leur fallait impérativement trouver un avis extérieur. Jean-Christian, en leader éclairé de leur mouvement de révolte, était la personne la plus indiquée. Ils ne prirent donc pas le temps de se laver (l'idée de se retrouver tous les deux sous la douche les effrayant de plus quelque peu), et sortirent de l'appartement. Sur le chemin, une autre pensée les traversa aussi, accompagnée d'une lueur d'espoir que le mauvais temps ne pouvait étouffer. Car si tout semblait avoir commencé lors de cette terrible soirée dans l'appartement de Jean-Christian, peut-être que c'était aussi là que la malédiction pourrait se dénouer et leur rendre à chacun leur liberté de pensée...

Episode 24

- Ok, pensa Pierre-Alexis, maintenant il faut récapituler.

Le panorama de Paris s'étendait devant lui. Tour Montparnasse, Arc de Triomphe, Sacré Cœur, tous ces monuments qu'il avait appris à voir sans plus les regarder, ni même jamais oser effectuer une visite guidée qui aurait pu lui en apprendre un peu plus sur leur histoire. En quel siècle avait été construit la célèbre église surplombant la butte de Montmartre ? Il n'en avait aucune idée, et s'aperçut à quel point toutes les années qu'il avait passées ici avaient toutes été marquées du sceau de la connerie.

C'est pourquoi il fallait définitivement récapituler.

Qu'avait-il vraiment fait pendant tout ce temps ? Qu'est-ce qui avait occupé l'essentiel de ses activités ? De toute évidence, il s'agissait de son groupe, les Blitz Bandits.

Des années entières donc. Des années entières à répéter des chansons insipides marmonnées sur une musique que d'autres avaient déjà joué auparavant. Concerts aux backstages enfumés, répétitions interminables à cause de la lenteur de réaction de ses camarades complètement défoncés au shit, toutes ces situations étant systématiquement accompagnées du sentiment troublant que le monde allait trembler sous la pression de cette action rebelle.

Et qu'est-ce qui tremblait ? Qu'est-ce qui avait tremblé pendant toutes ces années ?

Le monde avait continué à tourner comme il l'avait toujours fait. Les quelques spectateurs qui les avaient entendu jouer avaient gobé leur musique comme on prend un Lexomil, convertis stupidement prêchés, dociles moutons de Panurge dans le grand bain de la "révolution-spectacle", rassurés d'être là où leur conscience pouvait s'apaiser, nappés des sentences prophétisant la chute prochaine d'une improbable Babylone.

- Et s'il n'y avait pas de Babylone ? pensa-t-il. Et s'il n'y avait pas d'ennemi ? Rien que nous, en train de jouer de la musique comme des cons, en train d'enduire nos tignasses de wax comme des cons, pendant tout meurt autour de nous ? Pendant que nous brandissons des bâtons de sorcier, lançons des malédictions qui deviennent des slogans sur des t-shirts, ou alors qui le sont déjà ? Et si nous étions une partie du problème ? Ou pire... S'il n'y avait pas de problème ? Seulement des gens qui sont là, qui vivent ensemble, et qui sont chacun dans leur bon droit quand ils gueulent après leur voisin ?

En définitive, le questionnement qui se dégagait de la réflexion de Pierre-Alexis était simple : et si, au fond, il n'y avait rien à faire ?

Il voyait toute la ville, et au-delà la banlieue, et au-delà le pays, noyé dans les brumes de la pollution humaine, chacun embarqué dans son aventure personnelle, héros solitaire tentant péniblement de se sauver lui-même, attendant le moment où il faudrait faire montre de courage, ou de dignité, ou de fierté, et puis s'apercevant que ce moment ne viendrait jamais. Oui, bon, il y avait bien eu ces derniers jours, et la maigre tentative révolutionnaire de Jean-Christian. Mais à quoi tout cela menait-il ? Et surtout comment s'y prendre pour lutter contre nous-mêmes, les seuls véritables ennemis du bonheur des peuples ? Le vrai poison qui tuait le monde à coup d'amnésie et qui ne cessait jour après jour de produire l'interprétation biaisée de son existence afin de la vendre au reste des hommes en encaissant la plus-value.

Nous-mêmes victimes de cette interprétation douteuse, comment avoir ne serait-ce que la prétention de croire en la possibilité du moindre changement ?

Ou alors si... Il y avait une solution. Une seule. Irrémédiable.

Pierre-Alexis regarda les petites silhouettes qui s'agitaient sur le sol sableux en bas. Ridicules, pathétiques, négligeables... presque autant que ces abrutis de pompiers qui lui gueulaient dessus depuis près d'une heure. Il se tourna vers eux, avec un large sourire de compassion et dit seulement "Faites comme moi" avant de se jeter du premier étage de la Tour Eiffel.

Pourtant, il était midi passé.

Episode 25

Marie-Françoise et Jean-Christian avaient retourné l'appartement de fond en comble. Pas un tiroir n'avait été vidé, pas un placard laissé pour compte, mais il fallait se rendre à l'évidence : le Manifeste de l'Autre Révolution n'était pas là.

- C'est pas possible, marmonnait régulièrement Jean-Christian. Il est forcément quelque part. On continue.

Mais plus les minutes passaient, et plus Marie-Françoise commençait à avoir de sérieux doutes sur l'existence même de ce document. Il n'y avait en effet aucune raison logique qui puisse prouver qu'une bande de poivrots comme ils l'avaient été cette nuit-là ait pu rédiger un texte aussi important pour l'avenir des peuples du monde. Néanmoins, emportée par la fièvre et l'espoir de son collègue de travail, elle continuait. Et puis après tout, qu'est-ce qu'elle avait rien de mieux à faire que de suivre Jean-Christian jusqu'à ce qu'il en ait marre ? Elle le savait, son cœur spongieux ne la trompait jamais. Cet appartement était le seul endroit où elle désirait être aujourd'hui et cet homme la seule personne qu'elle voulait voir jusqu'au restant de ses jours. Alors chercher un bout de papier probablement insignifiant, pourquoi pas ? De toute manière, s'il lui avait demandé de le suivre jusqu'au bout du monde pour arracher des pastèques transgéniques, elle savait qu'elle l'aurait probablement fait, et sans broncher.

C'est aux alentours de 14 heures que les fouilles devinrent moins appliquées. Non pas que Jean-Christian baissa les bras, mais il n'y avait tout simplement plus aucun endroit où chercher. Ils se retrouvèrent donc tous les deux sur un coin de parquet sale, non loin de la fenêtre.

- Il faut qu'on se concentre, dit Jean-Christian. Il faut qu'on se souvienne. Quelque part, dans notre cerveau, se cache la vérité. GHB ou pas, notre cervelle n'oublie jamais rien. L'un de nous sait forcément ce qui s'est passé...

- Jean-Christian, demanda Marie-Françoise, pourquoi t'acharner comme ça ? Ce truc n'existe pas. Et si tant est qu'il existe, alors nous devrions être capables de le reproduire. Il n'est pas surgi du néant envoyé par une force supérieure. C'est nous qui l'avons créé.

Jean-Christian leva un regard noir vers son amie, le regard sombre et désespéré de l'homme qui a vu la Catastrophe Future et qui refuse de se résigner. Car la voix de Karl Marx résonnait toujours dans sa tête, et sa dernière parole énigmatique prenait désormais tout son sens, maintenant qu'il devenait certain que rien n'avait été écrit cette nuit-là : "L'attentat suicide, c'est le pamphlet du XXIe siècle." Mais non, c'était impossible. Le Manifeste ne pouvait pas se résumer à ça.

- Ecoute moi, dit-il. Si vraiment ce Manifeste n'existe pas, alors tout ça va se finir très mal.

Marie-Françoise, émoussée par l'air lugubre de son ami, buvait ses paroles, plongée dans ses yeux, sa tête s'approchant de plus en plus de celle de Jean-Christian.

- Comment ça, très mal ? demanda-t-elle, espiègle, s'approchant encore en prenant bien soin de se pencher en avant, ce qui offrait à Jean-Christian une vue plongeante sur son décolleté qui ne l'était pas moins.

C'est là qu'il y eut un éclair. Jamais Jean-Christian n'avait encore remarqué cette attitude insistante de Marie-Françoise, mais là, sur le parquet, alors que la Lutte touchait à sa fin et que l'espoir gisait, mourrant, dans une flaque de Bordeaux Premier Cru, il venait de tout comprendre. Ses visites attentionnées à l'hôpital, ses balades interminables où lui n'avait fait que parler et elle écouter, transie et souriante, toutes ces longues heures passées à discuter d'une révolution hypothétique qui aurait paru aberrante à tout être doué d'intelligence, tout ça tournoyait et se recoupaient en une évidence limpide. Comment n'avait-il pas vu plus tôt ? Marie-Françoise était amoureuse de lui.

Il approcha lentement ses lèvres des siennes, pulpeuses, offertes, et ils s'embrassèrent goulûment, les yeux de Marie-Françoise se révolvant comme ceux du requin tueur happant sa proie, écarlate, tremblante comme une feuille, pénétrant dans l'instant d'un événement qu'elle n'avait toujours rêvé que futur.

Mais soudain, Jean-Christian s'interrompt. Quand Marie-Françoise rouvrit les yeux, il avait disparu. Elle entendit des pas galoper dans son dos. Il avait trouvé quelque chose.

- Comment j'y ai pas pensé plus tôt, bougonnait-il.

Il fila dans sa chambre.

Au bruit, il semblait qu'il fouillait un tiroir, peut-être celui de sa table de chevet.

- Voilà ! criait-il, triomphant.

Il sortit en trombes de la chambre, tenant dans la main un petit appareil argenté duquel s'échappait un petit fil noir, et au bout du fil noir, un casque.

- Un walkman, demanda Marie-Françoise, manquant de défaillir pendant que remontait en elle le souvenir de cette scène exceptionnelle dans La Boum où Sophie Marceau danse ce slow qu'elle seule entend.

- Il y a un micro sur ce walkman, dit Jean-Christian. Si le Manifeste n'est nulle part ailleurs, c'est qu'on l'a enregistré !

Marie-Françoise n'entendait même plus ce qu'il lui disait, bouillonnante devant la reproduction d'une scène aussi énorme. Jean-Christian rembobina la cassette et fixa Marie-Françoise droit dans les yeux, tout en approchant le casque de ses oreilles.

- A toi l'honneur, dit-il, pendant que les larmes leur montaient aux yeux à tous les deux, pas pour les mêmes raisons bien sûr...

Marie-Françoise souriait et pleurait à la fois, et quand Jean-Christian appuya sur le bouton "Play", elle lui sauta au cou pour l'embrasser à nouveau.

Interprétant ce geste comme la confirmation que le Manifeste était bien sur la cassette, Jean-Christian se laissa aller à son tour.

Ils se déshabillèrent en quatrième vitesse et tandis que le ciel déversait des trombes d'eau sur Paris, deux électrons révolutionnaires se vautraient dans la bestialité langoureuse de leurs désirs primaux, de leurs satisfactions idéologiques et de la foi retrouvée en un avenir débarrassé des forces du Mal.

Episode 26

Le cœur de Jean-Fabien était pur comme une goutte de rosée matinale, limpide comme un torrent de montagne et acéré comme la dernière rangée de dents d'un grand requin blanc.

Allongé sur son lit, on aurait juré qu'il fixait le plafond, hagard, éteint, mais en réalité, il bouillonnait, observant attentivement les conseils de la Méduse Indélébile qui évoluait gracieusement dans les flots clairs de sa conscience.

Depuis quelques minutes, Jean-Fabien comprenait une grande partie de l'alphabet tentaculaire de son familier visqueux. Que ce soit le manque de sommeil ou une réelle acuité linguistique, il pouvait désormais traduire en mots chacune de ses ondulations translucides.

- La Patte Crochue des Tourments Sanguinaires Oblige le Passant Muet à Sillonner l'Espace d'Entre les Espaces, disait-elle.

Pensif, Jean-Fabien répondait spontanément des "bien entendu", "de toute évidence" et autres "cela va sans dire" avant de replonger dans une semi-torpeur parcourue d'un impénétrable doute et d'une euphorie religieuse parfaitement inédite pour lui.

Oui, cette créature lui avait été envoyée pour révéler des secrets, montrer le chemin du Seigneur et le mener vers la Rédemption. Oui, cette Méduse Rouge était un Ange, un messenger spécial aux conseils divins.

- Par les Aléas du Crépuscule Unique Passent les Volatiles Inquiets et le Rongeur Métaphorique Etend sa Fameuse Griffes Pourpre.
- Cela ne fait aucun doute, répondit Jean-Fabien.

Il se leva brusquement, encore engourdi par le sommeil qui venait. Ses yeux se ternirent quelques secondes et un voile noir s'abattit sur la Méduse. Son cœur se serra en réalisant qu'il était à nouveau seul face à sa foi, égaré dans les couloirs sombres du doute. Mais sa frayeur ne fut que de courte durée, juste le temps que ses artères n'irriguent à nouveau son cerveau, et la Méduse réapparut, répétant inlassablement la même danse molle qui lui sommait de se rendre à l'évidence, d'accepter les signes disposés sur son chemin de croix personnel et circulaire.

Depuis quelques jours, un univers s'était fracassé dans la ruine et la poussière. Tout ce qui avait été certain ne l'était plus. Tout ce qui avait été dit pourrissait sous la moisissure du mensonge. Et en fait de révolution bourgeoise, prolétarienne ou autre, c'était une révolution conjugale et religieuse qui avait frappé Jean-Fabien de plein fouet, comme un Octobre Rouge et Visqueux en forme d'invertébré marin.

Mais tout cela ne le tourmentait plus. Car désormais tout était limpide. La réponse venait de lui apparaître dans la vrille élégante d'un tentacule et la spirale floue des événements passés venaient de s'éclaircir subitement. Comment avait-il fait pour ne pas voir ? Comment était-il possible que toutes les choses du monde ne trouvent leur accomplissement que dans leur fin irrémédiable ? Pourquoi avait-il fallu que son couple s'écroule pour qu'enfin Jean-Fabien comprenne que Marie-Mireille n'était pas sa femme, qu'elle ne l'avait jamais été, toujours possédée par le désir d'un camarade de classe, d'un compagnon de pensée, d'une âme sœur que lui ne serait malheureusement jamais.

Il savait donc où la chercher. Tout était clair. Il n'y avait plus qu'un seul endroit, ce même endroit qu'elle n'avait jamais quitté depuis le début, et celui là même où elle était quand le téléphone avait sonné, que le répondeur s'était enclenché pour enregistrer ce message énigmatique :

Blanc l'innocent, le sang du poète / Qui en chantant, invente l'amour / Pour que la vie s'habille de fête / Et que la nuit se change en jour.

Oui, définitivement, la nuit se changeait en jour. L'ignorance cédait la place à la connaissance pure, débarrassée des lambeaux flottants de la crasse païenne. Jésus resplendissait devant ses yeux vierges et si Marie-Mireille suivait son propre chemin, alors soit. Il lui fallait embrasser son propre destin, et accepter les ordres de la Méduse.

Il sortit de l'appartement et se dirigea au pas de course vers la première bouche de métro.

Devant sa rétine engourdie, l'animal angélique frétillait et tremblotait et tournoyait en signe d'approbation. Euphorique, réunissant une à une les pièces d'un puzzle opaque, Jean-Fabien se mit

alors à chanter et sa voix cristalline résonna dans les couloirs recouverts de faïence sale. C'était la clé, évidemment. Qui en chantant, invente l'amour...

Oui, oh oui, c'était l'amour qu'il inventait en sautillant vers sa destinée, de rame en rame, de station en station, lâchant ses fonds de poches à toutes les paumes tendues qu'il croisait, serrant dans ses bras chacun des mendiants qui racontaient leurs vies dans le vacarme grinçant des rails, la Méduse scintillant de toute ses forces, l'irradiant de son pouvoir bienfaisant.

Quelques minutes plus tard, il arrivait donc radieux devant la porte de cet appartement inconnu et pourtant si familier. L'avait-il vu en rêves, ou bien était-ce une connexion furtive avec la mémoire de Marie-Mireille qui lui avait permis d'en entrevoir l'aspect ? La Méduse restait muette devant cette question, nageant rapidement vers une hypothétique surface, comme pressée de voir s'accomplir sa prophétie.

Jean-Fabien sonna et quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur le visage souriant de François-Firmin.

- Je suis content que tu aies compris, dit-il. Marie-Mireille est là. On t'attendait.
- Bon alors, répondit Jean-Fabien. C'est quoi le Plan ?

Episode 27

- Bon alors, demanda Jean-Christian, ruisselant de sueur juste après que Marie-Françoise eut poussé un hurlement de jouissance à réveiller tous les martyrs tombés pour la Cause. C'est quoi le Plan ?

Essoufflée, les yeux papillonnant comme des papillons fous, savourant encore quelques secondes le contact de sa peau nue sur celle de l'amour de sa vie, elle retira le casque de ses oreilles.

- Quoi ? demanda-t-elle.

- Et beh le Manifeste, dit Jean-Christian, un brin agacé. Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'on doit faire ?

- Ah, j'en sais rien. C'est une vieille cassette de génériques de dessins animés, on dirait.

- Quoi ??! gueula Jean-Christian en sautant sur ses pieds. Mais tu pouvais pas le dire plus tôt, bordel ?

- Mais Jean-Christian, couina-t-elle en éclatant en sanglots. Je t'aime !

Il faisait les cent pas, nu, dans l'appartement dévasté par la fête et la recherche matinale du Manifeste, son espoir se volatilissant en même temps que son pénis perdait son érection.

- Oué oué, c'est ça, dit-il. Moi aussi je t'aime bien, mais je crois que tu ne te rends pas bien compte de ce que tout ça signifie. Si le Manifeste n'existe pas, alors tout est perdu, et il ne nous reste plus qu'une seule voie à suivre pour la conduite de notre révolution ! C'est terrible, Marie-Françoise ! Terrible !

Marie-Françoise n'y comprenait évidemment rien et pleurant toujours à chaudes larmes, elle se leva pour chercher son paquet de cigarettes dans son sac à main. Puis elle s'écroula dans un canapé et tenta de se calmer en envoyant des volutes grises vers le plafond.

- Jean-Christian, dit-elle. Je ne comprends pas. Si tu regrettes ce que nous venons de faire, inutile d'inventer toutes ces histoires. Dis moi simplement que tu ne veux pas que nous allions plus loin. Je comprendrais.

Il s'approcha d'elle, le visage fermé, et lui prit la main.

- Ma chérie, murmura-t-il. Cette relation n'a plus aucun sens si le Manifeste n'existe pas. Mais il ne s'agit pas de toi, ou de moi. Il s'agit de notre destin, condamné à s'achever dans les flammes purificatrices et revendicatives de l'action que nous allons mener à bien. Notre cause nous dépasse, tu le sais. Ainsi, l'amour ne nous est pas autorisé, car nos existences se dirigent vers un but qui le dépasse de loin.

- Tu sais Jean-Christian, répondit-elle, j'en ai entendu des conneries post-coïtales supposées me faire comprendre que c'était fini, mais là, j'avoue que tu décroches la médaille d'or. Le courrier des lecteurs de Cosmo ne va pas en croire ses yeux !

Mais alors que Jean-Christian s'apprêtait à se justifier, expliquer son rêve, les conseils kamikaze de Karl Marx, toute sa quête éperdue d'une solution pour changer ce monde pourri, il fut interrompu par un son familier. On sonnait à la porte. Oubliant sa nudité, il s'y dirigea et l'ouvrit pour découvrir Jean-Simon et Jean-Vivien, côte à côte, comme soudés l'un à l'autre en un effrayant et impossible mimétisme.

- Ca fait longtemps que vous êtes là, demanda-t-il.

- Suffisamment, répondirent-ils simultanément.

- Bon, ça ne change rien. Entrez.

Ils entrèrent, marchant au même rythme, exécutant les mêmes gestes, tournant la tête dans la même direction au même moment, comme si tout leur parcours n'était rien moins qu'une chorégraphie d'intérieur savamment étudiée et répétée durant de longues heures.

Jean-Christian tomba dans le canapé, à côté de Marie-Françoise, s'alluma à son tour une cigarette et les deux jumeaux cosmiques se postèrent debout en face de ce couple nu, sans même s'émouvoir de l'indécence de la situation.

- C'est de pire en pire, dirent-ils en même temps. Toutes nos actions, toutes nos pensées, toutes nos paroles, ont toutes lieu au même moment et cela fait des heures que nous sommes strictement incapables d'avoir un avis contradictoire. C'est une véritable malédiction... Nous devenons... la même personne.

Jean-Christian se grattait le crâne. Tout ça n'était évidemment pas prévu, mais il soupçonnait que cette péripétie envoyée par le destin devait avoir un rôle à jouer dans l'action décisive qu'il préparait. De quelle manière ? A quel moment ? Il l'ignorait. Mais Jean-Vivien et Jean-Simon devaient rester en leur compagnie le plus longtemps possible, d'autant plus que l'étrange phénomène qu'ils incarnaient était la démonstration frappante que toute forme de pensée unique était vouée à l'échec et plongeait dans la douleur tous ceux qui en étaient les victimes. Il fallait du dialogue. Il fallait des opinions contradictoires, des engueulades, du mouvement, et quelque chose... plutôt que rien.

- Ecoutez-moi, dit-il alors. Notre combat vient de prendre un tournant important. Je viens d'en avoir la révélation, ici, sur ce parquet. D'une lutte théorique, nous allons nous orienter désormais vers l'action. Notre mouvement empruntera désormais la voie du radicalisme le plus violent. C'est dans un combat armé contre les forces du Mal que nous allons aujourd'hui nous engager. Mais avant que je me lance à l'assaut des injustices de ce monde, j'ai besoin de savoir qui vient avec moi.

Il se tourna alors vers Marie-Françoise, qui séchait ses larmes à l'aide d'un coussin à l'effigie de Disneyland Resort. Elle renifla bruyamment et acquiesça de la tête. Comment de toute manière aurait-elle pu lui refuser quoi que ce soit ?

Alors Jean-Christian interrogea les jumeaux cosmiques.

- Tout ce que tu veux Jean-Christian, dirent-ils, du moment que cette saloperie de synchronisme s'arrête.

- Bien, conclut Jean-Christian. Alors puisque tout le monde est d'accord, notre première action terroriste aura lieu ce soir.

- Terroriste ? s'insurgèrent les jumeaux. Nous allons tuer des gens ?? Comme Ben Laden ?

- Non non, les rassura Jean-Christian. Je suis un humaniste, comme vous. Je ne souhaite détruire aucun homme. Mais pour que notre message soit entendu, nous devons tuer malgré tout.

- Mais alors tuer quoi ? demanda Marie-Françoise.

Episode 28

- **Des animaux, dit François-Firmin, assis aux côtés de Marie-Mireille sur le lit de son petit studio meublé.** C'est ce que nous sommes. Rien de plus, rien de moins. S'imaginer, comme le fait Jean-Christian, que notre stupide race a la moindre chance de s'auto-organiser pour le bonheur de la communauté est la plus grande stupidité jamais énoncée.

Jean-Fabien écoutait à peine le long discours de son traditionnel ennemi, absorbé alternativement par les instructions translucides de la Méduse Indélébile et par les légers mouvements de la tête de Marie-Mireille dans lesquels il tentait de lire de la même manière une déclaration quelconque, au pire une émotion, haine, amour, regret... en vain. Celle-ci restait désespérément fermée, comme s'il n'existait plus, ou pour être précis, comme s'il n'avait jamais existé, inconnu dans la foule, grain de sable sur la plage, sans que cela ne l'émeuve vraiment, sans non plus qu'il éprouve aucune surprise à ne pas être ému par un abandon si brusque et si cuisant. Car désormais, c'était une autre quête qui l'animait, et même si des sentiments puissants semblaient toujours à l'oeuvre, quelque part au fond de son coeur, il n'y prêtait plus attention, passionné qu'il était par chaque nouveau message divin qu'il recevait directement au creux de son oeil pleurant de fatigue.

- Les Miroirs Stériles Fondent dans la Nécessité Connexe d'une Fournaise Proto-Sensible.

- Et comme tu l'as compris, continuait François-Firmin, Marie-Mireille et moi n'avons jamais cessé de nous voir, depuis le début. Avant votre mariage, pendant votre mariage, et aussi après, car les liens métaphysiques qui nous unissent sont plus puissants que la terne religion qui vous a rapproché. Nous avons notre propre route à suivre, et nos desseins à accomplir. C'est pour cette raison que nous avons mis en place ce plan, au moment où il est devenu certain que tu ne pouvais plus nous servir à rien.

- Ah ? s'étonna Jean-Fabien. Et à quoi j'étais censé servir ?

- Tu devais féconder Marie-Mireille, lâcha François-Firmin.

Tout ça avait des résonances diaboliques et il se préparait dans les cervelles tordues du couple adultère une machination qui avait tout de la conception d'un Antéchrist, mais sans aucune référence à l'imagerie démoniaque traditionnelle. C'était plutôt de l'ordre de l'ésotérisme neutre, d'un paganisme primordial faisant appel aux forces de la nature et du hasard, comme tentait de l'expliquer François-Firmin.

- Mais plus le temps passait, continuait celui-ci, plus il était évident que tu n'étais pas le mâle idéal. Alors pour que cet acte ultime ait lieu dans une atmosphère en accord avec notre vision, que cet enfant soit issu d'un non-rituel déchaîné et sans aucune logique, il nous fallait prendre les devants. C'est pour cette raison que nous avons drogué tous les participants de la fête de Jean-Christian, moi y compris. Sans tous les repères moraux qui encombrèrent les consciences de nos amis, nous étions persuadés que le sexe finirait par surgir au coeur de la nuit. Et c'est ce qui s'est produit, de sorte qu'il est aujourd'hui impossible de savoir qui a réellement servi de géniteur à cet enfant...

- Cet enfant, répéta Jean-Fabien. Il veut dire que tu es enceinte, Marie-Mireille ?

Marie-Mireille ne répondit pas, se contentant de fixer son mari droit dans les yeux, calme, sereine, comme flottante. Bien entendu, elle n'avait encore aucune certitude médicale sur la réalité de cette affirmation, mais elle pouvait le sentir dans sa chair, cet embryon de bonheur pur, chaotique, lové dans un repli charnu de son utérus. Et de plus, étant la seule à se souvenir parfaitement de cette soirée, elle savait qu'il était mathématiquement impossible, tandis qu'elle était précisément au milieu de son cycle menstruel, que personne ne l'ait fécondée.

- Il faut jouir, dit François-Firmin. C'est la dernière chose à faire. Jouir pleinement et totalement. Tout le reste est vain, sans aucun sens, et n'a d'autre but que plonger l'humanité dans la mort et la douleur. La seule chose qui nous sépare de l'animal est

notre conscience. Utiliser cette conscience pour embrasser le malheur est non seulement masochiste, c'est suicidaire. Il ne nous reste donc plus qu'une alternative, l'utiliser afin d'être parfaitement lucide de chaque joie qui nous traverse, de chaque orgasme qui nous fait trembler, de chaque satisfaction que le hasard aura mis sur notre chemin.

- C'est pour ça que tu détestes la religion catholique, conclut Jean-Fabien. Tu n'adhères pas à la souffrance volontaire, ni au sacrifice.

- Ce monde est plein de souffrance volontaire et de sacrifice, dit François-Firmin. C'est ce qu'on nous apprend dès notre plus jeune âge. C'est ce qui guide toute éducation, toute culture civilisée, incapable de prévoir sa propre survie sans rendre obligatoire la destruction d'une partie de ses constituants.

Jean-Fabien ne savait plus quoi penser. Car si la veille, il aurait eu tout un argumentaire précis pour contrer ce type d'affirmation, il n'était plus aujourd'hui qu'un témoin impuissant des réflexions des autres. En fait, il semblait qu'il ne savait plus rien. Il examina la Méduse Indélébile qui flottait paisiblement, comme si elle se laissait elle-aussi porter par les eaux théoriques invincibles déversées par François-Firmin. Elle non plus n'avait plus rien à dire, et Jean-Fabien en déduisit que soit elle approuvait ce qu'elle entendait, soit tout ceci n'avait pas la moindre importance.

- Je peux te démontrer tout ça, Jean-Fabien, continuait François-Firmin. Il suffit d'allumer la télé, à n'importe quelle heure, sur n'importe quelle chaîne. Observe par toi-même et tu verras que TOUT, réellement TOUT ce que tu y verras n'est guidé que par deux thématiques majeures : le travail et la famille. Que ce soit l'information, la fiction, les jeux, le divertissement, la publicité, aucune composante audiovisuelle n'échappe à cette constatation. La famille et le travail, les deux principe qu'on te fait admettre comme étant les fondations indispensables de la civilisation.

Jean-Fabien fronça les sourcils. Non pas que la théorie ne fut pas attrayante, mais la démonstration lui paraissait tout de même un peu grosse.

Voyant que celui-ci doutait, François-Firmin se leva donc et s'approcha d'un téléviseur calé dans un coin du petit appartement.

- Regarde, dit-il en l'allumant.

Un petit éclair bleu fit apparaître l'image d'une chaîne au hasard.

C'était visiblement un écran de publicité mettant en scène une famille à table, se régalant d'un quelconque plat à réchauffer préservant d'après le slogan toute la fraîcheur de la nourriture.

- Tu vois, dit François-Firmin, heureux de sa démonstration. Et c'est comme ça...

Mais il interrompit soudain sa phrase.

Sur l'écran, un court générique annonçait un flash spécial d'information.

Un présentateur apparut, austère, le regard inquiet.

- Mesdames et messieurs bonjour, dit-il. Nous interrompons le cours des programmes de l'après-midi pour ce flash spécial d'information en direct. Il y a à peine quelques minutes, une prise d'otages vient d'éclater au parc zoologique de Vincennes, au sud-est de Paris. Un groupe de terroristes encore non-identifié s'est réfugié sur l'une des terrasses d'observation du Grand Rocher, visiblement équipé de bombes de gaz et d'explosifs. Celui-ci menacerait de tout faire exploser si les autorités ne répondaient pas à leurs revendications. En direct de Vincennes, nous retrouvons tout de suite notre envoyé spécial.

Tremblante, parfois floue, une image apparut alors sur l'écran, dévoilant les visages tendus des autorités équipées de jumelles, surveillant les mouvements du groupe de terroristes perchés 50 mètres au dessus de la fosse aux fauves.

Une chape de stupeur s'abattit sur l'appartement lorsqu'un zoom hésitant dévoila les traits des preneurs d'otages.

- Nom de dieu, dit François-Firmin. Mais c'est Jean-Christian et les autres !

La Méduse Indélébile s'excita soudain, et entama une danse frénétique que Jean-Fabien interpréta tout de suite comme le signal de l'action.

- Venez, dit-il. On y va.

Les trois amis se levèrent et sortirent en quatrième vitesse de l'appartement pendant que l'envoyé spécial commençait son point de la situation :

- Cela fait maintenant 20 minutes que ce groupe terroriste répondant visiblement au nom de MAR, Mouvement pour une Autre Révolution, détient en otage une dizaine de visiteurs du parc zoologique de Vincennes et menace de faire sauter la quantité d'explosifs qu'il détiendrait si le Gouvernement Français ne cédait pas à ses demandes, soit la libération dans les 24 heures de la totalité des militants d'extrême gauche actuellement emprisonnés. Afin de démontrer leur conviction, les preneurs d'otages auraient déjà froidement abattu, selon les autorités présentes, un bouquetin qui broutait à proximité...

Episode 29

- **J'en ai rien à foutre, gueulait Jean-Christian.** Si je dois butter tous les bouquetins de ce putain de rocher, je le ferai ! Et si ça suffit pas, on libère les otages et on fait tout sauter !

Même si Marie-Françoise n'était pas vraiment rassurée par le déroulement de cette action terroriste, elle ne pouvait que reconnaître le profond humanisme dont faisait preuve son idole en décidant d'épargner les êtres humains et limiter ainsi les éventuelles victimes aux animaux anesthésiés du zoo. De plus, même si elle refusait de se l'avouer, force était de constater que la situation était particulièrement excitante. Toutes ces caméras et ces fusils braqués sur eux, toute cette adrénaline qui fusait dans ses veines, l'aventure à l'état pur, sans la file d'attente généralement obligatoire pour ce type d'attraction. Quand elle allait raconter ça à ses copines, elle serait la reine de la soirée, cela ne faisait aucun doute !

- Oui, Jean-Christian, dit-elle toute fréillante, tue un autre bouquetin ! Il est l'heure ! Ces chiens de fascistes n'ont toujours pas répondu !

Jean-Christian observa le rocher artificiel autour d'eux et repéra l'un de ces animaux cornus qui sautillait sur la paroi abrupte. Il épaula immédiatement une carabine et tira deux coups dans sa direction.

La pauvre bête vacilla, perdit l'équilibre et finit par dévaler la pente avant de s'écraser au pied du cordon de sécurité installé par les forces de police et derrière lequel venaient d'arriver Jean-Fabien, Marie-Mireille et François-Firmin.

- La Zone Totale du Piédestal Unique S'Echappe dans le Tumulte Verni des Ombres Salutaires, commenta la Méduse Indélébile.

- Oué, répondit Jean-Fabien. Ca d'accord, mais bon Dieu, qu'est-ce qu'ils foutent là-haut ?

Le Grand Rocher du parc zoologique de Vincennes élevait ses parois de béton à 65 mètres au dessus du sol et offrait une vue imprenable sur le parc et plus loin, sur les monuments de la capitale. Jean-Christian et ses camarades révolutionnaires avaient installés leur base au sommet, détruisant l'ascenseur qui permettait d'y accéder et disposant bien en évidence une dizaine de bouteilles de gaz domestique ainsi que plusieurs pains de plastique qu'ils avaient réussi à subtiliser un peu plus tôt dans un parc technique approvisionnant d'anonymes carrières de province. Les armes que chacun d'eux portait avaient tout simplement été achetées dans une armurerie semi-légale, moyennant un pourboire conséquent. Même Marie-Françoise avait eu droit à son calibre, un ravissant petit revolver à la crosse recouverte d'ivoire, de manière à ce que celui-ci s'accorde idéalement à l'ensemble couleur nacre qu'elle avait revêtu. Les Jumeaux Cosmiques, quant à eux, portaient chacun un fusil de chasse à double canon, lesquels leur étaient bien entendu parfaitement inutiles s'ils avaient eu à tirer 65 mètres en contrebas.

- Je ne pense pas qu'ils vont libérer ces gens dont tu parles, Jean-Christian, dirent-ils simultanément.

- Qu'ils les libèrent ou non n'a aucune importance, répondit-il. Nous menons à bien une action historique. Et l'histoire se fout des conclusions.

- Oh, regardez, dit Marie-Françoise, il y a les autres en bas ! Ils nous font coucou !

Tous se mirent alors à agiter leurs mains en direction de leurs amis, sourires jusqu'aux oreilles, sans se rendre compte que ceci rendait les snipers disposés autour du site quelque peu nerveux.

- Mais qu'est-ce qu'ils foutent, nom de dieu, ruminait le capitaine François qui dirigeait les opérations.

Un subalterne s'approcha de lui pour faire son rapport.

- Capitaine, commença-t-il, d'après les RG, ces gens sont de parfaits inconnus. Aucun casier, aucune participation à une quelconque activité subversive, aucune apparition dans des manifestations. Visiblement, ils sont inscrits sur les listes électorales, mais comme la plupart de leurs petits camarades, aucun d'eux ne vote. On a interrogé leurs familles, leurs collègues, et visiblement, rien ne laissait supposer un tel coup de folie.

- Quelle merde, commenta le capitaine. Si tous les jeunes cons oisifs deviennent des bombes potentielles, on va rapidement se retrouver face à une situation où il faudra sauver autre chose que trois bouquetins à la con et une famille d'hippopotames nains...

Episode 30

- Jean-Christian ? Marie-Françoise ? Ne tirez pas, c'est moi !

François-Firmin progressait lentement dans le ventre creux du Grand Rocher en renouvelant aussi souvent que possible ses appels comme on lui avait conseillé, ceci afin d'éviter de prendre une malencontreuse volée de plomb dans le bide.

Dehors, on venait de faire évacuer la foule des curieux et de fermer les quatre entrées du parc pour ne laisser à proximité de la prise d'otages que la famille et les amis proches, ainsi, bien entendu, que quelques caméras de télévision.

- Dans le cas qui nous occupe, avait dit le psychologue, à savoir une bande de petits bourgeois socialement intégrés et tout à fait équilibrés, la proximité des signes et visages de leur environnement quotidien est un facteur important dans le processus de reddition. Le tout est de les sortir de la fiction romantique qu'ils sont en train de se construire pour les ramener à la réalité.

Bien entendu, le psychologue avait fait cette déclaration a priori, quelques minutes avant de suivre la procédure de négociation et de monter dans le Rocher en se faisant passer pour un médiateur du GIGN.

Il était redescendu difficilement, à peine quinze minutes plus tard, tremblant et bafouillant, les yeux exorbités par la peur.

- J'ai été accueilli, avait-il dit après avoir repris ses esprits, par deux êtres... impossibles. Des jumeaux... qui ne se ressemblent pas... Des clones... mentaux... Des monstres dont tous les gestes, toutes les paroles, sont synchrones avec une perfection que ma science ne peut expliquer.

- C'est quoi ces conneries, avait répondu le capitaine François.

- Ces gosses sont timbrés, capitaine, avait déclaré le psy. Et je ne peux rien y faire. Cela me dépasse, et ça dépasse la psychiatrie au point où elle en est aujourd'hui. Donc même si je vous affirmais le contraire il y a une heure, je vous demande maintenant d'envisager sérieusement l'hypothèse qu'ils fassent effectivement tout sauter.

Après réflexion, et devant le refus catégorique du psychologue de crise d'y remonter, il fut donc décidé d'envoyer au sommet du Rocher un médiateur qui ne fut pas affecté par les étrangetés psychiatriques qui frappaient les preneurs d'otages.

Pour des raisons évidentes, François-Firmin fut préféré à Jean-Fabien dans ce choix, et c'est équipé d'un gilet pare-balles grossièrement dissimulé sous un blouson marqué GIGN qu'il s'enfonça dans les entrailles de la montagne artificielle.

- Je pourrais garder le blouson quand ce sera fini ? avait-il demandé avant de disparaître.

Il parvint au sommet quelques minutes plus tard et s'avança sur la terrasse panoramique sous le regard fasciné de ses amis.

- Puté, il est super ton blouson, couina Marie-Françoise. Je peux avoir le même ?

- Moi aussi ! s'exclamèrent les Jumeaux Cosmiques qui semblaient désormais incapables de passer plus d'une seconde sans se toucher, siamois cérébraux aimantés par une force invisible.

- Fermez la, s'interposa Jean-Christian. Votre frénésie spectaculaire me fait vomir ! Vous êtes les esclaves de signes de reconnaissance sociale qui ne trouvent leur accomplissement que dans la consommation de masse !

- Mais non, s'offusqua Marie-Françoise. C'est du matériel d'état ! C'est pas en vente dans le commerce, ces trucs là !

- Ah oué, reconnut Jean-Christian. Alors à ce moment-là, j'en veux bien un aussi.

En bas du Rocher, les autorités observaient la scène à la jumelle.

- On dirait qu'ils ont de nouvelles revendications, dit le capitaine.

Jean-Fabien et Marie-Mireille étaient assis non loin de là, près de l'enclos des macaques, plongés dans un silence pesant.

- Tu sais, dit Marie-Mireille. J'aurais préféré que tout ça se passe autrement. Mais tu étais si passionné, et si gentil. Jamais je n'ai osé briser le rêve dans lequel tu vivais. Mais aujourd'hui, je suis soulagée.

Jean-Fabien ne comprenait pas vraiment ce que sa femme lui racontait. Ou plutôt, s'il en saisissait l'intention, les considérations ainsi développées étaient tellement éloignées de ses propres préoccupations qu'à aucun moment il n'était capable de tirer le moindre sens de cet empilement de paroles. De plus, devant sa rétine usée, la Méduse Indélébile commençait un mouvement parfaitement inédit et qui l'intriguait au plus haut point. Conscient qu'il devait s'agir d'une nouvelle instruction divine, il se leva paisiblement et se dirigea vers un lourd panneau de bois sur lequel était fixé le plan du zoo.

Dans leur enclos, les macaques entamèrent une sombre litanie de cris et de hululements rauques. Marie-Mireille se leva à son tour et rejoignit son mari qui semblait parler au panneau de bois.

- Oui, murmurait-il comme pour lui-même, mais qu'est-ce que je fais avec ça ?

Tout autour d'eux, les autres singes se mirent alors à répondre à leurs camarades macaques et toute cette partie du zoo fut rapidement emplie d'un concert infernal de cris et de gloussements simiesques, à la grande stupeur de Marie-Mireille qui prenait de plus conscience de l'état de dégradation mentale de Jean-Fabien.

Celui-ci se mit en effet à mettre de violents coups de pieds dans la pancarte de bois, mécaniquement, comme animé d'une force irréfutable et incompréhensible.

- Jean-Fabien, disait sa femme, arrête. Ca ne sert à rien de te mettre dans cet état. Ca ne changera rien.

- Quel état, demanda Jean-Fabien en s'arrêtant brusquement. Je ne suis dans aucun état. Je te sauve la vie. A toi et au bébé.

Et il recommença à frapper le panneau de bois, selon les instructions précises de la Méduse Indélébile.

Soixante-cinq mètres au dessus d'eux, François-Firmin venait d'obtenir la libération de cinq otages en échange de quatre blousons à l'effigie du GIGN, mais dégriffés bien sûr...

Episode 31

- **On est peut-être radicaux, mais on n'est pas débiles pour autant**, lança Jean-Christian à l'adresse d'un François-Firmin engagé dans la tentative de libération du reste des otages. On sait très bien que dès que les otages seront libérés, ils vont nous aligner comme des lapins.

- Ne sois pas stupide, répondit François-Firmin. Vos familles sont en bas, et des caméras de télé. Tu penses sérieusement que l'Etat va donner l'ordre d'abattre de pauvres petits jeunes de bonne famille ? Sur le plan médiatique, c'est suicidaire. Vous n'êtes pas arabes, vous ne portez même pas la barbe. Le simple fait d'avoir un idéal révolutionnaire ne suffit pas à vous condamner à mort, voyons. Sinon, tous les jeunes débiles de ce pays se feraient zigouiller à tous les coins de rue...

La remarque de François-Firmin, même si elle avait fait mouche dans l'esprit confus de Jean-Christian, n'en était pas moins hors de propos, puisque au fond de lui, et ce depuis quelques minutes, celui-ci avait déjà sérieusement envisagé l'hypothèse de se faire carrément sauter la tronche, avec ou sans otages.

Car perché sur ce rocher, et observant la capitale de haut, il avait eu le temps de songer, non seulement à la portée politique de son acte, à peu près équivalente à zéro, tant la machine médiatique était dors et déjà emballée et devait en ce moment-même débiter une propagande sécuritaire et conne sans le moindre discernement, mais surtout parce que le début d'idylle qu'il avait vécu avec Marie-Françoise commençait à sérieusement le terroriser.

Passer une vie avec cette débile mentale qui pensait que le paupérisme était l'état dans lequel on se trouve quand on a absorbé trop de Poppers ? Non, hors de question ! Et du coup, il valait nettement mieux faire son possible pour se faire sauter la gueule à coup de Butagaz, et vite fait s'il vous plaît.

Les efforts de son ami devenaient donc plutôt vains, d'autant plus que le pauvre n'avait pas seulement à lutter contre l'entendement de Jean-Christian, mais surtout contre les prophéties de Karl Marx en personne, et ça faisait un peu beaucoup...

Ainsi Jean-Christian tenait toujours plus serré dans son poing l'interrupteur qui actionnait l'explosion en série de la quantité d'explosifs qu'ils avaient accumulés ici.

- Bon les gars, c'est pas pour vous déranger, mais je commence à pas être rassuré, là...

C'étaient les Jumeaux Cosmiques qui venaient de s'exprimer simultanément, mais avec une étonnante variante cette fois : leurs voix semblaient s'être rapprochées sur le spectre audio pour adopter chacune la même fréquence, laquelle ne donnait plus l'impression d'être la voix de l'un ou de l'autre, mais de la fusion complète entre les deux, une sorte de mélange harmonique hybride et monstrueux aux modulations strictement identiques et que l'éloignement des sources dans l'espace rendait presque fantomatiques.

D'un point de vue plus corporel, les deux amis étaient désormais comme soudés l'un à l'autre, enlacés en une vrille impossible, se serrant si fort que leurs phalanges en blanchissaient, les muscles de leurs bras et de leurs jambes s'en bandaient à l'extrême et que tout leur corps était agité d'une vibration nerveuse qui faisait trembler leurs joues et leurs paupières.

- Putain, dit François-Firmin. Mais qu'est-ce que vous foutez ?

- J'espère que c'est la fin, dirent les Jumeaux, suppliant. J'espère que c'est bientôt la fin.

Au même moment, devant l'enclos des gibbons, Jean-Fabien emmanchait un dernier coup de latte dans le panneau en bois qui se fracassa sur le sol, soulevant un nuage de poussière brune et faisant se taire au passage la totalité des singes qui hurlaient autour d'eux.

- Monte là dessus, dit-il à Marie-Mireille. Et accroche toi bien !

- Hein ? s'étonna-t-elle. Mais pourquoi ?

Et à la seconde précise où elle posa cette ultime question, à l'instant exact où son point d'interrogation vint se planter nonchalamment dans l'incompréhension globale qui nappait déjà Jean-Fabien depuis plusieurs heures, à cet ultime moment de doute avant la révélation totale des desseins mystérieux de la Méduse Indélébile, c'est à ce laps décisif que le sommet du Grand Rocher du Parc Zoologique de Vincennes éclata en une gerbe jaune, noire et plus que jamais... rouge.

Episode 32

Lors de sa construction en 1934, le Grand Rocher du parc zoologique de Vincennes n'avait pas seulement pour fonction d'héberger des bouquetins ou d'offrir aux visiteurs une vue imprenable sur la capitale. L'eau étant alors impropre à la consommation et la faune réunie en nécessitant un tel volume, la direction du parc avait en effet décidé de forer son propre puits, dont l'eau est encore aujourd'hui stockée dans deux immenses réservoirs dissimulés dans le ventre du Rocher.

Sans que personne ou presque ne le sache, ni Jean-Christian, ni les autorités sur place, c'était donc près d'un million de litres d'eau qui dormaient à l'endroit de la prise d'otages.

Ainsi, quand pour une raison mystérieuse, les explosifs réunis par le groupe terroriste révolutionnaire s'enflammèrent en une infernale boule de feu au sommet du Rocher, personne ne se doutait de la tournure qu'allait prendre les événements.

Tout commença visiblement par un "ploup", que l'on pourrait définir par le son à la fois anodin et brusque que fait un bouchon de champagne quand il s'éjecte du goulot d'une bouteille. Ainsi ce "ploup", même s'il n'était pas en mesure de surprendre qui que ce soit sur la terrasse panoramique du Grand Rocher, fut malgré tout le déclencheur de la scène apocalyptique qui devait suivre. Il survint en effet alors que tout le monde avait les yeux rivés par l'aberration magnétique que semblait être devenu le couple des Jumeaux Cosmiques, serrés l'un contre l'autre avec une telle force qu'on commençait à entendre craquer leurs os, concassés sous la pression toujours plus puissante de leurs deux corps se rapprochant irrémédiablement l'un de l'autre.

C'est là que survint le "ploup", quand dans un phénomène qu'aucun physicien de notre temps ne pourrait jamais expliquer, les Jumeaux Cosmiques se fondirent en une fraction de seconde l'un dans l'autre pour enfin se désintégrer aussi vite devant l'impossibilité théorique de devenir ici bas la même personne. Ainsi quand une micro-seconde plus tôt, il y avait cette atroce vision de deux corps emmêlés et serrés jusqu'au sang, il n'y eut plus rien. Ni flash, ni morphing hollywoodien, ni portail dimensionnel laissant entrevoir l'espace infini, rien. Juste ce "ploup", épitaphe sonore sur la tombe de néant des Jumeaux.

Ce ne fut donc pas le bruit en lui-même qui surprit Jean-Christian au point de lui faire appuyer sur le détonateur, mais l'événement surnaturel qui l'avait accompagné.

A l'instant où il appuya donc, et que presque instantanément, le béton couleur "pierre" du Grand Rocher explosa, emportant avec lui les fragments de chair déchirée des personnes présentes, Marie-Mireille sautait sur le panneau de bois, comme Jean-Fabien venait de lui conseiller prestement.

Le feu et le souffle de l'explosion du Grand Rocher laissèrent alors la place à deux immenses geysers éclatant dans la lumière du soleil couchant, lesquels se mirent à achever de déchirer les fines parois du sommet artificiel.

- Tirez-vous de là ! gueula autant qu'il put le capitaine François au moment où une vague immense commençait de déferler sur l'enclos des fauves, au pied du Rocher.

Mais aucun homme n'était assez rapide pour rivaliser avec la furie des eaux déchaînées, éjectée sous pression directement du puits souterrain qu'on avait creusé sous le zoo. Le sol des allées commença aussi à se fissurer, et sous la rupture de nombreuses canalisations, des jets puissants se mirent à percer la zone, projetant dans les airs quelques membres du GIGN et journalistes de télé qui tentaient de fuir, ainsi que de nombreux animaux, singes, gazelles, loutres, tous désormais volants, comme une impossible constellation animale figée dans le ciel brûlant du soir.

Les fauves furent les premiers touchés par la vague qui tombait du cœur éventré du Grand Rocher, leurs permettant ainsi de nager au dessus des barrières qui les tenaient jusqu'à présent prisonniers. Tigres et lions surfaient donc sur la déferlante géante, tentant à la fois de se tenir à la surface et d'attraper d'un coup de croc les quartiers de viande humaine qui pleuvaient de la terrasse panoramique ainsi que les journalistes de télévision qui passaient à portée de griffe.

Marie-Mireille, cramponnée à sa planche de bois dont toute l'utilité lui apparaissait maintenant, voyait ainsi foncer à quelques mètres devant elle un rouleau énorme et bouillonnant au creux duquel se débattaient fauves, policiers, envoyés spéciaux, loutres et bouquetins, telles les victimes perdues d'un

Arche de Noé qui aurait fini par sombrer dans les flots du Déluge. Dans l'écume orangée et juste avant que la vague ne la frappe, elle et un Jean-Fabien stoïque, tenant d'une main le panneau de bois sur lequel elle se tenait, elle crut reconnaître ruisselant de sang dans la gueule d'une lionne, ce qui semblait être une cuisse humaine sur lequel était encore accrochée la charmante jupe bleu pétrole qu'elle avait toujours enviée à Marie-Françoise. La lionne disparut sous la surface des flots qui soulevèrent le radeau de fortune comme une planche de surf, la portant à vive allure vers l'enclos des lémuriens.

Elle vit que pendant les quelques dizaines de mètres qui l'en séparaient, Jean-Fabien tenta désespérément de s'accrocher à la planche, puis lui jetant un dernier regard souriant, finit par lâcher prise et disparut sous l'eau.

- La Fission Fatidique du Système Décoloré Prend Pied dans la Mélasse Sympathique des Grandes Idées, gigotait la Méduse.

- Tu nous as sauvé, répondit Jean-Fabien calmement, pris dans le tumulte de la vague, corps en suspension entre deux eaux rougeoyantes. Tu as sauvé le bébé. Ta mission est accomplie désormais. Je te libère. Va dans ton élément.

Il fit alors un pénible geste de la main, martyrisé par les flots rugissants et infestés de félins voraces, et vit la Méduse qui acceptait sa proposition et qui s'éloigna dans la fournaise colorée de l'élément liquide. S'il avait pu penser après sa mort, et si ses facultés d'analyses avaient été intactes, Jean-Fabien n'aurait malgré tout jamais pu savoir si c'était la noyade qui l'avait finalement terrassé ou alors s'il était encore vivant quand un couple de tigres se jeta sur lui pour le mettre en pièces à coup de griffes et de dents, rendant encore plus rouge qu'elle ne l'était l'eau dans laquelle se reflétaient les rayons du soleil couchant.

Le niveau ne commença à baisser et la vague perdre en puissance qu'à proximité de l'enclos des girafes, déposant tranquillement Marie-Mireille sur le sol humide tandis que tout autour d'elle, les fauves qui retrouvaient enfin leur mobilité se jetaient sur tout ce qui passait à leur portée, cadavres de policiers, animaux noyés, singes sautillants...

Elle se leva doucement, tremblante, sans savoir que la station debout allait l'épargner de la rage des tigres et des lions, lesquels préféraient s'en prendre à des proies plus petites, plus basses, et donc théoriquement moins difficile à saisir. Elle put ainsi parcourir les quelques mètres qui la séparait de la Porte de Paris, sans être inquiétée par le chaos meurtrier ambiant, évoluant dans un décor indescriptible de sang, d'eau et de sauvagerie. Un journaliste de TF1, rampant vers elle en demandant de l'aide, fut ainsi décapité par un lion qui, Marie-Mireille aurait pu le jurer, lui jeta un regard narquois tout en tenant au niveau du cou le corps gesticulant du pauvre et avant de mordre à pleines dents, détachant ainsi sa tête qui roula dans le caniveau.

Elle atteignit le cordon de sécurité qui avait été installé à l'entrée du zoo afin d'écarter les curieux et sortit comme si de rien n'était sous le regard éberlué des policiers en faction devant l'entrée, trop occupés à observer le chaos infernal qui s'était abattu sur le parc.

Elle se dirigea alors vers la Porte Dorée et s'engouffra dans la bouche de métro.

Ca tombait bien, sur la ligne 8, pour rentrer chez elle, c'était direct.

Epilogue

Après une étude plus minutieuse de la cave, Marie-Géraldine dut convenir qu'elle était somme toute très bien aménagée. Chaque cellule avait une superficie acceptable d'une cinquantaine de mètre carrés et l'endroit semblait assez bien chauffé, ce qui devait d'ailleurs, pensa-t-elle, coûter des fortunes au propriétaire du fait du volume des lieux. Outre ces considérations de survie, elle remarqua même un écran géant installé au fond de la salle, et sur lequel était projeté ce qui ressemblait fort au journal télévisé.

- Ca va mieux ? demanda une voix féminine à sa droite.

Marie-Géraldine se tourna péniblement et une violente douleur dans la jambe lui rappela qu'elle était encore sérieusement blessée.

- Il t'a soigné pendant que tu étais inconsciente, continua la jeune fille blonde de la cellule voisine. Il dit que ça prendra un peu de temps, mais que tu finiras par guérir totalement.

- Où... Où on est ? bafouilla Marie-Géraldine.

- Comme tu vois, dans une cave, répondit la jeune fille. J'en sais pas beaucoup plus. J'étais encore moins consciente que toi quand je suis arrivée.

Plissant les yeux, Marie-Géraldine remarqua que la jeune fille était en train de se mettre du vernis à ongles pendant qu'elle lui parlait.

- Je m'appelle Marie-Déborah, et vais te dire ce qu'on m'a dit au début, continua-t-elle. Il paraît que c'est la tradition... Donc ici, tu es logée et nourrie. On te donne des vêtements de qualité quand tu en as besoin, ainsi que tout le maquillage et les produits de beauté que tu désires. Comme tu vois, il y a la télé, mais parfois, on regarde aussi des DVD. La personne que tu as vue et qui nous retient ici n'a jamais dit son nom, bien sûr. Alors pour des raisons pratiques, on l'appelle simplement "Monsieur". Ca a l'air de lui convenir. Parfois, Monsieur choisit l'une d'entre nous et il fait l'amour avec, enfin, il la baise quoi, comme tu préfères. Bref, quand ça se produit, les autres sont priées de regarder dans une autre direction, parce que sinon, ça l'agace. Enfin bon, pour ça, t'inquiètes pas, je sais pas toi, mais je le trouve plutôt mignon ce gars, et puis ça dure jamais très longtemps. On a toutes connu pire, je pense... Donc pour résumer, le plus clair de notre temps ici, on le passe à prendre soin de nous et à regarder la télé. On peut lire aussi parfois. Tu peux demander le magazine que tu veux à Monsieur. Il ira te l'acheter dehors...

- Pourquoi on est là ? interrompit Marie-Géraldine. Est-ce qu'on va sortir un jour ?

Marie-Déborah afficha un large sourire et quelques gloussements s'élevèrent dans les cages à proximité.

- Pourquoi, pourquoi, j'en sais rien moi, répondit-elle. Personne n'en sait rien, d'ailleurs. Je crois pas qu'on a été choisies pour nos compétences en philo, tu sais...

- Mais on va pas rester enfermées toute notre vie dans ces cages à la con, s'énerva Marie-Géraldine. Il faut essayer de s'échapper !

A nouveau, des ricanements et des murmures emplirent la cave. Marie-Déborah prit un air à la fois docte et compatissant.

- Ta réaction est normale, dit-elle. On a toutes dit ça quand on est arrivées. Mais tu verras, ça va passer. Bientôt, tu réfléchiras, et tu verras que la situation est finalement pas si terrible qu'elle en a l'air. C'est vrai, on a à manger, à boire, des fringues Yves Saint Laurent autant qu'on en veut et avant tout le monde, on a un mec plutôt gentil et mignon qui s'occupe de nous, la télé satellite, des draps propres, des copines pour discuter. Alors pose-toi la question : au fond, qu'est-ce que tu veux de plus ?

Marie-Géraldine réfléchit un instant. Elle repensa aux idéaux révolutionnaires qui l'avaient amenés jusque dans cette banlieue paumée. Que cherchait-elle vraiment à ce moment-là ? Et surtout, en quoi la situation était-elle vraiment différente de celle où elle se trouvait maintenant ?

- Je sais pas, répondit-elle. La liberté...

Pour la troisième fois, les filles dans les autres cages se mirent à rire doucement.

- Bon alors je vais t'aider, mademoiselle la philosophe, dit Marie-Déborah. Déjà, il y a une chose très simple à comprendre : que tu le veuilles ou non, il n'y a aucun moyen de sortir d'ici. Alors maintenant, réfléchis, prends le temps que tu veux. Comment la situation pourrait-elle être plus agréable ?

Marie-Géraldine resta sans voix. Elle n'avait jamais pris le problème sous cet angle...

Elle regarda autour d'elle, passa en revue tous les visages souriants et amicaux des autres filles dans les autres cages et termina sur l'écran géant sur lequel un reportage semblait relater une explosion, ou une inondation, quelque chose de terrible en tout cas, et qui venait d'avoir lieu dans un zoo, quelque part dans le monde. C'était une vision de chaos et d'horreur qui lui souleva le cœur.

Voilà. C'était ça le monde. Une vision de chaos et d'horreur qui soulevait le cœur. Et qu'y avait-il à y faire ?

- Comment la situation pourrait-elle être plus agréable ? répéta-t-elle.

- Comment ? demanda Marie-Déborah.

- Et si on commençait par changer de chaîne... proposa Marie-Géraldine, un sourire narquois au coin des lèvres.

FIN